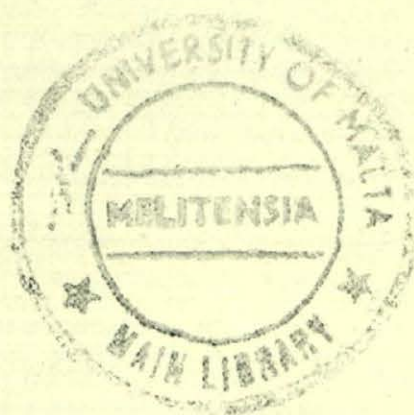


Volume offert à la bibliothèque de  
l'Université Royale de Malte par  
la veuve de l'auteur.

Pièce, le 24 avril 1971

Marquerite Ropa

**Kâline**



DU MÊME AUTEUR

---

**Le Chant de la Noria**, Albert MESSEIN, Paris, 1932 (Prix de la Société Nationale d'Encouragement au Bien).

**Manifeste pour la langue et la littérature maltaises** (suivi de la traduction d'un poème de DUN KARM). *La Grande Revue*, Paris, 1935.

EN PRÉPARATION :

**Fior del Mondo.**

**Virgilio Bouras.**

**Ma Maison.**

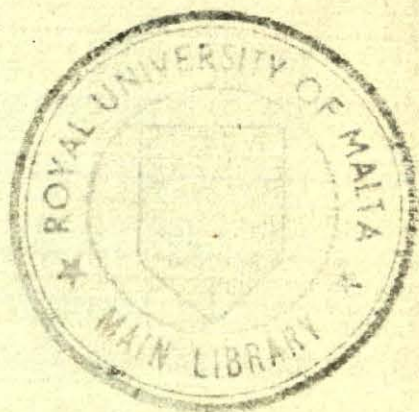
---

LAURENT ROPA

---

# Kâline

ROMAN



PARIS  
ALBERT MESSEIN, ÉDITEUR

19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1936

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*10 exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de 1 à 10*

Tous droits de traduction et de reproduction réservés  
pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

## I

Dans le vallon aride et noir dominé, d'un côté, par la forêt de sapins du Mansourah et, de l'autre, par le désert rocheux d'une blancheur de nécropole où s'érige le cube gris de l'école normale, flûtes et tambours préludaient à la gloire de la noce arabe qui, cette nuit, ferait répéter, par tous les échos, les hurlements barbares de son allégresse.

On était au dernier jour de classe ; la maison résonnait toute, depuis ce midi de juillet caniculaire, du bourdonnement affairé et joyeux des ruches qui vont essaimer. Ceux qui avaient pu partir étaient partis ; seuls demeuraient encore les pensionnaires venus des points les plus éloignés de la province et qui attendaient le train du lendemain matin. Rousse achevait sa malle. Il avait les traits longs et flasques, le menton énergique ; la ligne de la bouche, large et généreuse, se terminait avec finesse dans des fossettes gracieuses ; dans ses yeux mal ouverts, alourdis par des paupières trop épaisses, brillait une âme d'élite qui paraissait aussi dans le front haut, magnifiquement éclairé. La fréquentation des bals avait

permis à Rousse d'acquérir une idée positive de la jeune fille et de la femme ; il avait observé qu'elles n'avaient pas d'ailes et que, souvent même, elles se traînaient lourdement sur le sol poussiéreux et exhalaient une âcre odeur de sueur. Il souriait de leur coquetterie. Il avait cru que les Normaliennes l'impressionneraient davantage ; cette illusion ne résista pas à l'épreuve d'une polka : « De petites oies, comme les autres », en avait-il conclu. Cependant, il se laissa prendre par une de ces petites oies. C'était au bal de l'Enseignement, à la salle du théâtre municipal de Constantine ; il avait dansé plusieurs fois avec la même normalienne et quitté la fête songeur. Voilà comment Rousse était délicieusement amoureux depuis deux ans.

Comme il fermait sa malle, son ami Séraphin frappa et entra. Brun, les yeux larges et profonds, le regard tourné vers le dedans, tout annonçait en lui une âme passionnée et chimérique. A leurs premières rencontres, ils s'étaient observés quelque temps ; Rousse, par derrière, se moquait de son camarade qui, portant la tête haute et comme dans les nues, semblait dire : « C'est moi ! » Ils devinrent bientôt inséparables.

Séraphin s'assit sur le bord de la fenêtre.

— Je t'attendais ! lui dit Rousse, presque aussitôt, je t'attendais... Je suis heureux ! Je ne pouvais mieux finir mon séjour à Constantine ni en emporter un plus délicieux souvenir... Écoute,

écoute-moi ! Après avoir rôdé pendant une heure dans l'espoir de *la* rencontrer, je m'en revenais, désolé. Arrivé à l'École normale des filles, je m'arrête, je me retourne : que vois-je ? un groupe de ces demoiselles à la fenêtre... Tu devines ma confusion et mon trouble. Elles me font des signes enthousiastes, je m'incline, salue et poursuis mon chemin. *Elle* était là. Elle était accoudée à l'écart. Elle n'a pas bougé, mais j'ai vu qu'elle était ravie. Je sens encore ses yeux adorés dans les miens, dans mon âme ; ils y resteront à jamais... Je suis heureux, heureux...

Il avait parlé d'une voix sourde, ardente.

— Et maintenant, c'est fini, reprit-il après un silence pendant lequel il baissa les yeux sur les sapins sombres et familiers du plateau voisin... C'est fini, quand *la* reverrai-je ?

— Qu'importe ? répondit Séraphin tristement... Qu'importe ? Tu es sûr qu'elle t'aime. Vous correspondez...

Rousse sortit vivement de sa songerie, à ces mots, se rapprocha de son ami :

— Pardonne-moi, lui dit-il affectueusement, pardonne-moi ; tu n'as pas eu ma chance, toi...

Dans ses sorties, Séraphin avait remarqué une normalienne qui accompagnait quelquefois M<sup>lle</sup> Raymond, l'amie de Rousse ; elle devint rapidement maîtresse de son esprit. Sur le conseil de Rousse qui, pour la circonstance, lui donna des leçons de danse sans succès, il se rendit à un bal

où elle devait se trouver : à peine osa-t-il s'approcher de celle pour qui il était venu tout exprès, et il souffrit à tel point de sa gaucherie et de sa gêne, il s'était senti tellement inférieur à ses camarades, qu'il ne voulut plus entendre parler de recommencer la tentative. Néanmoins, la compagne de M<sup>lle</sup> Raymond demeura et fut, plus que jamais, la Dame des secrètes pensées de Séraphin.

A dix-huit ans, Séraphin, gardait l'ingénuité d'un enfant. Élevé à la campagne, à la lisière de la forêt de Souk-Ahras, parmi les troupeaux, les oiseaux, les fleurs et les abeilles, il n'y connut, jusqu'à la quinzième année, que la chaste compagnie des muses. C'est elles qu'il retrouvait chaque matin quand, à l'aube, il menait les bœufs aux champs. Il ne rencontra jamais de bergère, mais Daphnis, le candide joueur de flûte, n'était pas plus charmé de retrouver la blanche Chloé que Séraphin de rejoindre les vierges au doux langage. Elles le nourrirent du miel du rêve et de la poésie. Elles lui donnèrent, comme amours, la Pureté, la Beauté, la Gloire. Il s'enivra d'azur et de lumière. Il vécut dans le ciel. Il allait joyeusement, dans l'aube, innocent, le cœur brûlé d'une flamme douce, attentif aux leçons de ses divines maîtresses. Or, il fit, en ces temps candides, une rencontre merveilleuse. Passant sur la grand'route, par le vent et la pluie, il aperçut, dans une maison-

nette, une enfant qui, le front appuyé contre une vitre, regardait mélancoliquement l'eau tomber. Il en éprouva une émotion d'une douceur inconnue ; il songea longtemps aux grands yeux noirs et graves et longtemps désira les revoir. Il se demandait quelle était cette joie si neuve et si pure qu'il ressentait à leur seul souvenir. Étaient-ils ceux d'une amie ancienne retrouvée après une longue séparation ? Mais en vain cherchait-il, aucune trace de cette amitié ne se révélait dans sa mémoire et, toutefois, le charme avait si profondément pénétré son cœur, qu'il lui semblait qu'il l'éprouvait dès avant sa naissance et que cette inconnue était quelque chose de plus que sa sœur et de plus que lui-même. Il jouissait de son bonheur en secret, et il fut étonné de constater qu'en repassant devant la maisonnette, il n'osait pas y regarder. Il craignait qu'on ne le surprît... Pourquoi ?... Et qui étaient donc les gens qui demeuraient là ? En vain se rendait-il compte par des investigations furtives, que ce ne pouvaient être que de petites gens : cet humble toit était un palais ou un temple, et les modestes créatures qu'il entrevoyait dans le jardinet et la courette, il les apercevait dans des rayonnements qui l'intimidaient et l'éloignaient... Pourquoi donc n'osait-il, ne pouvait-il s'approcher d'elle ?... Pourquoi ne pouvait-il se jeter à ses pieds ?... Et tout en se posant ces questions, il se disait que ses désirs étaient bien étranges, que si on les découvrait on le prendrait pour un fou,

et qu'il fallait les cacher au fond de son cœur... Et puis, que lui dirait-il, à Elle, s'il lui était permis de lui parler ?... Il n'avait rien à lui annoncer sinon qu'il souffrait d'un besoin immense de la contempler, de respirer l'air qu'elle respirait et de l'adorer. Mais ces yeux au regard si pénétrant qu'ils l'avaient percé d'un seul trait si profondément, ne devaient-ils donc leur existence qu'à l'effet d'une hallucination ? Appartenaient-ils à un ange apparu un instant sur la terre pour lui parler et remonter au ciel aussitôt ? Le rêveur finit sans doute par le croire, mais il demeurerait blessé à jamais. Son émotion, parfois, se ravivait à la lecture de quelque vers tendre ; fermant son livre, alors que son troupeau paissait paisiblement le chaume, il errait dans l'horizon ; pendant les orages qu'il voyait s'approcher avec ivresse, il se grisait des souffles berceurs de son inquiétude ; et son âme se mêlait délicieusement à l'âme de la tempête prochaine.

La veuve d'un officier tué au Maroc et propriétaire d'un petit domaine où elle vivait retirée, jeune encore et belle malgré la maladie qui la minait et l'emporterait bientôt, devait être, pendant deux années, l'éducatrice et l'inspiratrice du petit paysan. Son goût pour l'étude, son mépris pour tout ce qui n'était pas la poésie et la gloire, son ambition ailée et son orgueil superbe l'enchaînaient. Il conçut pour elle une passion très vive,

mais si tourmentée qu'après quelques hésitations et bien que cet amour fût le soleil de ses derniers jours, la jeune femme résolut de le détacher d'elle. Mais le regret de cette merveilleuse vie sentimentale restait au cœur de Séraphin ; c'est alors qu'il découvrit les normaliennes. Il ne devait jamais avoir l'occasion ni d'offrir un témoignage d'amour à celle qui, maintenant, le captivait, ni d'en recevoir d'elle. Il l'attendait toujours. Certains soirs, le cœur gonflé d'espoirs inquiets, installé dans le creux d'un rocher et soufflant dans son ocarina, il donnait une voix à son désir, et il lui semblait, alors, qu'il communiait avec l'objet de son amour. D'autres fois, aussi, le jeudi ou le dimanche, n'ayant nulle chance de faire la douce rencontre, il s'aventurait dans la forêt, y errait, ivre d'un voluptueux délire ; dans l'ombre des sapins harmonieux, dansaient les troupes fugitives des nymphes ; il voyait leurs visages, entendait leurs voix et leurs rires...

C'est fini, maintenant. Adieu, la rue Caraman, la route de Sétif ! Adieu, la Maison aux tuiles rouges, la Maison du Rêve ! adieu les songes tendres !... Celle qui occupe la pensée de Séraphin est partie ; il était sorti pour essayer de la revoir encore une fois.

— Tu n'as pas eu ma chance, lui dit Rousse... Mais tu portes ton aimée au cœur, elle y rayonne... Au fond, vois-tu, et, en réalité, je n'ai rien de plus

que toi ; une douce image qui me sourit et que je contemple...

Une voix de ténor résonna dans le long couloir :

« Le veau d'or est encore debout !... »

C'était Luc, le joyeux enfant de Bône, qui s'annonçait ainsi ; il entra sans frapper, sauta sur le lit de Rousse sans crier gare, y exécuta force cabrioles ; puis s'étant ainsi ébattu quelques secondes sous les regards habitués de ses camarades, il dit en se redressant :

— Ah ! diocane ! quel rêve j'ai fait cette nuit !... Quelque chose de pas ordinaire... Je ne me connaissais pas si *nouille*... J'étais à la chasse, dans le bled, du côté de Penthièvre, je crois. La nuit était venue depuis longtemps, un vent de tous les diables et l'orage sur la tête. Je me demandais où j'allais m'abriter jusqu'au matin, quand j'aperçus, à quelques pas, dans un creux de la montagne, un feu dans un gourbi... *Taïba* ! que je me dis, voilà l'auberge qu'il me faut... Je m'approche : savez-vous qui était là, près du *kanoun*, le visage rougi par les flammes, qu'elle alimentait de bois et de chardons secs ?... *La Reine de Malte, tchoutch* ! Elle-même, *hak-el-madona* !...

— Qui c'est ça, la *Reine de Malte* ? demanda Séraphin à qui ce titre romanesque ne disait presque rien.

*Reine de Malte* était le surnom de M<sup>lle</sup> Jacqueline

Agius, une ancienne élève de l'École normale de Constantine, sortie depuis un an.

— Il ne connaît pas la Reine de Malte ! s'étonna Luc. D'où-ç-qu'il sort ?...

Il poursuivit son récit sans s'expliquer davantage.

— Je ne m'attendais pas à rencontrer un si magnifique gibier à pareille heure et à cet endroit ! Je me croyais au cinéma. Voilà qu'on va s'amuser, je me dis. La Reine m'accorde l'hospitalité, mais en posant des conditions. Ayant donc juré de lui tourner le dos, de ne pas essayer de me rapprocher d'elle, je m'étends dans un coin, elle en fait autant, laissant le feu entre nous... Qu'est-ce que vous croyez que j'aie fait ? Vous me connaissez, hein ? Vous vous dites : Luc aura passé de l'autre côté du feu, dare dare... Eh bien ! Luc n'a pas bougé, il a été réglementaire *souassoua* ; et il a bien dormi. A l'aube, encore à demi étourdi de sommeil, j'entrevis l'ardente chasseresse dehors ; ayant connu que j'étais enfin réveillé, elle dit, se tordant de rire et se foutant de moi : « Ce que vous ronflez !... Je n'ai pas fermé l'œil... » Alors, la Reine de Malte, plus belle que Diane, enfourcha son cheval et disparut au galop avant que j'aie eu le temps de me mettre debout.

— Elle t'a eu, mon vieux, fit Rousse fort amusé et faisant résonner la cellule de son rire puissant.

— Pour ça, elle m'a eu, convint l'enfant de Bône... Mais je me suis vengé aussitôt sur une

petite bicote de dix ans qui sortait avec ses chèvres parmi les lauriers roses... Elle ne m'a pas eu, mais je l'ai eue !

— Vous vous eûtes, rectifia Rousse... Espèce de satire ! Heureusement que c'est en rêve !

— Oh ! ça ! ça m'est arrivé plus d'une fois, dit Luc... Mais parlez-moi d'un rêve ! Je le raconterai à M<sup>lle</sup> Agius à la première occasion ; je la verrai certainement au bal de Bugeaud, pendant ces vacances. Ce qu'on va rire !

Séraphin, se contraignant seulement à sourire de temps en temps, avait écouté sans rien dire.

Après le repas du soir qui fut d'une gaîté à tout casser, Rousse et son ami s'acheminèrent aussitôt vers le Belvédère où, depuis trois ans, ils étaient allés tant de fois ; des camarades les avaient précédés, d'autre les suivaient.

A Constantine, les deux écoles normales d'instituteurs et d'institutrices sont voisines ; elles se regardent et semblent s'attendre pour un rendez-vous, ou s'accompagner, parties pour un même voyage. Plusieurs fois par jour, en ce temps-là, les élèves-maîtres avaient la liberté de se promener dans les vallons et sur les plateaux rocheux qui entourent leur établissement ; rares ceux qui, de préférence, ne se dirigeaient pas vers « les rochers ». On s'invitait à aller « sur les rochers » et, bien qu'il y eût des rochers partout, à perte de vue, on comprenait. De cet endroit, on décou-

vrait, toute proche, à portée d'un élan du cœur, mystérieuse, toutefois, comme d'un autre monde. une vaste bâtisse à toiture rouge, aux fenêtres larges au premier étage, petites et cintrées en haut. Ce sont ces tuiles rouges, ces murailles blanches et sévères, ces fenêtres muettes, cette cour vide le plus souvent, que les Normaliens venaient contempler... Une fugitive silhouette traversait parfois une salle d'étude, le matin, on devinait que les jeunes filles faisaient le dortoir, sous les toits. Parfois, on croyait voir une tête s'arrêter avec intention, apercevoir un signe, un geste romanesque... Des rêveurs comme Séraphin et Rousse se demandaient pourquoi il n'était pas permis d'organiser des réunions entre élèves-maîtres et élèves-maîtresses qui, tour à tour, s'inviteraient dans leur maison. Le Directeur d'alors, très libéral, aurait sans doute accueilli cette idée avec son bon sourire indulgent et ne l'aurait pas rejetée d'emblée. « Je lâche mes coqs, disait-il à sa collègue... Gardez vos poules ! » M<sup>me</sup> la Directrice s'en fût certainement scandalisée. L'École normale ne devint donc jamais, dans sa thébaïde rocheuse, ce lieu de délices où l'étude chante et danse avec l'amour. Pour voir les Normaliennes, il fallait attendre les sorties du jeudi et du dimanche, surtout les grandes sorties de quinzaine. Ayant battu le pavé de la rue Caraman et le trottoir de la route de Sétif, on s'en revenait vers la « Boîte » perchée sur son promontoire ; harrassés, on s'entretenait, le

long du chemin, et toute la semaine on s'entretenait encore, entre confidents, errant dans les galeries ou sous les sapins, des ivresses ou des désespoirs de la journée : un regard dont on était encore charmé, une froideur dont on était encore glacé.

La nuit douce venait, parée de merveilles.

— Regardez bien, dit Luc à Rousse et à Séraphin, comme ils arrivaient à l'observatoire : ce soir, fin du spectacle ! Avis aux amoureux, langoureux et romantiques ! Moi, je me fous pas mal des Normaliennes, je leur préfère les petites mouquères de la brousse ! La preuve : j'ai couché cette nuit avec M<sup>lle</sup> Agius et, si elle était vierge, je jure qu'elle l'est encore ! Hak-rabi !

— Bon à rien ! tu la salis ! fit Bac, rude enfant de l'Aurès.

— A propos, qu'est devenue la Reine de Malte ? demanda quelqu'un à l'accent espagnol.

— La Reine des putes, rectifia un autre.

— Ohé ! parle donc plus noblement, reprit un Toulousain... La Reine des hétaires.

— Ce qu'elle est devenue ?... Que pourrait-elle devenir ? Qui a marché marchera... prononça une voix sentencieuse.

— Elle marche toujours, alors ?

— Et comment ! Elle court...

— Elle galope...

— Elle galope, oui, dit Rousse... Elle a lâché Luc, cette nuit au grand galop...

— Et où est-ce qu'elle va comme ça ?

— A la Kasbah d'Alger, quartier spécial... Depuis un an qu'elle y court, elle doit être arrivée, fit un Juif riant follement de l'esprit qui fermentait dans son cerveau subtil.

— Aurez-vous bientôt fini de déshonorer les vierges d'Hippone, tas de rien du tout que si on vous pressait le bout du nez il en sortirait du lait ? cria Luc... La carcasse de tous vos morts ! Si vous continuez, je balance l'un de vous dans le ravin... M<sup>lle</sup> Agius est à la Faculté d'Alger, ne vous déplaie... Pour qui veut en savoir plus long, j'ajoute qu'elle se fout pas mal de vous tous, diocane, eh ! fils de maquereaux !

— Bravo, Luc ! dit un Sétifien... Au moins, tu défends éloquemment l'honneur des pucelles qui n'en ont plus... Moi, je défendrai aussi la Pucelle d'Hippone, attendu que mon copain Froger est son cavalier...

— Son chevalier de Malte ! fit une voix.

— Un ban pour le Chevalier cornard ! cria Bac... Mieux lui que moi...

Séraphin ne perdait rien de ces propos qui le gênaient, mais il ne s'y mêlait pas. Fort excité, Luc hurla encore, avisant un groupe de métropolitains mélancoliques :

— Allons, les Francaouis... Fini de vous rincer la vue dans les yeux de nos Algériennes !

— Tais-toi, le Bicot, riposta un Francaoui.

La salle d'études de la Maison d'en face s'éclaira ;

trois ombres apparurent ; les Normaliens poussèrent des exclamations ; bientôt les fenêtres s'éteignirent et ne se rallumèrent plus.

— Le diable m'emporte si elle ne t'a pas fait des signes, fit Luc à Séraphin... Fais-nous des vers là-dessus...

Les plaisanteries se lassèrent ; Luc et Bac eux-mêmes étaient touchés par la magie du soir. Un Bédouin appelait ses chèvres en poussant un cri aussi lugubre que celui des chouettes réveillées par le crépuscule, là-haut, dans le cimetière juif. Séraphin s'emplissait l'âme de tout ce qu'il voyait, entendait. Il contemplait la ville, masse noire, maintenant, surgissant de l'abîme et du temps... Sophonisba, la belle Carthaginoise, y attend encore Massinissa à la porte du palais de Syphax ; et les flots du Rhumel, en traversant les gorges tragiques, se racontent les histoires sanglantes du désir de la mort. Bientôt, survolant la vallée, mêlé aux fleurs sauvages qui poussent dans les pierres, à l'odeur des sapins, aux cris des chacals et des hiboux, aux appels du Bédouin, le chœur des Normaliens s'éleva encore une fois...

O Nuit ! qu'il est profond ton silence !

Quand les étoiles d'or scintillent dans les cieux !

. . . . .

Séraphin marchait, maintenant, auprès de son ami, pensif et triste, sur le sentier du retour.

— Je me suis attaché à un fantôme, soupira-t-il.

— En amour, le rêve doit être ce qu'il y a de plus beau, répondit Rousse.

— Je n'espère rien, et mon rêve est fini... Pourtant, j'ai un si violent désir d'aimer...

— Tu seras aimé, ami, tu le seras... Les garçons comme toi ne rencontrent pas l'amour facile, mais y tiens-tu ?... Un jour, un matin de mai, dans l'ivresse d'une aurore de commencement de monde, après avoir attendu longtemps, appelé dans l'angoisse, la Bien-Aimée t'apparaîtra ; elle viendra à toi dans un jardin plein de fleurs et d'oiseaux... Elle te tendra la main et tu tomberas à ses pieds...

Les deux amis décidèrent de passer la nuit ensemble, dans la chambre de Rousse. En cherchant des allumettes, celui-ci bouscula un flacon d'eau de Cologne qui se brisa sur le carrelage ; le parfum enivra la petite cellule. Ils devisèrent longtemps, étendus côte à côte par terre. Séraphin récita des vers qu'il disait admirablement : il les avait lus le matin même dans la revue *l'Algérieniste*, appris aussitôt, enthousiasmé par leur pureté et charmé par leur sensualité. C'était un extrait de : *Le Retour du Pacha* du jeune poète algérien Ali Bert.

« Zarifé n'avait pas de rides sur les tempes,  
Et son corps était pur de l'épaule à l'orteil  
Elle pouvait narguer l'éclat du grand soleil  
Et le soir, sur son lit, braver le feu des lampes.

. . . . .

Le corps de Zarifé, du talon à l'oreille  
Fut un bouquet vivant, digne des yeux d'Allah.

. . . . .

Cette évocation fit courir un frisson dans le sang de Séraphin. Son cœur confus, suave, douloureux, chaste et trouble, s'agita, avide d'ineffable volupté, grisé et porté par l'esprit subtil et chaud du parfum répandu. Et cependant, par la fenêtre ouverte sur la forêt noire surmontée d'un ciel clair, scintillant et frais, arrivait avec une vivifiante odeur de résines, un concert de tambours et de flûtes qui durera jusqu'à l'aube, jeune et ardent comme la vie à son premier matin, fou de volupté, excité de temps en temps par les cris suraigus de femmes en proie au feu divin et qui, jusqu'au bout de la terre et du ciel, annonçait et chantait l'éternelle victoire du désir.

## II

M<sup>lle</sup> Agius faisait sensation dans les milieux qu'elle traversait par son impressionnante beauté autant que par ses maximes. En amour, pensait-elle, on ne saurait mieux faire que la nature. Mais elle ne connut longtemps et elle ne connaissait encore qu'une véritable passion : l'orgueil de sa race. On la surprit souvent, à l'École normale, recherchant des textes se rapportant à son pays ; elle savait par cœur les passages des Verrines, d'Ovide et de Diodore de Sicile qui le concernaient ; elle notait que Cicéron ne se vêtit que d'étoffes tissées et teintes à Malte et que, banni et recherchant un asile, il tourna ses regards vers l'île des abeilles et des fleurs. Elle en voulait à un érudit maltais qui s'efforça de prouver qu'Ulysse n'avait pu aimer Calypso dans les grottes de Gozo. M<sup>lle</sup> Agius porta bientôt sérieusement le titre que ses compagnes lui décernèrent pour rire : *Reine de Malte*.

Née et élevée jusqu'à sa douzième année à Hippone, elle perdit sa mère à dix ans ; son père, quittant le pays, s'établit grainetier à Sétif où il se remaria ; le commerce lui réussit mieux que la

culture et il vivait maintenant dans une bonne aisance.

Jacqueline venait de passer une année à Alger, menant la vie d'étudiante ; sa liberté y était totale et elle en usa. Depuis une semaine, elle était toute à la joie de se retrouver à Hippone, auprès de Tzia Speranza, sa tante maternelle, riche veuve sans enfant. Elle parcourait le pays en tous sens, à pied ou à cheval, aux heures fraîches, du vallon de l'Orphelinat, sous la montagne, aux riants coteaux du Fort Genois couvert de vignes et dont les pieds baignent dans la mer aux horizons exaltants. A Hippone même, ce n'était, pour la jeune fille, qu'un seul jardin ; les limites des fermes lui importaient peu. L'ombre des vergers, l'odeur des orangers, des citronniers et des mandariniers, le clic-clac des norias, le chant ou le sussurement des eaux, leur course joyeuse dans les rigoles de terre ou de pierre, quel enchantement toujours nouveau ! Elle s'arrêtait de longs moments à en jouir jusqu'au plus profond de son âme, les yeux fixés sur l'eau qui coulait... Rencontrait-elle des gens à la cueillette ? Elle éprouvait une joie enfantine à les aider à remplir leur panier tout en jasant et en demandant des nouvelles. Son apparition charmait tous les travailleurs. Les Kabyles l'accueillaient par un « bonjour Maz'Mazile » admiratif et respectueux ; les Maltais la saluaient en soulevant leurs chapeaux ou leurs bérets. Elle parlait à chacun dans sa langue qu'elle connaissait

parfaitement par l'étude autant que par la pratique. A ses compatriotes qui croyaient devoir lui parler en français comme plus digne d'elle, elle répondait en maltais.

— Nous ne devons pas mépriser et oublier la langue de nos pères, disait-elle, pas plus pour le français que pour l'italien ou l'anglais.

Il fut un temps où lui rappeler son origine maltaise équivalait à une injure. Elle souffrit d'appartenir à cette race de gens qui arrivaient en Afrique misérables, pieds-nus, et vivaient d'un morceau de pain et d'une sardine salée ; elle rougit de la dévotion de sa mère, du métier de son père, de leur langue. Elle aurait voulu être Française. Le Français, c'est celui qui n'est ni jardinier, ni boutiquier, ni commerçant, ni charretier, ni pêcheur, ni cocher, ni cafetier, ni laitier ; celui qui ne parle pas le maltais, ne va pas à la messe de don Nicolas ; c'est l'homme de cette nation dont, à l'école communale, on lui apprenait l'histoire et la géographie ; dont le pays est le plus beau de la terre, la langue la plus belle des langues ; l'homme qui s'habille bien, mange bien, qui est toujours chaussé et dont la femme ne se coiffe pas d'un mouchoir mais d'un chapeau garni d'oiseaux et de fleurs ; qui a de belles manières et de la puissance ; l'homme, enfin, de la race supérieure, de l'administration, de l'Armée et du gouvernement.

En classe, quand on lui faisait réciter : *Notre patrie, la France, s'appelait autrefois la Gaule*, elle

se sentait en même temps honorée et gênée ; elle s'attendait chaque fois à ce que quelque indiscret lui criât : « Ton pays, c'est Gozo, sale Maltaise ! » Elle reniait ses origines du mieux qu'elle pouvait. Elle disait : « Mon père seul est Maltais, ma mère est Bônoise ; moi, je suis Bônoise, Algérienne... » Être Algérien, c'est presque être Français. Un peu plus tard, ayant appris que Malte se trouvait dans l'Alliance britannique, elle se relevait en disant : « Les Maltais sont Anglais. » Elle ignorait tout alors, de la grandeur anglaise, et la patrie dont elle eût voulu être, c'était encore la France, la France au nom prestigieux ; mais du moins, et faute de mieux, cela la sortait de ses origines humiliantes.

Un prédicateur maltais, envoyé à Bône pour prêcher le Carême, suscita en elle la première fierté patriotique : il parlait aussi bien, à ce qui lui avait semblé, que les orateurs français qu'elle avait entendus jusqu'ici. La venue de la Philharmonie de La Valette approfondit cette impression ; Jacqueline se demanda s'il était possible que ces musiciens qui faisaient vibrer toute la ville, et leur président, grand, en jaquette et chapeau haut de forme, de mine si aristocratique, eussent le même sang qu'elle. Plusieurs années plus tard, peu de temps avant d'entrer à l'École normale, elle reçut de son ami d'enfance Joseph, retourné depuis longtemps à Malte, quelques livres sur leur pays. Une collection de vues la plongea dans une admi-

ration et une contemplation sans fin. Le port, avec ses immenses bassins dominés par les mouvantes forteresses d'acier au pied desquelles évoluent de gracieuses barques ; les murailles énormes de La Valette, de Citta Vecchia, les forts de Saint-Elme, de Saint-Angelo, de la Cottonnière... Les Cathédrales, surtout, dont la splendeur dépasse ce que les récits de son père lui en avaient rapporté, San Juan pavé de marbre, sculpté, peint, tapissé avec une somptuosité fabuleuse, San Publio avec son fronton grec et ses deux tours jumelles, Musta et son dôme, Misida, sur les quais, et qu'on prendrait pour un palais vénitien, San Paolo de Notabile, bâtie il y a près de deux mille ans, au-dessus de la grotte qu'habita l'Apôtre... Et voici l'Auberge de Castille à la façade sévère, le palais des Grands Maîtres dont l'entrée, avec ses lions de marbre accroupis, ses guerriers casqués et bardés de fer, ses sculptures et ses tableaux donnent une idée si héroïque.

Jacqueline n'en finissait pas de contempler, de se pencher, de scruter avidement ; elle s'exaspérait de ne pouvoir pénétrer dans ces monuments, ni les toucher et arriver jusqu'à leurs secrets. Elle parcourait les rues étroites et ombreuses en escaliers, les places blanches dans la lumière éclatante, les jardins publics pareils à des oasis. Elle s'arrêtait à observer les lignes d'une maison, un saint niché dans un coin de rue, des fidèles agenouillés sur le trottoir au passage d'une procession,

un groupe de femme coiffées de la faldetta qui les fait ressembler à des religieuses et qu'elle détaillait une à une, notant avec précision les traits particuliers de leur visage et de leur costume ; elle suivait une élégante traversant la place d'un pas rapide, se demandait où elle allait, à quoi elle pouvait songer, qui elle était ; elle flânait avec des passants, analysant leur aspect général et leurs mouvements comme pour atteindre leur âme ; elle s'arrêtait devant des oisifs assis sur les marches d'un escalier monumental ou sur le seuil d'une maison ; dans le port, elle admirait les gestes souples des marins et des pêcheurs sur leurs *daiias* aux fines voiles... Puis, se détachant des détails, désespérée par son impuissance à les faire parler autant qu'elle l'aurait voulu, elle remontait aux ensembles, s'emplissait les yeux de l'image de ces blanches cités de maisons à terrasses dominées de clochers aigus et de dômes, et partout cernées de fortifications et armées de canons ; par delà les villes, elle se passionnait à découvrir le sol, la terre, cette rude terre que son père désignait par le mot *blatt*, creusée de grottes immenses peuplées de légendes ; elle en suivait les croupes basses et nues se découpant sur l'horizon en lignes sobres et nettes, s'arrêtait au plateau africain où se dresse la cathédrale de Notabile et que grattait un paysan misérable conduisant un araire tiré par un âne... Et la Mer, la Mer des Dieux, la Mer des Races, la Mer des Hommes... Sans la Mer, Malte ne serait

pas Malte, et par elle, Malte est la Fleur du Monde. C'est parce qu'elle avait un sentiment profond bien que confus de cette vérité que Jacqueline, après avoir erré longtemps au sommet des falaises, aux parois si nettes qu'on les croirait coupées au couteau, dans les calles creusées comme des refuges sûrs entre les caps défensifs, qu'elle murmura, arrêtée sur une plage, devant un horizon immense comme le passé du monde, et regardant les flots s'avancer en vagues hautes et hérissées dont elle croyait entendre les voix antiques : « Mer, Mer ! Toi dont je contemple l'image sacrée pour la première fois, Mer de Malte, tu es ma Mère ! »

En effet, ce que Jacqueline poursuivait dans ces ardentes investigations sur les images de son pays, ce qu'elle rêvait d'aller demander un jour au sol, aux vieilles pierres, au ciel et à la mer, c'est son âme, c'est elle-même dans ses origines les plus mystérieuses. Elle s'abîma dans les livres envoyés par Joseph. Malte avait son histoire, comme la France avait la sienne. Cette découverte la régénérait. Elle se grisait de phrases comme celle-ci : « Petit pays de la grande histoire... Ile aux cent gloires... » Au début, elle dut vaincre un certain septicisme ; l'un des auteurs, Tancrède Borg, affirmant que l'histoire de Malte était aussi belle que celle d'Athènes et de Rome, elle douta de l'exactitude de sa traduction. Mais elle ne demandait qu'à croire. Elle aurait dévoré cent, mille volumes du même feu. Elle s'avouait Maltaise enfin. Dans le

culte que l'école lui avait appris à vouer à la France, elle avait toujours éprouvé quelque hésitation. Son patriotisme qui, dès longtemps, recherchait des raisons d'aimer et la force de sortir de son humilité, venait de les trouver. Dans une joie de noce, elle épousait l'âme de ses ancêtres, et elle se redressait comme un adolescent de père inconnu auquel on vient de révéler sa naissance royale.

Elle revivait, dans la piété et l'enthousiasme, l'épopée de sa race depuis l'âge des géants qui bâtirent les Temples mystérieux jusqu'à l'aventure des Va-nu-pieds qui courent aujourd'hui vers tous les chantiers du monde. Par Hanin, Malte descend d'Hercule le Tyrien qui, le premier, explora les continents et les océans, rendit plus douce la terre et enseigna les nations émerveillées. M<sup>lle</sup> Agius ne voulait pas d'autre ancêtre et elle n'en connaissait pas de plus glorieux. Sortant de ce passé légendaire, elle s'élançait en Afrique avec le roi Bato, compagnon de Didon et d'Anna, sur le sol qui devint Carthage ; elle faisait le tour du continent noir avec Hannon, fondateur de trois cents cités puniques dont Melita de Gétulie ; avec Hannibal Barka, elle faisait trembler Rome et, avec Septime Sévère, permettait à l'Empire des Césars de finir avec gloire. Vint le temps où, ayant accueilli saint Paul, Malte fut le Boulevard de la Chrétienté : maîtres de Constantinople depuis un siècle et envahissant l'Europe terrorisée, les Turcs

étonnés durent battre en retraite après un siège de l'île livrée presque à ses seules ressources pendant cinq mois ; ils venaient de subir leur premier échec annonciateur de leur défaite. Et voici près de quatre siècles que les femmes et les vierges des villages les plus reculés, chaque année, le 8 septembre, fête nationale, réunies en chœurs sur les terrasses, alors que dans la Ville, dans les églises et sur les places, on évoque la mémoire des huit mille Maltais du Grand Siège morts pour la patrie, pour la Religion et pour la Gloire de Dieu, chantent victoire dans l'allégresse, toute la nuit, pendant que les flots, de la baie de Marsaxlocc à la pointe San Dimitri, clament le nom sinistre de Dragut.

Aujourd'hui, plus de cinquante mille Maltais ont essaimé à travers le monde ; on les trouve à Londres et à New-York, dans les plaines de l'Inde, de l'Argentine et de l'Australie, comme sur les rives du Bosphore ou du Nil. C'est dans l'Afrique du Nord qu'ils ont le mieux réussi, sous la protection de la France... La France ! M<sup>lle</sup> Agius prononçait toujours ce mot avec amour ; l'évolution de ses sentiments a consisté à découvrir que sa patrie naturelle, était digne de la patrie que l'école lui avait donnée et à les réunir dans une même tendresse et une même fierté. Elle se passionnait à retrouver les traces de leurs rapports dans le passé, depuis le comte Roger de Normandie, jusqu'à Bonaparte en passant par le comte de

La Valette. Avec Bonaparte, l'île devint française. On y fêta l'arbre de la liberté, les dames s'habillèrent à la mode de Paris, les hommes arborèrent la cocarde tricolore ; une légion de deux mille hommes suivit le conquérant aux Pyramides. Mais les envahisseurs jacobins touchèrent aux biens de l'Église qu'on avait promis de respecter ; les soldats de la Fraternité outragèrent les femmes, et le bruit s'était répandu qu'on projetait d'exterminer les habitants et de repeupler l'île par des Français. La campagne se souleva, les cloches amentèrent les villages, la tête coupée du commandant Marsan fut promenée de casal, à casal, on enleva l'Imdina, la garnison y fut mise à mort, et une Assemblée Nationale, organisant la lutte, transforma rapidement le pays en un vaste camp. Après quelques sorties désastreuses, Vaubois, le général en chef français, s'enferma dans La Valette. Manquant bientôt de ressources, les Insurgés décidèrent d'appeler à l'aide l'amiral Nelson qui venait de détruire la flotte française à Aboukir. Sept fois, Vaubois refusa de capituler ; enfin, après deux années de résistance, n'espérant plus aucun secours, il se rendit, mais refusa de traiter avec les Révoltés. « Les Maltais, aurait-il fait répondre au général Graham, ne sont pas une nation (1). »

(1) Calomnie, probablement. Durant sa courte et dramatique occupation, Vaubois fut un père pour les Maltais. (L'Auteur.)

Ayant lu ce trait pour la première fois, Jacqueline se cabra :

— Pas une nation ! Pas une nation !...

Puis, railleuse :

— Eh ! Général, nation ou non, mon petit peuple vous força de vous tenir caché pendant deux ans... Et l'on dit que vous fûtes de l'armée d'Italie !

C'est ainsi que les Maltais sortirent de la communauté française par la force et au chant des *Te Deum* ; trente ans plus tard, ils y rentraient, librement, cette fois, en associés, d'abord en Algérie, puis en Tunisie.

Chaque fois qu'elle allait au cimetière de Bône, M<sup>lle</sup> Agius était frappée par le grand nombre des tombes maltaises qui s'y pressent, des plus humbles aux plus somptueuses, les unes encore neuves, les autres datant des premières années de la colonisation française, des centaines de Bonici, de Camilleri, de Farrugia, de Zérafa, de Mikalef, de Debono, de Zamith. Ils débarquent en Afrique armés seulement de leurs bras et de leur tête, ils vivront d'un morceau de pain et d'une sardine salée, mais plus d'un de ces va-nu-pieds parviendra rapidement à la fortune et aux honneurs. Il faut des soldats ? Voici André Gratt, surnommé Abde-rahman-el-Malti, terreur des Arabes, et le baron de Piro, colonel au 16<sup>e</sup> de Ligne à Constantine, commandeur de la Légion d'Honneur. Des commerçants, des colons ? Pas de ville, petite ou



grande, depuis Gabès jusqu'à Oran, pas de campagne où l'on ne trouve au moins une grande entreprise maltaise, sans compter les milliers de petits fermiers et boutiquiers, artisans ou marins. Pour combattre la concurrence des vins algériens, les vigneron du Languedoc ne les baptisent-ils pas algéro-maltais ?... On a besoin d'administrateurs ? Joseph Grech fut Premier Interprète de la Résidence à Tunis et Consul de France, un autre Grech Résident au Ministère de l'Intérieur, Mgr Polomeni, évêque de Sfax. Des littérateurs ? Fernand Gregh pourrait répondre « mon père fut un luthier maltais de Philippeville émigré à Paris ».

M<sup>lle</sup> Agius ne regrettait plus le sang répandu en Egypte par les conscrits de la Légion maltaise, tout entière sacrifiée à la gloire de la France. L'alliance des deux races est scellée, désormais, solide et féconde, et elle a été symbolisée magnifiquement par le cardinal Lavignerie, Primat de l'Afrique du Nord, entouré d'un état-major de prêtres maltais à la tête duquel se trouvait Mgr Brincat. Moins de cent ans après l'évacuation de Malte par le général Vaubois, l'illustre prélat y était reçu en grande pompe à La Valette, et son char, dételé, fut traîné triomphalement par de vigoureux adolescents.

### III

Les rougeurs de l'aurore, sorties du brasier frais de la mer, se répandaient depuis peu dans le ciel et sur les jardins. Jacqueline venait de se réveiller ; elle vêtit sa chemise qu'elle avait quittée la nuit à cause de la chaleur. *Les Confessions* de saint Augustin gisaient au pied du lit où elle les avait abandonnées la veille, lorsque le sommeil eut fermé le livre ; sur la table de nuit, il y avait un ouvrage épais de compilation sur l'histoire de Malte qu'elle venait de recevoir ; elle s'en saisit à deux mains puis, accoudée sur son oreiller, la joue dans sa paume, elle se plongea encore une fois dans l'exploration de la carte insérée dans le volume. L'idée qu'elle pouvait faire le tour des Îles en une journée au trot de sa jument la tenait pensive, et elle se demandait encore comment tant de siècles d'histoire, tant de vie pouvait être contenue dans un espace si étroit. Elle épelait tout haut le nom de chaque calle, de chaque pointe, de chaque village, et chaque nom, lancé d'une voix ferme et harmonieuse, après avoir fait vibrer la petite chambre allait se mêler aux musiques du matin.

— La Tour des Géants, lisait-elle.

Et elle pensait aux ancêtres constructeurs des temples et des hypogées.

— Citta-Vecchia...

Cité si vieille, en effet, songeait-elle, que les Phéniciens en ont posé les premières pierres. Elle se souvenait qu'on l'appelait aussi l'Imdina, la ville par excellence, comme Médine, et, à cause de sa gloire, Notabile.

— Rabat, prononçait-elle encore, en évoquant, en même temps que les deux villes maltaises, leurs sœurs du pays des Moabites et du pays de Gad, et ces âges divins où les maçons de Tyr construisaient pour les siècles le temple de Salomon.

Elle disait :

— La Grotte de Calypso...

Puis :

— Saint-Paul-de-la-Mer...

Puis :

— La Grotte de Hasan...

Et encore :

— Citta Valletta...

Chaque nom, phénicien, hébreu, grec, latin, turc, arabe ou français, était un jalon dans l'histoire.

Brusquement, relevant la tête, M<sup>lle</sup> Agius lâcha le livre qui se referma ; elle se coucha sur le dos et laissa sa pensée se disperser au gré des impressions du moment. Par la fenêtre, elle apercevait la basilique dont la blancheur liliale s'épanouissait sur

la colline ; des milliers d'oiseaux gazouillaient, les norias cliquetaient, un ouvrier kabyle chantait une complainte des montagnes, un cheval hennissait et, dans la cour, la vieille domestique injurait les brebis qui ne voulaient pas se laisser traire. La jeune fille respirait avec délices cette atmosphère de son enfance. Bientôt elle se souleva un peu, s'adossa à un oreiller, les bras repliés sous la tête, sa chevelure noire touffue et frisée répandue sur ses épaules et sa poitrine. La caresse du matin frais la grisait. Elle contemplait son corps, le détaillait amoureusement. Son sang s'allumait comme sous les regards enflammés d'un amant ; toute sa chair se tordit, ses reins se cambrèrent de désir ; elle pressa ses seins brûlants et raidis dans ses mains crispées. Elle demeura quelques instants perdue dans une rêverie ardente coupée de soupirs. Dans un lointain charmant, elle percevait vaguement des roucoulements ; le bleu du ciel se dorait. Tout à coup, d'un mouvement de chatte, Jacqueline se retourna sur le ventre, un drap à moitié enroulé autour de son corps nu, la tête penchée hors du lit. Enfin, d'un bond, elle sauta sur le tapis, passa une robe d'intérieur serrée à la taille ; elle alla saluer sa tante et sa sœur aînée Maria, élevée par tzia Spéranza et qui s'apprêtaient pour monter à la messe.

— Vous prierez pour moi, leur demanda-t-elle à la légère.

— Ce n'est donc pas encore ce matin que tu

nous accompagnes, petite païenne ? lui dit sa sœur en l'embrassant.

— Tu sais bien que je ne sais plus me mettre à genoux, ma grande... Prie pour nous deux, va...

Jacqueline regagna sa chambre et fit sa toilette. Elle n'utilisait ni rouge ni khol, ni crème d'aucune sorte, mais elle se frictionnait chaque matin à l'eau de Cologne des pieds à la tête. Son corps fin et souple, unissant la grâce à la force, était d'une ligne idéalement belle ; la lumière et la chaleur du soleil avaient mis dans sa chair l'éclat et la maturité suave que l'on voit dans l'orange et dans la rose, mais elle était la fleur la plus brillante et le fruit le plus appétissant des jardins. Ses yeux vert sombre, pudiques derrière la voilette épaisse des cils noirs, s'armaient soudain, troublaient et blessaient. Elle se coiffait ordinairement d'un chapeau de paille à large rebord et s'arquant par devant de manière à encadrer gracieusement le visage.

Au petit trot de sa jument, elle fut en un instant à la plage de Joanonville qui s'arrondit en une courbe immense jusqu'au cap Rosa brillant au soleil du matin. La mer était aveuglante par les feux qui s'y jouaient. M<sup>lle</sup> Agius mit pied à terre en un point qui n'est jamais fréquenté ; attacha sa monture à une barque abandonnée, se dévêtit, se jeta nue dans l'eau. Elle n'avait jamais pu trouver de plaisir à se baigner en public. De temps

en temps, elle sortait pour inspecter l'horizon. Comme elle quittait la plage, elle remarqua, dans les dunes, des touffes de fleurs blanches étoilées, avec un œil doré, doux et candide... Des narcisses, éclos la nuit dernière sans doute... Jacqueline arrêta sa jument, sauta sur le sol, émerveillée, les yeux dilatés par la joie, un sourire attendri épanouissant angéliquement sa bouche. Elle se pencha sur les corolles, les caressa, les regarda, leur parla ; leur parfum était si suave, il éveillait dans son âme de si profondes, de si secrètes émotions... Oh ! le doux, le divin miracle ! répéta-t-elle longtemps en s'éloignant... Comment ces fleurs de paradis ont-elles pu éclore dans ce sable stérile ?

Elle gagna l'hippodrome de l'Allélik, s'engagea sur la piste où elle lança la jument à toute bride. La vitesse l'exaltait et la faisait crier de joie. Aujourd'hui, ainsi portée comme par le vent, elle sentait des ailes à son âme... Penchée sur sa cavale, elle la poussait... Ce n'est pas la Bête qui volait ainsi, mais elle, mais son cœur, son cœur gonflé de désirs majeurs et hanté d'un rêve d'ineffable printemps. Quel était-il ce rêve qui l'absorbait et la transfigurait à certains moments ? Était-ce un rêve de gloire ? L'esprit de Jeanne d'Arc ou de la Kahena la possédait-il ? Aspirait-elle à voir libre le pays de ses pères et à lever elle-même l'étendard blanc et rouge de l'indépendance ? Elle vouait un culte fervent à Fortunato Mizzi dont

elle avait un portrait dans sa chambre ; pendant trente ans, il rappela à ses frères maltais qui ils étaient, les adjurant de se faire respecter, réclamant de la nation protectrice le respect des contrats, demandant pour son peuple désarmé le droit de se gouverner lui-même et criant anathème contre les auteurs des abus dont il souffrait. M<sup>lle</sup> Agius sentait-elle le souffle du tribun, mort à la tâche depuis neuf ans, gronder dans son âme ? Elle venait d'achever la lecture d'une chronique sur le soulèvement des Maltais contre les Français en 1798 ; entendait-elle encore les cloches de l'Imdina et de la campagne, et, dans sa course folle se grisait-elle de leurs appels héroïques ?... Une voix montait de son âme. Quelle était cette voix ? Un remords ?... Non. Lancée dans les plaisirs, naguère, elle trouvait, maintenant, à la jouissance, un goût d'inachevé qui la désespérait, mais elle ne regrettait pas, ne se reprochait rien. Quel était donc ce vide affreux qu'elle avait dans sa vie et qui s'approfondissait de jour en jour ? Elle écoutait, et, de plus en plus nettement, elle entendait un désir vierge vagir, à peine éveillé ; et une plainte, si exquise qu'elle se confondait presque avec les voluptés de sa chair... Elle écoutait, et c'était, dans le désert de son âme, un chant inouï du plus vivant de son être, il s'exaltait au galop épique de la cavale, il éclatait enfin dans sa gorge frémissante en un long rugissement de tendresse.

— Va ! soufflait-elle, va, divin amour, va !

Et elle avait le sentiment de pousser sa monture écumante à la poursuite de l' Aimé.

Elle atteignit les terres qui furent autrefois le domaine de son aïeul, Clément Et-Tsop ; gagna le vaste plateau mugissant et bêlant, au sud du jardin d'Es-Signor, y erra à pas lents, parmi les bœufs et les moutons, excitant la curiosité du berger ; celui-ci l'ayant reconnue, s'arrêta de souffler dans son roseau et courut à elle à grands cris joyeux. Le soleil devenait brûlant, mais la brise de la mer parcourait la campagne ; les norias chantaient, les lauriers-roses mêlaient leurs fleurs éclatantes aux sombres frondaisons des figuiers. En traversant El-Hofra, Jacqueline se rappela la chasse qu'elle y avait faite, l'hiver dernier, aux canards sauvages, avec de l'eau jusqu'aux cuisses.

— Ah ! mad'mazel' Jak'line, c'est toi, ma chérie. Je t'observais depuis un moment ; je me disais : ça, c'est sûrement Mad'mazel' Jak'line... Que la prospérité et la joie soient avec toi ! Te voici revenue parmi nous. Ah ! que je suis contente ! Ton père et sa femme se portent-ils bien ?... Allah soit loué !... Chez nous tout le monde est en bonne santé, sauf mon fils Ali qui a les fièvres... Ah ! mad'mazel' Jak'line, ma chérie, que je suis contente, contente de te revoir !...

C'est Aïcha qui accueillait ainsi l'enfant qu'elle

avait nourrie de son lait ; à la mort de sa première femme, le père de Jacqueline avait pris cette mauresque pour ménagère ; elle était même devenue sa maîtresse. Aïcha avait parlé tout en allant à la rencontre de la cavalière à travers un champ de tabac où elle travaillait ; deux de ses jeunes enfants accouraient bientôt en hurlant des *bonjour ia mad' mazel' Jak'line*.

La Maltaise craignait d'être enceinte. Elle suivit la mauresque dans le gourbi et, les enfants éloignés, le rideau fut baissé sur la porte.

— Lève-toi, ma Belle, lève-toi, dit Aïcha après un examen minutieux... Par Allah ! tu peux être tranquille, tu n'es pas plus grosse que la mule de Mabrouk !

— Tu en es sûre ? demanda vivement la jeune fille.

— Je ne me trompe jamais sur ces choses... Si par hasard mes yeux ont mal vu, mes doigts mal senti, viens me retrouver sans retard...

Posant une main sur l'épaule de Jacqueline, Aïcha ajouta presque aussitôt :

— Tu devrais te marier, l'âge en est venu depuis longtemps pour toi...

— Me marier ?... mais je me suis déjà mariée quelquefois, répondit la jeune fille en éclatant de rire.

— Tu ris comme une petite kahba (1), répliqua

(1) Femme de mauvaise vie.

la femme, riant plus fort qu'elle... Parlons sérieusement, il faut aller devant le caïd...

M<sup>lle</sup> Agius devint grave.

— Aïcha, ma bonne nourrice, tu trouves donc que tu as nourri une chienne ? Tu me reproches ma conduite ?...

— Il ne m'appartient pas de te dire si ta conduite est bonne ou mauvaise, ma Jolie... Toi, tu es savante, et moi, ta servante, je ne suis plus digne de te laver les pieds... Mais tu es femme.

— La femme qui a goûté à l'amour ne peut plus dormir sans homme ; l'amour est doux au sang de la femme, ô Aïcha, c'est ce que tu veux dire ?...

— Toute femme parlerait de même...

— As-tu eu beaucoup d'amants, dis-moi ?

— Pourquoi cette question ?... Je suis la femme de Mabrouk... Mabrouk me suffit...

— Si tu tombais amoureuse d'un autre ?... Cela ne t'est jamais arrivé ?

— Que Sidi Brahim continue de m'en détourner ! Mabrouk me casserait la tête, et il aurait raison.

Jacqueline écoutait sa nourrice avec admiration ; celle-ci avait l'intuition de l'inquiétude de cœur de la jeune fille.

— Tu devrais te marier, reprit-elle après un silence.

— Je n'ai aimé que l'amour, l'amour libre, sans mari jaloux...

— Songe à te donner un mari jaloux, un maître..

La femme est faite pour être l'esclave d'un maître jaloux...

— Je suis rebelle aux chaînes de l'esclavage...

— Les chaînes du mariage sont légères et douces.

— L'esclave veut un dompteur puissant...

— Tu peux le trouver...

— O ma bonne nourrice, un dompteur qui serait beau comme le soleil, tendre et bon comme une mère, fort comme Allah !

— Tu peux le trouver, par Sidi-Brahim !

Aïcha reprit :

— Pourquoi ne te maries-tu pas avec celui que tu aimes ?

Jacqueline s'assombrit :

— Qui t'a dit que j'aimais quelqu'un ? fit-elle vivement.

Puis méprisante et hautaine :

— Tu veux parler de celui... Il a pâli en m'entendant dire que je me croyais enceinte... Il s'est mis à m'entretenir de drogues, d'avortement... Un homme, ça !... Moi, aimer ce cadavre !... O Aïcha, ma nourrice, il me semble que je commence à sentir battre dans ma poitrine un cœur de mère... Une femme est moins qu'une chienne si elle ne se sent pas un cœur de mère... J'aurais aimé toute ma vie ce pourceau si je l'avais vu heureux, fier... Mais c'est un pourceau, te dis-je, et moins encore, un cadavre... Et si grosse par lui je ne pouvais me débarrasser de son germe puant, je m'ouvrirais

moi-même le ventre plutôt que de porter neuf mois le fruit de l'amour de ce *djiffa* ! (1).

Les deux femmes sorties, les enfants se précipitèrent sur Jacqueline, lui racontèrent qu'ils allaient à l'école, qu'ils avaient gagné des bons points, lui récitèrent des fables, lui demandèrent de les emmener avec elle, loin, loin, à *K'santine*, à *S'tif*. Elle leur donna des berlingots comme à chacune de ses visites. Aïcha promit d'aller rouler le couscous chez tzia Spéranza le jour de la Saint-Augustin. Les marmots escortèrent M<sup>lle</sup> Agius pendant près de deux kilomètres. Par les coteaux et par la plaine, les raisins mûrissaient ; elle, pensive, songeait aux vendanges d'hier, rêvait aux vendanges de demain.

(1) Cadavre.

#### IV

Le 28 août, c'était grande fête sur la colline. Pour la soixante-huitième fois, Hippone célébrait son Pasteur. Elle se remémorait sa mort aux cris des Barbares battant les remparts, ses restes cherchant un asile en Sardaigne, puis en Lombardie où peuples, rois, empereurs, conciles et papes lui rendirent hommage pendant que sa pensée transformait la jeune Europe en un suave jardin mystique ; puis, enfin, l'Afrique reconquise au Christ, l'auguste Semeur regagnant sa ville : il était parti en mission en Occident et, sa mission terminée, l'Occident le rendait à sa patrie. Ç'avait été une fête triomphale, depuis Padoue, à travers la Lombardie et la Provence. On embarqua à Toulon. Arrivés en vue de la Sardaigne, les évêques élevèrent la châsse et bénirent le premier asile d'Augustin ; ils saluèrent aussi la France qui vengeait Boniface, et l'Afrique qui ressuscitait. Sous le ciel étoilé tout frémissant du vol harmonieux des anges, pendant que le vent gonflait les voiles, un groupe de vierges assises autour des canons, des vierges du nord qui laissaient père et mère pour suivre Augustin, chantaient ; les voix mâles des hommes d'équipage

et des prêtres les accompagnaient. On fut bientôt à terre ; le canon acheva de réveiller la vallée d'Hippone endormie depuis quatorze siècles ; les cloches neuves sonnaient l'alléluia, et sur la Colline, parmi les ronces et les jujubiers, au-dessus des ruines ensevelies dont on apercevait parfois quelque pierre qui s'efforçait de sortir du sépulcre, la main du Saint se leva de nouveau pour bénir... Et de la montagne à la mer, volées de colombes, les trompettes annoncèrent le retour de l'Esprit.

Augustin est là, maintenant, vivant dans sa ville vivante aussi et qu'il semble n'avoir jamais quittée tant il est présent en elle. On l'entend, on le voit. Le voici dans son Eglise de la Paix. Pendant une partie de la nuit, il a lu, écrit, prié, pleuré sur ses péchés ; à l'aube il a bêché dans son jardin, tiré l'eau du puits pour arroser les légumes qui nourriront les pauvres, adoré le Créateur dans le parfum des roses, dans le chant des petits oiseaux... Mince, chétif, pâle dans sa barbe noire, les yeux embrasés, le front penché en avant, les mains jointes, il sort de la sacristie, s'adosse au fond de l'abside entouré du clergé. Il tombe à genoux, se recueille, le front dans les mains, écoute les chœurs, pèse un à un les mots sacrés de l'Evangile qui vient d'être lu ; de temps en temps, il jette un regard sur la foule debout qui emplit la nef et les tribunes comme un lutteur qui, avant de s'engager, mesure la force de l'ennemi qu'il veut terrasser et

cherche à découvrir son point faible. Il invoque une dernière fois l'Esprit Saint et, presque tremblant, il se lève, s'avance à l'entrée de l'abside d'où il domine le peuple des fidèles ou des curieux. Les bavardages cessent, tous les yeux se fixent, on respire à peine. La voix est faible, manque d'amplitude, mais quelle âme, quel feu ! Lui, l'ancien philosophe et rhéteur, le délicat cicéronien, il parle le langage des paysans, des pêcheurs et des marchands. Il ne veut pas avoir la gloire vaine de bien parler, mais la joie d'ouvrir les âmes à la Vérité... *Ce qui ne se voit pas est plus certain que ce qui se voit.* Dieu, l'âme, la fidélité que l'âme doit à Dieu, toutes ces grandes réalités invisibles sont cependant plus certaines que les objets matériels, que l'or et l'argent. Le Ventre pourrira, le Verbe de Dieu ne passera pas... Le combat est engagé, l'apôtre se dresse, sûr de lui, affronte de nouveau l'erreur toujours prête à reparaître sous mille formes ; plein d'une sainte fureur, il l'étreint, la presse, ne la lâchera pas qu'il ne l'ait étouffée. Il ne veut pas laisser ses frères s'endormir dans la Cité du Démon. Il les secoue, les appelle, les supplie de veiller. Sentinelle de Dieu, il montre la vanité des objets auxquels nous nous attachons le plus, beaux habits, bonne chère, plaisirs de la chair, domination, et les plus puissants empires pareils aux dunes de sable qu'un souffle édifie et qu'en un instant ruine un autre souffle... L'Esprit seul est, lui seul est éternel... Veillons, ne nous

laissons pas endormir dans notre chair, car ce serait la mort et la Cité de Dieu nous est promise. Veillez, désirez la vie et vous l'aurez, croyez et vous comprendrez. Le Saint ébranle les murailles épaisses et hautes du matérialisme, frappe sans merci les tours de l'orgueil, de la concupiscence, de l'avarice, de l'amour du monde... On résiste, on murmure, on objecte... Il revient, retourne à l'assaut mille fois. Il explique, commente, argumente, répond à toutes les objections, tantôt marchant pesamment auprès de ses frères, tantôt s'élevant soudain pour montrer aux âmes la route du ciel — tel l'oiseau qui apprend à ses petits à se servir de leurs ailes... *O saints fidèles, ô bons soldats du Christ, combattons ensemble notre Ennemi, l'ennemi qui est en nous !... La chair combat contre l'Esprit et l'Esprit contre la Chair... Les yeux tournés vers les espérances éternelles, chantons le cantique nouveau !...* Peu à peu, la Vérité pénètre l'intelligence la plus grossière ou la plus subtile, l'Amour attendrit les cœurs les plus durs, la lumière de l'Espérance émerveille l'imagination la plus désolée. L'âme de ce peuple obstiné et sensuel rompt enfin ses chaînes, se dégage, acclame son libérateur d'applaudissements et de cris enthousiastes qui secouent les voûtes de l'Église :

— Tu as dit la Vérité, Augustin, tu as dit la Vérité ! Tu es notre Père !

Alors il se retire, harassé, plus pâle, ruisselant... Et pendant que les chœurs qui succèdent aux cris

chantent la victoire de l'Esprit, l'Evêque demande à Dieu qu'il fasse fructifier la graine qu'il vient de semer ; et il songe au combat de demain.

Depuis une semaine donc Hippone vivait dans l'attente de la Parole immortelle. Tzia Spéranza, qui ne dépassait pas de beaucoup le demi-siècle et recevait son fiancé, un homme de trente ans sans argent ni situation, fut, ce jour-là, plus matinale encore qu'à l'ordinaire. Sa toilette terminée, elle appela Jacqueline, afin de connaître son sentiment sur son chignon, son corsage, ses bottines, et pour lui faire admirer, surtout, un présent de son fiancé, un sautoir dont elle fit serpenter les lourdes mailles brillantes parmi les dentelles. La jeune fille complimenta, non sans quelque malice ; puis comme la vieille amoureuse affirmait qu'aujourd'hui toute sa pensée était à son cher et regretté Antoine qui l'avait laissée à jamais inconsolable, elle lui communiqua une idée qui lui était venue cette nuit : elles n'étaient pas allées, comme chaque année, à la même époque, porter des fleurs sur la tombe du défunt, son oncle. La quinquagénaire en parut saisie, se demanda vingt fois comment la chose avait pu arriver, et tout en courant à l'oratoire implorer la protection de sainte Monique, elle ordonna d'atteler vivement pour se rendre au cimetière.

M<sup>lle</sup> Agius avait hâte de descendre dans la salle à manger ; elle y trouva son ami d'enfance,

Joseph, qui venait d'être ordonné prêtre, et hôte de la maison depuis la veille. Assez grand, le front noble et méditatif, les yeux noirs largement ouverts, la voix douce, un air qui impose et touche, Joseph était né pour le service de Dieu. Les hommes de sa sorte sont le Verbe fait chair parmi nous. Ils prennent conscience de leur vocation plus ou moins tôt, quelquefois dès l'enfance ; il leur arrive de résister à l'appel, mais le moment décisif venu, rien ne les arrête plus, ni famille ni amis, et ils sont d'autant plus heureux que les obstacles se dressent en plus grand nombre, qu'ils font souffrir et souffrent davantage eux-mêmes.

— Que tu es belle, ce matin ! s'exclama Joseph, véritablement saisi par la beauté de la jeune fille... Tu es plus belle que jamais, ma petite Jacqueline...

C'est en pensant à lui qu'elle s'était parée et regardée dans la glace.

— C'est dommage, tu sais, plaisanta-t-il, que le serviteur du Bon Dieu ait le cœur si dur, autrement il tomberait sûrement amoureux de toi...

— Il a trop peur d'aller en enfer, hein ? répliqua-t-elle avec un doux regard.

Joseph devait officier à la grand'messe, faveur obtenue par tzia et bien malgré le prêtre.

— Le cœur de toutes les belles Bônoises battra pour toi, aujourd'hui, reprit-elle.

— Et bien ! fit-il joyeusement, ça me ferait un joli troupeau à conduire en paradis ! En serais-tu ?...

— Oh ! moi, je te suivrais partout, même en enfer !

— Païenne ! Païenne ! ne parle pas ainsi, dit Joseph en se signant pendant que Jacqueline riait aux éclats.

— Il n'y a pas à Bône une autre païenne comme elle, intervint Maria... Jamais elle ne se confesse ni ne communie. Le diable la tient dans ses griffes depuis qu'elle est entrée à l'École normale...

— Ah ! Jacqueline ! Jacqueline ! Les écoles françaises sont les écoles du diable. Tu es devenue un diable, toi aussi, dit le prêtre.

On fut bientôt sur la route du cimetière, à trois kilomètres de là, car tzia Spéranza ne tenait plus en place et ne pensait qu'à son cher Barbara qui devait arriver pour la grand'messe.

— Mouleya ! Seigneur ! ce qu'on va être bousculé ! ne cessait-elle de répéter ! Pourvu que nous soyons de retour assez tôt pour accueillir Barbara...

La fête a été annoncée, la veille, par l'embrassement de la Colline sur laquelle, légère et flamboyante dans la nuit terrestre, la basilique surgissait, pilier d'un pont mystique élané vers le ciel. Jusqu'au matin, les marchands ont roulé leurs voitures à bras ou à âne ; le bruit des roues et des pas était accompagné par les coassements des canards et des oies, les grognements des porcelets qu'on emportait dans des cages ; à l'aube, tôt

venue, les forains dressaient encore les dernières tables.

L'air, en ce matin, tout autour de la ville, est d'une douceur de ciel ; les chemins sont comme partis pour un saint voyage. Par les sentiers de l'Oued Kouba, des jeunes gens et des jeunes filles s'avancent dans la joie, les garçons jouent de l'accordéon et dansent ; leurs compagnes brunes et rieuses, coiffées d'un mouchoir, leur lancent des pommes rouges de la montagne et agitent des palmes et des roseaux. Des hommes et des femmes, blancs de poussière, les souliers à la main, prient en marchant sur les longues routes. Les pèlerins affluent non seulement des villages et des petites villes voisines, mais aussi de Philippeville, de Tunis, de Constantine, de Bougie à plusieurs centaines de kilomètres. A partir de neuf heures, Hippone devient le centre du monde, les routes qui y conduisent connaissent un mouvement de grande bataille ; fourgons, charrettes sur lesquelles on a installé des bancs et des chaises, jardinières, vieilles diligences sorties de leur retraite, breacks de toute forme et de tout âge s'égrènent dans toutes les directions. A mesure que l'heure s'avance, les véhicules forment, de la Ville à Hippone, une file continue et dense que doublent des voitures de location au grand galop de chevaux étiques sonnant frénétiquement les clochettes et les grelots de leur collier ; quelques rares automobiles, prises dans ce filet qu'elles s'efforcent en vain de rompre,

hurlent d'impatience. Passé le pont romain, l'encombrement est tel dans l'étroit chemin défoncé et bordé d'oliviers centenaires que les piétons sont obligés d'envahir les jardins ; un nuage s'est formé, il s'épaissit, s'étend, si opaque qu'on ne se voit pas à cinq pas. Et quel vacarme ! Cris de folle gaieté, chansons sur tous les airs et tous les tons reprises en chœur, jurons des cochers, plaintes des femmes que la poussière suffoque, exclamations effrayées au heurt de deux chars, claquement des fouets, grincement des roues. C'est miracle qu'au souvenir des vieillards les plus chenus, de ceux qui connurent le temps où la messe de Saint-Augustin se faisait en plein air, dans les ruines de la citerne d'Adrien, aucun accident grave ne se soit produit. La plupart des véhicules s'arrêtent aux premières pentes ; alors commence la prise d'assaut de la colline embrasée, maintenant, par le soleil. Les vieux et les sages suivent le sentier qui contourne doucement la hauteur ; les plus pressés coupent au plus court. De temps en temps, on s'arrête pour respirer, s'éponger, boire un coup à la gourde ou à la gargoulette ; on s'interpelle, on s'excite ; le nombre se grise de soi-même avant de communier dans la foi. Tout au long du chemin, sur les plates-formes autour de la statue du Saint, les forains ont installé avec leurs tables, leurs vitrines ou leurs cages ; marchands de confiserie, de nougats, de tartes aux tomates et aux sardines, de raisin, de glaces, de limonade, de souvenirs de piété. Sous les oliviers,

des centaines de familles sont déjà campées, quelques-unes ont choisi et retenu leur emplacement la veille, autant que possible à l'abri du soleil de midi ; on sacrifie des poules ou des canards, on épluche des pommes de terre, d'énormes pastèques attendent à l'ombre au pied d'un arbre qu'on les découpe en belles et fraîches tranches rouges, à côté de la jarre d'eau et de vin ; des feux s'allument dans des trous ou entre deux pierres.

Mais là-haut, les cloches sonnent, survolant tous les bruits de la terre. La Basilique blanche, surgie miraculeusement de la ténèbre des ruines et des siècles, chante solennellement la gloire du ciel. La foule se presse, fervente ; malgré les dimensions de l'église, le plus grand nombre demeure sur la vaste esplanade qui, elle-même, ne peut contenir tout le monde : riches commerçants maltais arrivés en breack et dont les femmes et les filles se parent de toilette de soie et de bijoux en or ; officiers de la garnison aux uniformes étincelants ; vieilles dévotes qui prient à haute voix en égrenant leur chapelet ; élégantes arborant fièrement l'avant-dernière mode de Paris, campagnards gauches et timides, leurs gros souliers poudreux, la veste sous le bras ; tout le peuple des quartiers pauvres, les femmes des dockers et des pêcheurs graves et pensives, le visage encadré par la ligne souple et gracieuse du mouchoir de soie piqué de fleurs brillantes.

Bientôt un souffle puissant et pathétique passe ;

soulevant puis brisant les voûtes de la terre, les orgues ouvrent toutes grandes les portes du ciel et les âmes s'y élancent en un unanime ravissement.

Grand Augustin, écoute la prière

Monter de cette plage où le croissant régnait !...

Dans l'aube radieuse de l'autel, l'officiant paraît : c'est Don Joseph. Il se prosterne aux pieds du Maître, se tourne vers les fidèles. Il incarne si suavement Celui qui se sacrifie chaque jour pour la rédemption du monde que tous les cœurs en sont émus. Jacqueline éprouve une secousse exquise. Elle ne prie pas, l'ayant désappris depuis longtemps ; elle ignore la signification des gestes du prêtre, mais elle les suit si attentivement qu'elle en est charmée. Elle voit bien que Joseph ne la regarde pas, qu'elle est pour lui une fidèle comme les autres. Autour d'elle, les femmes se demandent qui est ce prêtre. L'une dit : « Qu'il est beau, Jésus-Marie ! » Une autre exprime son ravissement en murmurant : « On a envie de lui envoyer des baisers ! » Jacqueline s'enivre d'une émotion qui, lentement formée dans son cœur s'y épanouit comme une rose à la rosée des matins d'avril. Elle se sent attirée vers Joseph par un appel délicieux, profond, chaste, auquel elle ne sait quelle voix répond en elle. C'est bien cet appel-là qui la tient inquiète. Elle demeure immobile, debout, extasiée ; son corps est inerte, froid, cadavre honteux ; il

s'immatérialise peu à peu ; et Jacqueline sent alors toute son âme s'élever, voler avec l'âme des cantiques et de l'encens, triompher là-haut avec les saints et les saintes des vitraux, dans les lumières et les couleurs ineffables. Le thème du sermon, développé par un véhément Père dominicain, semble avoir été choisi exprès à son intention : « *La chair combat l'esprit, et l'esprit combat la chair.* » A la fin, la jeune fille tombe à genoux ; elle aspire à s'éterniser dans cet état angélique.

Tzia Spéranza avait compté qu'elle rencontrerait Barbara, à la Basilique ; son absence gâta tout ; saint Augustin n'était plus rien, elle ne pria point, chanta moins encore ; elle se levait quand il fallait s'asseoir, demandait sans se lasser à Jacqueline si elle n'apercevait pas Luigi Barbara, regardait autour d'elle, s'impatientait de la longueur de la cérémonie, bouscula, piétina pour sortir sans aucun égard dès qu'elle le put, fut près de se jeter plusieurs fois sur des hommes qu'elle prenait pour Luigi Barbara, demandant à chacun des nouvelles de Luigi Barbara, toute mouillée de sueur, les larmes aux yeux, se faisant reconduire à la ville où elle faillit se trouver mal en apprenant que son amoureux, retenu par certaines affaires, ne viendrait pas avant vêpres. Elle ne voulut pas se mettre à table, arrêtait à la gorge chaque bouchée des convives par ses gémissements, ne tenait pas en place, suspendait le travail des mâchoires

pour écouter le roulement des voitures et, de minute en minute, sortait jusqu'à la route pour hâter la marche du temps et l'arrivée de l'ingrat. Il parut enfin, au petit trot, sur le cabriolet de course attelé d'une superbe jument arabe que sa fiancée lui a payée, penché en arrière, la moustache conquérante ; elle faillit se faire écraser dans la hâte qu'elle eut à se jeter dans ses bras. Alors, on alla à la procession, et tzia Spéranza ne se fatigua pas de répéter que jamais elle n'en avait vu d'aussi belle.

Le soir on descendit à la fête païenne installée au pied de la Colline, dans un méandre de la Bou-Djimah. En cet endroit et en cette saison, l'oued évoque assez exactement les rivières qui sillonnent l'enfer, — avec ses eaux noires et mortes où barbotent quelques cochons bourbeux et quelques canards mélancoliques, comme des âmes perdues, avec ses îlots de vase infecte et ses bords désolés où ne poussent que des joncs et quelques autres plantes aussi désespérées. C'est là que l'antique Réjouissance, chassée par Augustin de son église, avait donné rendez-vous au peuple. Elle était bien là. Elle mangeait, buvait, dansait, rigolait.

— Zoies, canards, zoies ! criaient les forains maltais en présentant leur jeu aux passants.

— Caldi ! Caldi ! clamaient d'autres qui offraient de savoureuses pâtisseries aux œufs et au fromage frais.

— Fraîche, limonade ! fraîche ! répondait un Arabe pendant qu'un Majorquais sombre, coiffé d'un large béret, sa grande boîte cylindrique aux oublies accrochée à l'épaule faisait résonner sa claquette d'une main nerveuse.

Entre trois énormes chaudrons de haricots, de pois chiches et de fèves au cumin, un gargotier, aidé de ses deux fils et de sa femme, se démenait, débordé par les amateurs qui se succédaient sans arrêt ; ailleurs on servait du poisson, des légumes frits, des gâteaux ; le vin coulait des tonneaux. Le bal tournait éternellement dans une ronde de Sabbat. Les tourniquets grinçaient ; les oies et les canards caquetaient, les porcelets grognaient. Ne résistant pas à l'appel des balles, Jacqueline tira plusieurs cartons et gagna une oie. Un marchand de cacahuètes poursuivait des polissons qui emportaient la marchandise sans acquitter ; découragé, il allait renoncer quand, finalement, il fut payé d'un sac d'insultes et de vigoureux gestes d'obscénité. Des mendiants, postés aux bons endroits, la main tendue, interrompaient leurs prières pour s'injurier jalousement, à propos d'une aumône. Gimbo, le vieux ménétrier nègre, s'arrêtait partout où il pouvait exécuter quelques pas, chantait et dansait au son des cymbales, poussait des cris rauques en montrant des dents blanches carnassières et, quand il tournoyait, les glaces de son bonnet miroitaient, les peaux de chacal et d'hyène accrochés à ses flancs se ba-

lançaient sauvagement. Des couples s'égarèrent dans les proches broussailles et dans les jardins noirs. Tzia Spéranza, qui n'avait dansé de sa vie, voulut à tout prix faire quelques polkas pour retenir le plus possible Barbara auprès d'elle, mais Barbara était toujours parti avec l'une ou l'autre ; il profitait de toutes les occasions pour parler tendrement à M<sup>lle</sup> Agius. Le bruit des machines, les cris des bêtes, les accords forcenés des musiques déchaînées se mêlaient dans une confusion ahurissante aux vociférations tumultueuses et bestiales des hommes. La Joie était là, elle s'égosillait, s'ébattait, se déhanchait, suant, haletant, se soûlant, dans une bacchanale dont la folie croissait à mesure que s'avavançait la nuit. La lumière de l'acétylène donnait aux visages un aspect fantastique et cette teinte terreuse et verdâtre des chairs en décomposition.

Pour la première fois Jacqueline ne dansa pas à la fête de Saint-Augustin ; en vain Luc, un canard qu'il venait de gagner à la main, essayait-il de la tenter ; elle rentra très tôt.

La Colline, maintenant, était désertée, enveloppée dans un silence mélancolique. La Basilique s'effaçait peu à peu, étonnée une fois encore de la faiblesse de l'homme si peu capable de se soutenir longtemps sur les hauteurs. Le long des pentes, plus pressées autour du Tombeau, seules brillaient encore les dernières bougies plantées par les pèlerins

dans le sol sacré, larmes de feu du Saint qui ne cesse de prier et de pleurer, et soupirs ardents de la terre qui, dans la nuit tôt revenue, aspire néanmoins perpétuellement au ciel.

Les rives de la Bou-Djimah rigoleront tristement jusqu'à l'aube.

Quinze jours plus tard, Joseph, le jeune prêtre, faisait sa dernière promenade avec Maria et Jacqueline avant son retour à Malte. Ils s'étaient arrêtés sur la rotonde fleurie de Saint-Augustin, et assis sur un banc. Devant eux, à leurs pieds, la ville ressuscitée, bruyante et fumante, vaquait à ses affaires ; les jardins embaumaient ; derrière eux, dans l'air calme et bleu, des colombes volaient parmi les tours de la Basilique, ainsi que des âmes sur les arbres du ciel ; les navires, au port, et la mer sombre où se perdait, au loin, quelque daïssa ivre d'azur et d'espace, invitaient aux radieux départs et aux nostalgiques séparations.

— Rien ne m'arrêtera, disait Maria, d'une voix douce mais décidée.

Maria, l'aînée d'un an de Jacqueline, était aussi belle qu'elle, mais de cette beauté qui s'ignore et qui n'est pas faite pour la terre. Demandée en mariage, dotée richement par sa tante, elle refusa ; elle serait la pauvre épouse du Seigneur. Son désir de se vouer tout entière à la prière était devenu plus ardent depuis que tzia Spéranza s'était mis

en tête de se remarier. Jacqueline ne pouvait se faire à l'idée d'être séparée, à jamais, de cette sœur qu'elle adorait, presque comme par la mort ; elle engagea son père à refuser son autorisation. Repoussant toutes les tentations du diable, Maria demeurait ferme.

— Le monde a tant besoin que l'on prie pour lui, disait-elle à Jacqueline. Que deviendrait-il s'il n'y avait pas des religieux et des religieuses qui prient nuit et jour ? Toi, ma petite jolie, ma petite païenne, tu as tant, tu auras tant besoin de mes prières !

Au cours de la promenade, il venait d'être question, une fois encore, de cette vocation.

— Un jour, dit Maria, on me cherchera dans la maison et on ne me trouvera pas... Je serai partie pour mes noces avec le Seigneur.

Et comme Jacqueline se récriait, elle ajouta :

— Cela sera ainsi, avec l'aide de Dieu.

Elle rentra, comme d'habitude, avant sa sœur et Joseph, pour préparer le souper. L'air se faisait de plus en plus suave ; l'ombre de la montagne s'étendait lentement sur la ville aux blanches terrasses et aux toits rouges ; les cloches des églises et des chapelles se répondaient, dans le pieux crépuscule, du vallon de l'Orphelinat à la Colline d'Hippone ; des vaches rentraient à l'hospice, conduites par un vieillard et faisaient sonner leurs clochettes. Émus, Jacqueline et Joseph regardaient l'étoile du soir sur la montagne, dans le

ciel rouge, pendant que sur la mer, dont on percevait maintenant le murmure profond, les voiles, peu à peu, se fondaient dans la brume.

— Je pense à ton départ avec un chagrin qui m'arrache des larmes, dit Jacqueline.

— Moi aussi, répondit Joseph, je ne me séparerai pas de toi sans souffrir.

— Je t'aime, Joseph, le sais-tu ?

— Je le sais, Jacqueline, ma petite sœur, je le sais...

— Je t'aime, comme je n'ai jamais aimé, comme je n'aime personne, comme je n'aime pas ma sœur Maria, peut-être, si tendrement aimée.

— Je ne suis pas digne de tant d'affection, Jacqueline

— Je voudrais pouvoir ne jamais me séparer de toi...

— Les êtres, Jacqueline, ma petite sœur, sont faits pour vivre séparés ; ils ne s'uniront qu'en Dieu, Allah le Béni.

— Oh ! Joseph, te rappelles-tu, dis, le temps de notre enfance ? Te rappelles-tu nos jeux dans les jardins, à l'ombre des néfliers et des orangers ? Pendant toute une semaine nous nous étions installés en ménage, sous une arche du pont d'Hippone : nous étions mari et femme ; je te donnais des baisers... Mon cœur chantait avec les oiseaux...

— Je me rappelle, ma belle Jacqueline. Les anges étaient avec nous... Mais pourquoi évoques-tu ces souvenirs, ce soir ?

— Je ne sais, Joseph, je ne sais... Est-ce que cela te déplaît ?...

— Oh ! non... Moi aussi j'ai pensé plus d'une fois à ce temps-là avec émotion...

Ils se turent.

Puis, Jacqueline reprit, la voix d'abord brisée par un sanglot contenu :

— Il y a des jours où je suis dégoûtée de moi, dégoûtée de vivre, des moments où je voudrais hurler de désespoir... Et d'autres fois, où je voudrais chanter, appeler le radieux matin que je rêve, l'Amant bien-aimé, le prince élu de mon âme...

— Tu te marieras, Jacqueline, et tu auras de beaux enfants, dont tu feras de bons chrétiens...

— C'est curieux, Joseph, depuis que j'ai été ta... femme, sous l'arche d'Hippone, je n'ai jamais plus pensé au mariage...

Elle ajouta, gaîment :

— Je ne suis pas pour le divorce, vois-tu...

Ils s'étaient levés et dévalaient par un sentier en se tenant par la main. La nuit prenait possession de la ville d'où montait une rumeur vague avec les vapeurs du crépuscule. La poussière des chemins palpait de vie millénaire encore chaude. Le chant des norias, dans la vallée, se mêlait aux tambours et aux flûtes qui résonnaient à Sidi-Brahim. Comme ils se rapprochaient de la villa, à travers les orangers, la jeune fille, se serrant

davantage contre le prêtre murmura, en proie à une émotion profonde :

— J'ai peur... J'ai peur...

— Peur de quoi, Jacqueline ? demanda vivement Joseph en la regardant et en pressant sa main, peur de quoi ?

— Je ne sais, je ne sais... Ne me demande rien.

Trois mois après, c'était, dans la circonscription de Bône, examen des candidats au certificat d'aptitude pédagogique ; les compositions se faisaient au chef-lieu. Les postulants arrivaient une serviette sous le bras, s'accueillant de loin par un sourire, les uns insoucians, les autres morfondus par le trac. Tout en discourant avec de grands gestes, son panama en bataille sur le crâne, Luc observait singulièrement une de ses collègues. Il donna bientôt du coude à Séraphin.

— Si elle ne t'assassine pas !... Tu parles ! lui dit-il presque à haute voix.

Et il se mit à rire, l'air entendu. Séraphin ne comprenait pas.

— Tu fais l'innocent, reprit Luc... Va ! Va !...

Une jeune stagiaire, dans un groupe qui les croisait en marchant dans la cour, confiait :

— J'aime déjà bien ma classe, mes petits sont sages...

Une autre :

— Il y a des jours où je me décourage ; j'ai quatre cours, presque cinq ; je me trouve toujours en retard sur l'horaire...

Bac se trouvait là aussi, l'aspect rude comme sa montagne natale ; il lisait le journal. Ça n'allait pas avec l'Allemagne, il en semblait ravi et serrait les dents.

— Si la guerre éclate, dit-il froidement, les yeux brillants comme l'acier d'une épée, je m'engage.

Séraphin souriait discrètement à M<sup>lle</sup> Raymond ; il eût aimé lui parler de Rousse qui préparait Saint-Cloud à Bouzaréah ; il n'osa pas s'avancer.

— Pourvu que ce ne soit pas une question sur l'enseignement de l'histoire ! lança Luc... Qu'est-ce que je leur sortirais là-dessus ?... Comme, d'ailleurs, sur autre chose... La pédagogie et moi, vous savez... Parlez-moi de foot-ball, de chasse au sanglier... Je n'ai pas ouvert un bouquin... Ce qui ne m'empêche pas de faire des leçons épatantes, sans préparation... L'autre jour, j'ai estomaqué l'inspecteur...

Changeant de ton, il insinua en regardant Séraphin dans les yeux :

— Je compte sur ton brouillon, hein ?... Attention !

Richard, descendu de Bugeaud où il était installé depuis la rentrée, parut, élancé, droit et candide ; il rougit jusqu'aux oreilles en saluant deux ou trois groupes de jeunes filles qu'à peine il effleura du regard.

— Voici le Puceau, dit Bac, oubliant qu'il n'était plus élève-maître.

Luc suivait le jeu de la belle institutrice au



visage encadré dans les larges rebords de son chapeau de paille jaune avec une curiosité amusée.

— Regarde, mais regarde donc, murmura-t-il de nouveau à Séraphin qui, plus ému qu'il ne le laissait paraître, ne levait plus les yeux.

La plupart de ces jeunes gens et de ces jeunes filles auraient pu se croire rue Caraman et route de Sétif, aux jours de grande sortie. On était heureux de se revoir ; on échangeait des impressions sur le poste où l'on venait de débiter, sur les difficultés insoupçonnées du métier. Il se trouvait toujours quelqu'un pour rappeler qu'on était jour d'examen

— Regarde donc, répéta Luc pour la quatrième fois.

Puis, brusquement.

— Tu vois le groupe arrêté au bas du perron... Regarde !

Séraphin obéit. Ses yeux furent happés aussitôt, et en même temps son âme, par deux yeux, deux yeux de proie qui le guettaient.

Il rougit, tressaillit.

— Tiens ! comme tout se découvre ! dit Luc... Je n'étais pas au courant de cette histoire... Mon vieux, elle l'a le béguin, tu sais !

— Je ne la connais pas... balbutia Séraphin...

— A moi, tu veux faire croire ça ?... Tu m'as pas regardé ?... Elle a l'air de te connaître, elle !... M<sup>lle</sup> Agius !... La Reine de Malte, qu'on l'appelle... Une compatriote à toi, tchouch ! Mais, elle, Mal-

taise cent pour cent, toi demi-portion seulement... Un numéro, tu sais ! Elle monte à cheval comme pas un homme, va à l'affût du sanglier aussi crânement qu'un propriétaire qui va tirer les cailles dans sa vigne... Un numéro, j'te dis, et un cœur d'or, franche, loyale... *Parole de Maltais vaut plus que signature de roi*, c'est sa devise... Elle a été nommée à Guelma... Tu veux que je te présente ?...

Luc s'avavançait déjà ; mais son ami, bouleversé par cette proposition inattendue, le retint de toutes ses forces en se récriant comme une petite fille timide. Cependant, dès la rencontre suivante, s'étant ressaisi, il s'enhardit, jusqu'à fixer ses yeux sur ceux de la jeune fille. Cette fois, c'est elle qui se déroba.

Si Séraphin avait très peu entendu parler de la Reine de Malte, M<sup>lle</sup> Agius s'était déjà intéressée au « *Normalien à l'ocarina* ». Le fait qu'il portait un nom maltais avait suffi pour attirer son attention sur lui : elle savait qu'il était naïf, orgueilleux, que ses camarades l'appelaient : *le romantique*.

Ces traits et quelques autres composaient à l'adolescent une physionomie des plus attrayantes pour Jacqueline qui, dès longtemps, souhaitait le rencontrer. Elle s'arrangea pour se placer à côté de lui, dans la salle d'examen, établit presque aussitôt le contact en lui demandant si le sujet lui convenait ; sortit en même temps bien qu'elle eût fini avant lui, s'attacha à lui... Elle se disposait à le suivre au restaurant ; mais il pensa bientôt

qu'il s'était déjà trop attardé avec elle, il tremblait de la compromettre : au cours Bertagna, il la quitta. Après déjeuner, il la rencontra sur la même place ; voyant qu'il hésitait, M<sup>lle</sup> Agius lâchant l'amie qui l'accompagnait, l'aborda la main tendue et souriante. Son premier train pour Guelma était dans quelques heures ; Séraphin n'en avait un pour Tébessa que le lendemain matin : il accepta de visiter avec elle la basilique de Saint-Augustin et les ruines d'Hippone.

Il avait peur de sa timidité.

— Saint Augustin, finit-il par dire pour dire quelque chose et d'une voix mal assurée, Saint Augustin est notre grand homme à nous, Souk-Ahrassiens !... Avez-vous lu les *Confessions* ?...

— C'est mon livre de chevet depuis les vacances. Je m'intéresse surtout au récit des amours du Saint... Je regrette qu'Augustin ne nous ait pas laissé le nom de sa maîtresse. Le colonel Godchot a écrit qu'elle a autant de titres à la canonisation que Monique elle-même.

Le mot *maîtresse* choqua Séraphin.

— Une Maltaise ! reprit M<sup>lle</sup> Agius, le ton glorieux... Mais ici, je vais encore plus loin. A mon idée, et je tiendrai à mon idée tant qu'on ne m'aura pas prouvé le contraire, saint Augustin est de souche carthaginoise, non numide comme on le prétend. Sa langue maternelle était le punique, son cœur était punique ; avez-vous lu son

admiration frémissante pour Hannibal et pour Carthage qu'il égalait à Rome?... Or, les Numides ne ressentait que haine pour les Carthaginois...

Le jeune homme se taisait. Elle pensa qu'il était sans doute utile d'expliquer la passion qu'elle avait mise dans ce qu'elle venait d'avancer.

— Je suis à la recherche, confessa-t-elle, de toutes les gloires de notre race...

Après une brève attente, elle demanda, d'un ton qui voulait affirmer :

— Vous êtes Maltais aussi, vous, c'est-à-dire fils des grands Phéniciens ?...

— Je suis Français, répondit Séraphin avec un embarras visible, Algérien...

— Oh ! le vilain, riposta-t-elle vivement... Il renie sa race ! Monsieur Vella, vous êtes, comme moi, Agius, un sale Maltais !...

Elle rit aux éclats. Séraphin entreprit d'expliquer que son grand-père, naturalisé, avait été tué en luttant dans l'armée française contre les Kabyles insurgés en 1870...

— Eh bien ! votre grand-père a montré, une fois de plus, que les Maltais étaient des braves... Parlez-vous le maltais ?... Non ! Oh ! si c'est possible !... Sant Westin, lui, ne l'oublia jamais, et il lui arriva de le préférer à la langue de Cicéron. Sant Westin est un des grands héros de notre peuple !

Ce n'était pas la première fois qu'elle avait eu affaire à ces renégats honteux ; elle les comprenait,

ayant connu leur faiblesse, mais elle était décidée à les ramener sur la voie de la patrie.

— Oui, reprit-elle pour renouer le fil de leur conversation, la maîtresse de Westin fut peut-être de notre race aussi... J'aimerais savoir ce qu'elle devint après qu'Augustin l'eut abandonnée et lui eut enlevé le fils qu'elle adorait..

Séraphin, que la sortie de M<sup>lle</sup> Agius avait un peu morfondu, eut quelque mal à reprendre son sang-froid ; bien que le nouveau propos fût de ceux qu'il n'abordait pas sans gêne avec une jeune fille, cette diversion l'y aida néanmoins.

— Je suis à peine fait encore, répondit-il à voix presque basse, à cette idée que saint Augustin a eu une femme et un enfant en dehors du mariage..

La réflexion frappa Jacqueline.

Cette journée de novembre avait l'éclat et la douceur d'avril. Les jeunes gens s'engageaient sur la route d'Hippone. Jacqueline marchait le front baissé, serrée contre son compagnon. Son rayonnement enveloppait Séraphin dans un charme auquel il ne résistait pas. Il n'avait jamais accompagné ainsi une jeune fille dans la rue, une jeune fille qui se tenait contre lui, seul avec elle, et qui était venue, pour lui, il ne savait par quel miracle. Il se sentait vivre, parler, marcher dans le miracle. Son âme se dilatait peu à peu, se redressait, respirait plus profondément un air plus bleu, plus doux, plus fort. Cependant, dans cette griserie

même, il éprouvait un malaise confus ; de temps en temps, il se dégageait, s'éloignait de sa compagne, croyant que c'était lui qui, par mégarde, la serrait de trop près ; parfois il balbutiait une excuse.

— Pour sûr qui vont faire l'amour, diocane dit le plus éloquent d'une bande de voyous qui les dévisagèrent sans vergogne.

M<sup>lle</sup> Agius qui, de même qu'elle dirigeait l'excursion, entretenait presque toujours la conversation, parla littérature algérienne, ce qui acheva de mettre Séraphin en forme.

— Je suis avec un intérêt fervent, déclara-t-il aussitôt, les efforts d'écrivains comme Robert Randau.

Il était heureux de développer un sujet qui lui tenait à cœur ; autant il se montrait embarrassé pour parler en société, autant, dans l'intimité, son esprit était clair, sa parole aisée et forte. Jacqueline l'écoutait avec admiration.

— Robert Randau, dit-il, veut que ceux qui se sentent quelque chose à dire parmi nous, cessent d'être des reflets. L'Algérie, l'Afrique doit avoir sa littérature originale. Nous avons des ancêtres qui furent les maîtres de leurs temps.

— Êtes-vous francitan, algérianiste ou impérialiste ?

— Ni l'un, ni l'autre... Pas d'écoles, pas de programme, des tempéraments ! Je veux dire que l'écrivain doit réaliser non pas un programme

d'école, mais l'œuvre pour laquelle il est prédestiné. Surtout, je n'admets pas qu'il puisse se créer ce qu'on appelle une littérature coloniale : une colonie, tant qu'elle n'est pas devenue une patrie, n'est qu'un milieu physique ; je ne m'intéresse qu'à l'âme, rien qu'à l'âme et à son éternelle destinée. L'écrivain algérien fondera la patrie algérienne, ou il n'aura rien fait...

— Je comprends, je comprends, dit M<sup>lle</sup> Agius vivement... vous devez aimer « Les Colons » de Randau...

— Oui, parce que ce livre est une des premières pierres de la Patrie Algérienne...

Ils arrivaient en vue du marabout de Sidi Brahim, au grand carrefour d'Hippone ; un indigène, tête et pieds nus, vêtu seulement d'une gandoura souillée, parcourait la place en tous sens, recevait des baisers des coreligionnaires rencontrés. Il se dirigea brusquement en courant vers Jacqueline et Séraphin, s'arrêta sous leur nez, les regarda de ses yeux pleins d'une folie douce, souriant et bavant ; puis, sans rien dire, il repartit en galopant, sabrant de son bâton bouts de bois, papiers, pierres aperçus sur son chemin.

Cette rencontre, que M<sup>lle</sup> Agius ne faisait jamais sans une insurmontable horreur, interrompit la discussion qu'elle s'était proposée de pousser à fond ; elle allait la reprendre, mais ils étaient au pont romain. Elle dit :

— Ici commence la terre sacrée ; la ville s'éten-

dait vraisemblablement de la mer à cette rivière, englobant la colline qui porte la basilique et une autre, moins haute, que nous verrons, Gharf-el-Atram.

Il s'arrêtèrent au milieu du pont. Séraphin embrassa le paysage du regard, s'adossa au parapet.

— Ce pont est donc romain, soupira-t-il... Là était la ville de saint Augustin !...

— Elle y est encore, tout ensevelie, ou presque...

Séraphin se pencha, regarda l'eau d'un jaune sale couler sous les arches.

— Il y a quinze cents ans, des passants comme nous se sont certainement arrêtés où nous sommes arrêtés et ont regardé cette même eau couler avec, au fond, l'image de leurs traits éphémères...

— Je l'ai pensé plus d'une fois, répondit Jacqueline qui s'était accoudée près de lui, le visage près du sien... Qui sait, ajouta-t-elle, si nous ne sommes pas déjà passés ici, nous-mêmes, ensemble, il y a des siècles ?...

Le jeune homme avait peine à imaginer que là où il voyait des vergers, des jardins, des maisons et sous la route même qu'il foulait, il pût exister à deux mètres de profondeur les restes d'une cité jadis florissante, plus antique que Rome. Elle était si parfaitement ensevelie qu'on la croyait réduite en poussière, balayée de la surface de la terre. Or, en 1883, en arrachant de vieux arbres pour creuser les fondations de sa villa, un colon

fut intrigué par des vestiges qui l'arrêtaient à chaque coup de pioche : bases de murs, seuils de portes avec pivot de bronze, tronçons de colonnes, pans de mosaïques... Il venait de découvrir Hippone. Depuis, on a mis à jour les merveilles de la somptueuse villa aux mosaïques, des tombeaux, un baptistère avec sa piscine attenant à une petite chapelle, les grands Thermes signalés par un énorme tronçon de maçonnerie au sommet cintré, et qui sont parmi les plus beaux et les mieux conservés que l'on connaisse... Ce monument, au nord de la villa Chevillot, est-ce la basilique de la Paix, le premier tombeau de saint Augustin ? Et là-bas, sont-ce les thermes de Socius où l'évêque, en présence du peuple d'Hippone, tint une conférence contradictoire avec le prêtre manichéen Fortunatus ? Voici, au pied du Gharf-el-Atram, un mur de gneiss en blocs atteignant jusqu'à quatre mètres de longueur et qui se raccorde à un mur calcaire de magnifique appareil portant un triple phallus en bas-relief ; y avait-il là un grenier phénicien ou carthaginois, transformé plus tard par les Romains, au bord de la mer qui, jadis arrivait non loin d'ici, à plus d'un kilomètre du rivage actuel..? Les découvertes s'accroissent, mais le plus important est encore à faire. On voudrait retrouver le cœur de la ville morte, ses grandes voies dallées, le forum et le capitole, les théâtres et les temples, les arcs de triomphe et les marchés et, dans cette immense sépulture, les nécropoles

pleines des secrets d'au moins trois civilisations qui rendent les cendres d'Hippo Regius plus vénérables que celles de Timgad, que celles de Carthage elle-même.

Ce prodigieux ensevelissement accablait l'âme de Séraphin.

Ils étaient depuis un moment à la villa Chevillot, centre principal des fouilles. De chaque côté de l'allée bordée de rosiers, parmi les orangers, des colonnes mutilées de tous les styles, des pierres tombales gravées d'inscriptions et d'emblèmes, des statues en marbre... Tout cela blanc, d'une blancheur de squelette desséché au soleil, avec souvent encore un peu de terre comme si, venant de sortir du tombeau, le mort n'avait pas eu le temps de se débarrasser du suaire qui l'enveloppait. Familiarisée dès longtemps avec tous ces objets, Jacqueline, montrait, expliquait, passait. Séraphin la retenait, l'esprit plein d'interrogations qui le faisaient palpiter ; il contemplait ces pierres d'un œil ému et profond. Il les contemplait et les interrogeait. Elles avaient vu bien des événements se succéder et bien des peuples, naître et mourir bien des hommes de toutes races et de toutes croyances, entendu bien des langues, bien des chants, bien des pleurs. Il les touchait pour les faire parler. Elles semblaient étonnées de revoir la lumière et s'y baignaient avec un plaisir de jeunesse nouvelle. Cette lumière est-elle aussi douce que celle des temps révolus ? Le visiteur

s'attardait à méditer au bord d'une tranchée, porte, à la fois, de la nuit et du jour, devant quelque vague débris qu'il sentait imprégné et chaud de vie ancienne. Ce qui le captivait, le passionnait, ce n'est pas tant la beauté artistique de ces restes que de penser que ces objets avaient vécu, qu'ils avaient été mêlés, unis à des âmes et que, très certainement, ils en gardaient le souvenir. Un buste de femme aux traits fins et charmants souriait entre deux rosiers fleuris dont elle semblait admirer les fraîches couleurs et respirer les doux parfums.

— Cette femme, dit tout à coup Séraphin à Jacqueline qui avait fini par le suivre au lieu de le conduire, cette femme vit, elle vit depuis combien de siècles, aussi jeune et aussi pure qu'au jour de sa création : où sont, aujourd'hui, ses contemporaines en chair et en os ? Et leur âme qui erre quelque part, ne doit-elle pas envier cette forme qui fait encore la belle ?

— J'ai rêvé à cela aussi, répondit la jeune fille, un bras sur l'épaule du jeune homme.

Le conservateur du musée venait à eux, déjà vieux, les épaules légèrement voûtées, avec des grandes moustaches blanches relevées par la pointe. Pas un coup de pioche n'avait été donné ici depuis vingt ans, qu'il ne l'eût dirigé ; il connaissait l'histoire de chaque pierre. Enfant, Jacqueline, venait souvent le voir sur les chantiers.

— Bonjour, monsieur Triphallus, lui cria-t-elle

en s'avancant vers lui, l'appelant d'un surnom qu'elle lui donna depuis la découverte du mur triphallique dont le bonhomme était particulièrement fier.

— Ah ! petite coquine !... je voudrais bien être triphallique et avoir l'âge de ce monsieur... Je ne m'ennuierais pas avec toi...

Ils parlèrent du mariage de la tante Spéranza qui avait eu lieu le mois dernier, scandale du quartier ; des jalousies de la nouvelle épousee, de la légèreté insolente de son mari... Ils étaient maintenant à Tunis, et Maria ayant rejoint son père à Sétif, il n'y avait plus que la domestique à la villa.

— Bah ! dit le vieillard que sa familiarité avec les ruines avait rendu philosophe... Tout cela aura une fin...

Il emplit un bidon d'eau, emmena les jeunes gens et se mit à arroser un carré de deux à trois mètres d'une espèce de ciment craquelé. Des couleurs commencèrent à briller, fleurs qui attendaient seulement un peu d'humidité pour s'épanouir avec éclat, et une scène s'anima bientôt, se développa dans tous les sens, vivante et comme émergeant lentement du profond et sombre passé dans le présent ensoleillé.

— La Chasse ! annonça M. Triphallus...

Son admiration n'était pas encore épuisée :

— Regardez-moi ça, ajouta-t-il, si on ne croirait pas que cette mosaïque est faite d'hier.

Tous les chasseurs étant noirs, M<sup>lle</sup> Agius

apprit à son compagnon qui s'en étonnait, que les Romains, en effet, employaient surtout des nègres pour approvisionner les cirques en bêtes fauves.

— Celui-ci, continua-t-elle, désignant du bout du pied, le plus beau des chasseurs, c'est Olympio, pour moi... Olympio, c'était le Gérard de ce temps-là. Les poètes africains de l'Anthologie ont chanté sa gloire et prédit que son nom serait éternellement répété dans Carthage. Ils ne se trompaient pas, vous le voyez...

Ils admirèrent de même les Néréides, l'Amphitrite reconstituée par Bariteau, la gracieuse composition des médaillons où Bacchus paraît dans le Zodiaque. Séraphin remarqua deux statuettes de bronze d'une idéale beauté, un jeune homme debout et une jeune fille assise. Mais la mosaïque de la pêche présentait pour M<sup>lle</sup> Agius un intérêt incomparable ; dans les pêcheurs tirant leurs filets lourds, elle identifiait des natifs de Mélita : ils étaient, sans contestation possible, les ancêtres des modernes palangriers, rameurs de tafarelles, et de ceux qui, d'Alger à Tripoli, montés sur les pareilles qui vont deux par deux, les rets tendus de l'une à l'autre, voiles dehors dès l'aube, fouillent la mer, leur empire.

Le guide avait déjà gagné les murs mystérieux aux blocs de gneiss dégagés jusqu'au sable ; il appela Séraphin du fond de la tranchée. Celui-ci ayant fait quelques pas, demeurait sidéré à la vue des gigantesques constructions.

— Mais allez donc voir, lui dit Jacqueline en riant malicieusement... Ça, c'est la rarissime, la sublime découverte de M. Triphallus, et, pour elle, il donnerait bien tout le reste d'Hippone...

En relief dans la pierre, d'une facture parfaite, Séraphin fut obligé de reconnaître, dans un angle, un dessin semblable à ceux que tracent les voyous sur les murs, au charbon ou à la craie, pour figurer le membre viril. Il entendait encore la voix de M<sup>lle</sup> Agius qui l'appelait devant cette image. Cette vue, surtout dans les circonstances où elle se présentait à lui, le choqua brutalement et l'effara. Il n'était pas sans savoir bien des choses étranges sur les goûts et les mœurs païennes ; néanmoins, il pensait qu'on le mystifiait et il douta que cette sculpture fût l'œuvre des anciens. Il ne dit rien, eut toutes les peines du monde à se retirer de là et il fut plusieurs minutes sans oser lever les yeux sur sa compagne. Cependant, M. Triphallus exposait complaisamment l'origine du culte phallique, venu d'Égypte, tel qu'il l'avait appris de M. l'abbé Leroy, chanoine de Saint-Augustin. Il dit comment Isis, pleurant son époux qui, le premier, lia l'homme et la femme par des nœuds sacrés, et recherchant les morceaux de son corps dispersés par son assassin, ne réussit d'abord qu'à en réunir vingt-cinq. Quand enfin, après beaucoup d'alarmes, elle eut découvert le dernier reste, la joie de la reine fut infinie ; elle se prosterna, car c'était l'organe par lequel Osiris

répand par toute la terre et par tous les mondes la semence glorieuse de la vie. Ayant chanté l'hymne au Phallus avec une ferveur panique, le vieillard conclut : la chaste Isis comprit que le Membre attendait des honneurs particuliers ; elle ordonna aux sculpteurs et aux peintres de le représenter dans les temples de Baâl et qu'il y reçût un culte digne de lui. Sous cette forme triple, fit-il remarquer doctement, le Phallus est rare ; il ajouta que son image fut reproduite de cent manières par les Grecs et les Romains, qu'on la promenait dans les processions et que les femmes la portaient au cou. Enfin Isis elle-même fut honorée dans le symbole du sexe femelle.

Séraphin fut longtemps sans dérougir. Abasourdi, il écouta d'une oreille incrédule mais troublée, s'efforçant, toutefois, de montrer une attitude virile qu'il ne savait comment composer. Il y a un moment, il voyait, dans toutes ces pierres, des témoins de l'Èsprit ; l'homme des ruines se jouait-il de lui ? Ou sa voix, et celle de la jeune fille, sa complice mystérieuse et amusée qui, tout à la fois, commençait à le séduire et à l'inquiéter, étaient-elles la voix de la Bête, immortelle, elle aussi ?

M<sup>lle</sup> Agius enleva brusquement Séraphin après avoir remercié le vieillard qui manifestait l'intention de les accompagner aux grands thermes, à trois cents mètres de là.

## VI

Elle entraînait son compagnon par le sentier envahi de ronces et bordé de cactus, à la lisière des vergers. L'air était d'une douceur printanière. Séraphin, maintenant, allait, porté par la joie de sentir la jeune fille pleine de lui ; il avait, parfois, l'impression d'être aspiré par son souffle. Jacqueline se ressentait païenne jusque dans les fibres les plus profondes de sa chair. Elle se répétait, en écoutant battre son cœur, l'Hymne au Phallus : « *Semeur, semeur vigoureux et doux, — Qui m'unis à jamais à mon frère jusqu'au plus secret de moi-même, — Dans une volupté au-dessus de laquelle il n'y a pas de volupté — Salut ! Salut !* » Elle se voyait, se revoyait dans les fêtes bachiques, portant sa couronne au dieu et à la déesse, s'accouplant, en un délire orgiaque, dans les temples et aux carrefours, pendant qu'on sacrifiait les victimes dont le sang se mêlait aux semences liquides des hommes.

Ils furent bientôt aux Thermes. Trois statues en marbre blanc gardaient ces lieux bouleversés, Esculape, de grandeur naturelle, Hercule et Minerve de proportions colossales, tous trois étonnés

autant des bruits nouveaux qu'ils entendaient qu'ils l'avaient été du silence que les siècles avaient fait autour d'eux. Des bassins au revêtement de marbre, des canalisations, des salles chauffées, des couloirs, des salles basses, des foyers avec encore du noir de fumée et des cendres, une porte encore sur ses gonds... Jacqueline et Séraphin étaient assis, depuis un moment, dans un petit réduit souterrain, au milieu d'un long couloir...

— Je songe, dit-elle tout à coup, après un silence et la voix vacillante, je songe au dernier couple qui s'est aimé ici ..

Le cœur de l'adolescent battit plus vite. Séraphin se rapprocha de la jeune fille ; d'une main hésitante et gauche, il souleva sa tête et posa un baiser tremblant près de sa bouche. Puis, comme l'humidité commençait à se faire sentir, il l'entraîna dehors par la main. Des chardonnerets et des serins gazouillaient, posés sur la tête et les épaules robustes ou charmantes d'Hercule et de Minerve, et s'enfuirent à leur vue ; des coqs chantaient, les mêmes que connut Esculape.

— Le bel homme ! dit Jacqueline, en passant devant l'amant d'Omphale... Savez-vous au moins qu'il est le héros de nos ancêtres, ajouta-t-elle avec une nuance d'ironie, et le plus grand héros de tous les peuples ?

Sans attendre la réponse, elle serra amoureusement Hercule dans ses bras et posa sa joue brûlante sur son ventre puissant.

— Vous ne serez pas jaloux, j'espère, fit-elle encore en s'engageant dans l'ombre des vergers.

Ils marchèrent longtemps sous les néfliers et les orangers. Un piocheur kabyle chantait dans un jardin voisin :

Donne-moi du vin, du bon vin qui grise,

Car à quoi bon penser ?

Ha ! donne-moi, ha ! ton amour qui grise

Car je veux m'en griser,

Ha !

— C'est Tahar el-Fartas, dit Jacqueline, je reconnais sa voix... Il aime les femmes et le vin !.

Bientôt, ils furent dans la lande montant à Saint-Augustin. L'ascension, par un sentier mal frayé à travers les broussailles épaisses, devenait pénible. Séraphin voulut faire souffler sa compagne.

— Non, répondit-elle brièvement et distraite, je ne suis pas fatiguée...

Elle avait de longs silences qu'il ne cherchait plus à rompre. Elle s'engagea sur une piste égarée dans les épines, à flanc de coteau ; parfois il la perdait de vue. Léger, son petit pied sûr et robuste s'accrochait aux pentes. Sa jupe se prit à une épine ; elle poussa un cri aigu qui fit accourir l'adolescent...

— Laissez-moi, lui dit-elle, laissez-moi, ne me touchez pas.

Elle repartit, ardente ; Séraphin suivait son sillage charmant et, parfois, il avait l'illusion, qui

le troublait d'une façon insoupçonnée et l'exaltait, de la poursuivre dans un ineffable désir. A un endroit, le sentier était tellement escarpé, qu'elle l'attendit ; elle accepta qu'il l'aidât à franchir ce passage. Cette manœuvre se répéta plusieurs fois et chaque fois ils s'enivrèrent davantage l'un de l'autre. Ils étaient parvenus, après mille détours, à une étroite terrasse, d'où l'on découvrait la mer. Un bosquet y entretenait une ombre très douce ; dans l'herbe, un banc de pierre songeait, couvert de mousse ; des souvenirs erraient dans les ruines d'une villa. La brise de la mer, après sa course vagabonde dans les jardins de la vallée, enivrée par les parfums des orangers et alanguie, venait chercher un refuge dans cette retraite, pâmée d'amour. Cette fois, ayant aidé M<sup>lle</sup> Agius à accéder à la terrasse, Séraphin garda sa main dans la sienne.

— Que l'on est bien ici ! s'exclama-t-il.

Elle répondit par un tendre murmure prolongé pareil à un roucoulement. Il la contemplait et cherchait ses yeux qui le fuyaient. On entendait les ailes des pigeons se becquetant parmi les tours de la basilique ; des phrases d'harmonium volaient parmi ces baisers. Inquiète, Jacqueline, parcourait le jardin abandonné, entraînant l'adolescent qu'elle tenait par la main. Il la suivait, l'âme ouverte à une joie vaste comme le ciel, douce comme le printemps, neuve comme l'aurore. Il serra les doigts qui tremblaient dans les

siens et, comme elle répondit à son étreinte, il porta la petite main à ses lèvres. Telle une biche harassée, sans un mot, la jeune fille s'écroula soudain dans l'herbe contre le banc. Sa poitrine se soulevait avec la puissance qui mène les astres dans leurs orbites. Assis près d'elle, Séraphin se penchait sur son visage, cherchait ses lèvres qui se dérobaient sans hâte.

L'horloge de l'hospice tinta.

— Quelle heure est-il ? demanda Jacqueline.

— En effet, dit le jeune homme surpris qui allait se relever... Votre train !..

Elle le retint assis.

— Je partirai demain matin, fit-elle avec un regard aigu.

— Vous êtes belle ! chanta-t-il alors, la voix vibrante d'une émotion où la reconnaissance se mêlait au désir.

Elle s'étendit parmi les fleurs, les yeux clos cachés par un bras. Mollement, elle fit mine de tenir Séraphin éloigné.

L'adolescent demeura interdit. Il se sentait arrivé au bord d'un abîme qui l'attirait et l'effarait. Il était ébloui et il avait le vertige. Les lèvres embrasées, les seins gonflés, Vénus haletait. Il contemplait cette image sacrée, éperdu. Un philtre suave allumait ses veines, grisait et soulevait son cœur. Le feu de sa bouche brûlait la petite main fondue dans la sienne. Sous l'aiguillon divin son sang bondissait. Il caressait les yeux, les seins, les

genoux. La déesse l'enveloppait tout entier dans son voile tout puissant. Soudain, il déchira le voile, arrêta, fit refluer la horde des désirs qui hurlaient dans sa chair et y mordait ; il recula. Puis, il se rapprocha, apaisé

— Vous êtes belle ! murmura-t-il...

Rougissante, elle entr'ouvrit les paupières, sourit angéliquement.

Et de nouveau, il chanta :

— Vous êtes belle !

Enfin, debout, saisissant son amie par les deux mains, il commanda, ferme :

— Levons-nous, petite enfant...

Pour cette fois, ils ne visitèrent pas Saint-Augustin.

Ils s'étaient donné rendez-vous pour le lendemain matin à la gare. Installé à la terrasse d'une brasserie du cours, après dîner, Séraphin songeait, regardant vaguement la foule. Bientôt M<sup>lle</sup> Agius apparaissait. Elle était avec une autre jeune fille, elle l'aperçut, lui sourit, répondit à son salut d'un mouvement de la tête enchanteur, passa tout près de lui. Ce fut un éblouissement. Il la trouvait d'une beauté souveraine, encore insoupçonnée presque. Il se demandait si l'aventure de l'après-midi n'était pas un rêve.

C'est à quoi il songeait encore quand, un quart d'heure plus tard, il se fut levé, l'âme pleine de

ténèbres et d'éclairs. Pourquoi se levait-il ? où irait-il ? Quel était ce trouble ? Pourquoi son cœur avait-il de telles secousses ? Il gagnera sa chambre, il en était temps. Presque inconsciemment, il fit un détour et se trouva dans la rue où logeait M<sup>lle</sup> Agius. Il se le reprocha : n'avait-il pas l'air de la poursuivre ?... Et s'il la rencontrait, rentrant chez elle ? La rue était déserte, pas une lumière, sauf celle d'un réverbère, assez loin. Il marchait à pas silencieux, longeant la muraille. A vingt pas de l'hôtel il eut l'idée de faire demi-tour ; il était encore indécis quand, sur un balcon du premier étage, une silhouette s'avança. Il s'arrêta, foudroyé par l'émotion... Fuir ?... Attiré malgré lui, il s'approcha presque sous la fenêtre. L'ombre se pencha vers lui, alors, comme pour se jeter dans ses bras.

— Je descends, chuchota l'ombre.

Il n'en croyait pas ses oreilles... Où était-il ? Dans quel pays de rêve ? Qui était donc celle qui venait de lui jeter ainsi, comme du ciel, cette simple parole à peine perçue, mais éclatante cependant comme la voix d'une trompette ? Le mystère dans lequel il se sentait poussé le faisait frémir.

Il alla à la rencontre de M<sup>lle</sup> Agius qui venait droit sur lui, d'un pas ferme. Elle lui tendit ses deux mains, l'entraîna dans le coin le plus sombre. Séraphin remarqua qu'elle n'avait pas son chapeau.

— Vous êtes gentille, lui dit-il, d'être descendue...

Elle se taisait, les mains toujours dans celles du jeune homme ; il se taisait aussi... Elle était inquiète et triste.

— Je me sens seule, gémit-elle...

Elle soupirait. Et ces soupirs venaient d'une âme tellement en détresse que l'adolescent en était bouleversé. Il eût voulu la calmer ; il posa une main sur son épaule, et il était tenté de l'interroger sur la cause de son chagrin, telle une petite enfant.

— Faisons un tour, proposa-t-il pour sortir de son embarras.

— Je suis lasse, répondit-elle...

Puis, retirant doucement sa main et levant un front plus calme :

— Je m'en veux de vous attrister ainsi... Pardonnez-moi. Partez...

Mais elle demeurait là et Séraphin la retenait, ne pouvant se résoudre à la quitter dans l'état où il la voyait. Il y eut encore un silence plein de fièvre ; ils entendaient les battements de leur cœur dans l'avenue déserte.

— Voulez-vous que nous montions dans ma chambre ? demanda-t-elle enfin, presque sans hésitation, mais sans regarder son ami.

Il la suivit.

— Qu'allez-vous penser de moi, fit-elle, comme se parlant à elle-même, en s'asseyant sur les genoux de Séraphin.

Séraphin croyait en l'Amour d'une foi naïve, totale, profonde comme le ciel de mai, ardente et douce comme le feu du soleil levant ; il y croyait en néophyte exalté, comme en l'essence, en la vie et en la beauté du monde. Les Muses lui enseignèrent cette religion aux jours où il errait avec elles, un livre à la main, dans les bois et les campagnes, et les soirs quand, étendu dans un champ, elles enlevaient son âme palpitante dans la farandole sacrée des étoiles vierges qu'Eros mène. Parfois, dans ses rêveries splendides, il avait le sentiment d'être la moitié du monde éprise de l'autre moitié. Il voyait en la Femme un être surnaturel et prestigieux, doué de tous les charmes et de toutes les vertus. Il la situait loin, haut dans le ciel, là où règne la perfection divine et où sourient les lèvres pures des anges. Son âme était toute pénétrée de sa pensée, toute brûlée de son désir. L'adorer, source de joie ineffable ; s'unir à Elle, s'anéantir en Elle, rêve suave et douloureux.

Il gardait sa foi pour lui, jalousement, sublime trésor de la vie, redoutant de la ternir ou de la profaner à l'exprimer, la réservant à Elle seule, immaculée. Il fut bien obligé de subir les démentis des faits. Il dut entendre dire que la laitière aux yeux noirs qui avait quelque temps occupé sa pensée, se livrait aux bergers arabes comme la génisse au taureau. Plus tard, il comprit que la belle veuve, sa première amie, si elle admirait son idéalisme, ne le partageait pas : ne lui prédit-elle pas

des désillusions et des souffrances ? Les conversations de ses camarades, surtout à l'École normale, poursuivirent le siège de sa candeur. Rousse, lui-même, qui l'aimait comme un frère, ne le mit-il pas en garde contre la légèreté des jeunes filles en général ? Ne lui confia-t-il pas que, s'il l'avait voulu... ? Presque chacun de ces jeunes gens avait eu au moins une aventure, non pas sentimentale certes... Luc, quelquefois, racontait les siennes... Non, ces récits n'étaient pas croyables, non, la Femme n'est pas ce qu'ils disent... Non, non, non ! Et la gorge serrée, Séraphin se levait, s'approchait et râlait :

— Tu te vantes !... Ça ne peut être vrai... Une jeune fille !... Une femme mariée...

Dans sa détresse, il eût voulu prendre à part le sacrilège et lui crier :

— Dis, dis que ce n'est pas vrai !... Avoue que tu t'amuses, que tu te vantes !

Un adultère et une faute de jeune fille le faisaient souffrir d'une blessure personnelle ; son cœur, eût-on dit, était consumé d'une jalousie universelle.

Tout en gravissant les marches de l'escalier derrière M<sup>lle</sup> Agius, Séraphin s'était demandé ce qu'il ferait dans sa chambre. Maintenant, la jeune fille sur les genoux, il s'interrogeait encore. Il la tenait par la taille, mais d'un bras timide, touchant à peine. Il ne trouvait rien à dire. Que faisait-il là ? Qu'avait-il à faire ? Et quelles abominables

pensées lui passaient par la tête ? L'idée des liens charnels lui répugnait ; il la nia d'abord, la considérant comme une invention des esprits grossiers. L'effondrement le plus affreux de son âme qu'il eût connu, ce fut d'apprendre que la femme se donnait volontiers, qu'il existait même des établissements où elle se livrait pour de l'argent. Étant normalien, il se laissa conduire, un soir, dans la rue de l'Échelle ; il ne voulait pas avoir, par rapport à ses camarades, cette infériorité de ne pas savoir ce qu'ils prétendaient connaître ; surtout, il voulait être sûr... Il se revoyait, maintenant, dans la ruelle infâme, entouré de filles entreprenantes, accaparé, emmené par l'une d'elles ; il ressentait ce choc, ce saisissement indéfinissable à la vue de ce corps blanc, puissant et mystérieux tout à coup dévoilé ; il entendait la femme sur son lit, qui, pressée, l'appelait ; et surtout, il se revoyait, sourd à l'invitation, fuyant désespéré, poursuivi par une voix grimaçante qui lui criait dans son abîme :

— C'est ça la Femme ! c'est ça l'Amour !...

Ces impressions anciennes traversaient de nouveau son cerveau avec la rapidité des ondes sonores. Il en demeurait glacé. Les cheveux défaits couvrant en partie son visage, la jeune fille avait posé son front sur l'épaule de l'adolescent. Par la fenêtre ouverte, on voyait le ciel constellé ; Séraphin le regarda ; dans un mouvement d'angoisse, il lui demanda conseil ; il était même tenté

d'interroger sa compagne elle-même sur ce qu'elle attendait de lui.

— Je suis lasse, finit-elle par murmurer, dolente...

— Couchez-vous, couchez-vous, lui recommanda-t-il.

Elle alla faire sa toilette. Il demeura cloué au fauteuil en face du ciel muet. Les minutes qui arrivaient étaient les plus extraordinaires qu'il eût vécu.

Connaissez-vous l'histoire de Malc ? Ce pieux adolescent qui avait fui la maison paternelle pour ne pas se marier, car il désirait rester vierge, fut pris, en gagnant le désert syrien, par des brigands sarrasins, et vendu, avec une jeune fille fort belle de la caravane, à un même maître. Il vivait, résigné, gardant les troupeaux et chantant des psaumes quand, à quelque temps de là, on l'obligea sous peine de mort, d'épouser la captive qui partageait son sort. Or, la nuit venue, quand il se fût trouvé seul dans la caverne avec la jolie bergère vouée elle-même à la chasteté, Malc craignit de succomber ; il se jeta à terre, pleura, disant à la vierge étonnée qu'elle l'aurait pour martyr plutôt que pour époux ; il sortit un couteau et voulut se tuer...

Séraphin n'était pas un disciple de Malc ; il avait même fini par soupçonner la beauté de la chair ; mais la chair n'est belle que totalement

soumise à l'esprit. L'union sainte correspond au désir de l'âme immortelle qui veut communiquer son souffle au néant ; elle est élection prédestinée ; elle doit être unique, et sa perfection est atteinte seulement dans le nœud conjugal, sa sanctification.

Séraphin n'était pas disposé à se tuer pour défendre sa pureté en péril ; mais la jeune personne avec laquelle il se trouvait cette nuit, dans cette chambre d'hôtel, par il ne savait quel prodige, cette compagne n'était pas sa femme...

— Ça y est, dit-elle gaîment, en se glissant entre les draps.

Ces mots marquèrent, pour le garçon, le comble du désarroi. Il s'agita, se leva, se dirigea vers le lit comme une machine, ne sachant aucunement ce qu'il dirait ou ferait.

— Et bien ! petite enfant, dit-il d'une voix hésitante, vous allez vous reposer...

Il s'était arrêté devant le lit, à un pas.

— Vous êtes fatigué aussi, répondit-elle, rêveuse...

— Je vais me coucher à mon tour.

Il ajouta bientôt en tendant la main :

— Bonne nuit...

— Vous partez, vous me laissez seule déjà ? gémit Jacqueline presque douloureusement, étouffant sa voix...

D'un ton de prière, elle lui demanda de passer la nuit ensemble.

— Je veux bien, acquiesça-t-il... Ce fauteuil fera un bon lit...

Il se rassit. Il était calme, maintenant, sûr de lui.

— Mais rapprochez-vous donc de moi, lui dit-elle, d'un ton enfantin, on croirait que je vous fais peur...

Quand il eut roulé le fauteuil au chevet du lit, Jacqueline lui donna une main qu'il prit sans hésiter.

— Le Diable est là qui nous guette, dit Malc à sa compagne, en faisant luire la lame de son coutelas dans les ténèbres de la caverne... Je le vois dans tes yeux, je l'entends dans ta voix, je le sens dans ta chair...

— Frère, répondit la Vierge, prions et pleurons ensemble, et les purs esprits vaincront pour nous le Démon...

Jacqueline se sentait pénétrée peu à peu par un fluide merveilleux, qui la transformait. Ses sens s'endormaient ; son âme, étonnée, se réveillait sur elle ne savait quel monde de miracles et de joie. Séraphin avait toujours la petite main dans sa caresse fraternelle ; il regardait son amie, et il lui souriait. Elle souriait aussi, en extase, et son sourire avait la candeur des êtres célestes. De temps en temps, elle fermait les yeux. Quand elle les rouvrait, ses lèvres s'épanouissaient dans un nouvel

éclat, tant sa joie était grande de rencontrer les yeux de Séraphin. Les bruits et les derniers roulements de la ville s'étaient tus depuis longtemps. Tout reposait. Ils veillaient seuls, avec les étoiles.

— Avez-vous jamais connu des nuits pareilles ? lui demanda-t-elle en le regardant fixement.

— Jamais.

— Vous n'avez jamais passé la nuit avec une femme ? précisa-t-elle.

— Jamais.

Après avoir regardé un instant le plafond, elle reprit :

— Savez-vous ce que c'est que l'amour ?

— Peut-être...

— Peut-être ?... Vous avez aimé ?...

— J'ai aimé, je crois...

Elle rêva quelques minutes.

— Je suis heureuse, ce soir, reprit-elle doucement... heureuse !... heureuse !...

— Chère petite enfant ! s'exclama-t-il.

— Il me semble que c'est cela l'amour, ce que j'éprouve cette nuit.

— Petite enfant chérie !

— La belle nuit !... La nuit céleste !...

Or, Malc et Marie ayant prié et pleuré jusqu'au jour, le Démon fut vaincu par les anges du ciel ; et il en fut ainsi pendant plusieurs mois qu'ils vécurent ensemble.

## VII

— Quelle est cette histoire ? se demandait Séraphin... Qui est cette jeune fille si brusquement surgie dans ma vie ? Une innocente ? Ou bien plutôt une de ces malheureuses qui, dans l'amour, ne voient que l'amusement de quelques heures ?

Il devait écrire le premier et dès le lendemain ; le cinquième jour il ne s'était pas encore exécuté. Non seulement le souvenir de M<sup>lle</sup> Agius le laissait froid, mais il le gênait, traînant après soi il ne savait quelle ombre mauvaise. S'il écrivait, pouvait-il dissimuler ses véritables sentiments ? D'ailleurs, il n'avait pas renoncé aussi complètement qu'il le croyait au « fantôme » de Constantine ; c'est à ce fantôme qu'il eût voulu dire sa pensée. Pendant deux jours et plus, ses mains, ses vêtements et, par instant, l'air qu'il respirait, étaient embaumés d'un parfum subtil, étrange, espoir et désespoir, qui le poursuivait, l'enveloppait, le pénétrait... Quel était ce parfum ?... Oui, c'était ce parfum-là, il se rappelait. Il retrouva un petit mouchoir dans une poche ; à son parfum, il le reconnut ; il le froissa, le jeta au fond de sa malle. Plusieurs fois,

il lui arriva de rencontrer des cheveux de femme sur son vêtement ; les saisissant du bout des doigts, avec le sentiment qu'il touchait quelque chose d'impur, il enflammait une allumette, et, un à un, les brûlait ; à chacune de ces opérations, il lui semblait que le souvenir de l'intruse s'était brûlé au même feu. Quand il lui arrivait de penser qu'il s'était engagé à donner de ses nouvelles, il refoulait brutalement cette idée. Il s'étonnait même, parfois, qu'une aventure aussi grave pût s'oublier sans laisser de trace, pas même une piqure. Manquerait-il de scrupule ?... Sa vie redevenait calme. Levé tôt, il étudiait, lisait, écrivait. Il reprit le poème qui, conçu depuis plusieurs mois et commencé depuis une semaine, avait été interrompu par le voyage de Bône.

N'ayant rien reçu après huit jours, M<sup>lle</sup> Agius prit la liberté d'écrire la première. Séraphin jugea la démarche inconvenante ; l'écriture nerveuse et passionnée lui déplut. Il abandonna le papier sur un coin de la table ; il ne le rencontrait pas sans un vif dégoût ; le déplaçait, le repoussait, le cachait. La missive maudite finit par échouer sur la cheminée, pêle-mêle avec des prospectus, des journaux et des catalogues. Séraphin, cependant, aurait voulu répondre immédiatement, par politesse ; il cherchait des mots, composait des phrases... Décidément, il n'avait rien à lui dire, rien d'avouable. Deux jours après, une autre lettre, et une troisième le lendemain : la jeune fille,

cette fois, déclarait que ce serait la dernière. Par une curieuse coïncidence, Séraphin apprenait le même jour, par une lettre de Rousse, et non sans quelque dépit, le mariage du « fantôme ». Le souvenir de Jacqueline s'éclaira presque aussitôt. Séraphin réussit à écrire et il le fit avec plaisir ; il se mit à relire les quelques pages de M<sup>lle</sup> Agius ; il rechercha la première lettre et se souvint avec remords qu'il avait fini par la brûler. Il attendait le courrier avec fièvre et souffrait quand il ne lui apportait rien. Il rêvait à Jacqueline. La lettre désirée arriva enfin. « Pas un mot du cœur, disait-elle, tout pesé, tout compté... Vous avez réfléchi... Vous vous êtes demandé si vous n'aviez pas eu affaire à une aventurière. C'est bien cela, n'est-ce pas ?... Et vous me méprisez... Oui, vous me méprisez, je le sens et j'en suis accablée. Pourquoi vous ai-je rencontré ? N'êtes-vous donc qu'un séducteur plus intelligent que les autres ? Je m'excuse de me plaindre. Adieu ! laissez-moi à ma solitude, à ma douleur et à mon désespoir. »

Cette lecture fut un coup de foudre. Séraphin trouva ce langage de la passion d'autant plus beau qu'il flattait son orgueil ; il en savait par cœur certains mots qui dansaient et chantaient à ses oreilles. Jacqueline souffrait. Cette souffrance l'exaltait, l'enivrait, le bouleversait. Elle souffrait par lui, pour lui... De lui dépendait son bonheur ou son désespoir... Elle l'appelait. Déjà il eût voulu pouvoir répondre : « Me voici. » Mais d'où vient

donc cette difficulté qu'il avait toujours à écrire ? La lettre qu'il remit enfin au courrier, le soir même, après plusieurs tentatives vaines, le satisfaisait à peu près. La réponse de M<sup>lle</sup> Agius le navra :

« Surtout pas de pitié ! disait-elle... Je suis trop orgueilleuse pour accepter votre pitié.

Elle ajoutait :

« Ne trouverez-vous donc pas, ne prononcerez-vous pas les mots que j'attends, — que j'attends avec l'ardeur de toute mon âme ? »

Ces mots qu'elle espérait, qu'il voudrait tant lui envoyer, il se disait avec terreur qu'il n'arriverait pas à les trouver. Devra-t-il donc avouer son impuissance ? Il ne le pouvait pas, il ne le voulait pas. Tard, dans la soirée, il écrivit encore, il écrivit sous la dictée de son cœur, sans chercher.

« J'ai vécu toute ma journée avec vous, auprès de vous. Votre douleur m'a bouleversé et après votre lettre d'hier, ma première impression fut que je n'arriverai jamais à vous consoler. J'ai relu tant de fois cette lettre, toutes vos lettres, qu'il me semble que votre souffrance est passée de votre cœur dans le mien. Maintenant, j'ai foi ! Mes premières lettres, et, avant, mon silence, vous ont fait beaucoup de mal. Le temps est venu de m'expliquer : ne dois-je pas vous confier ma peine comme vous m'avez confié la vôtre ? Il m'en coûte, pourtant, d'en parler, même à vous, le cœur a tant de pudeur ! Il possède tels trésors si précieux

et si délicats qu'il craint de les ternir ou de les diminuer rien qu'en les montrant et dont il veut être le tombeau comme il en fut le berceau. J'aimais, j'aimais, sans espoir ; mon cœur cependant, ne voulait pas se détacher. C'est fait, maintenant, grâce à vous... Pardonnez cette confiance que vous ne me demandâtes pas, que je regrette presque d'avoir faite ; mais comment auriez-vous compris mon attitude sans cela ?

« Je vous écris des impressions bien plus qu'une lettre. Le jour viendra, j'en suis sûr, où je pourrai vous écrire avec une liberté d'âme plus complète... Oh ! alors quelle fête céleste ! Les ténèbres engourdissent encore mon cœur, mais déjà je sens l'aube qui se lève...

« Tout à l'heure, avant de commencer cette missive, je me suis employé à une œuvre que je dirais sacrée et que j'ai accomplie avec une piété et une douceur inexprimables. Ayant achevé de relire toutes vos lettres, — relues déjà tant de fois — je les ai classées et rangées dévotement dans l'un des tiroirs de ma table... Ce tiroir est mon sanctuaire. Avec vos lettres, j'y ai enfermé un mouchoir, celui que vous m'aviez demandé de garder parce que vous n'aviez pas de poche et que vous avez heureusement oublié de me réclamer, en respirant le parfum qu'il conserve encore, il me semble respirer votre âme. Enfin, j'ai eu la joie avant-hier, de découvrir deux cheveux accrochés à un bouton du veston que je portais ce jour à

jamais béni de notre rencontre. Deux cheveux, un peu de votre être... Ils s'étaient si étroitement attachés au bouton que j'ai eu quelque mal à les en séparer sans les couper... N'est-ce pas là un doux symbole ? Pour moi, je l'ai cru aussitôt. Précieusement enchâssés dans l'enveloppe de votre dernière lettre, il me semble les voir briller, maintenant, dans l'ombre de mon tabernacle, comme les deux premiers rayons du soleil.

« Je suis hanté par votre souvenir. Je vous regarde, je vous vois, vous êtes ici présente. Quelle ivressé ! Que votre pensée est bonne !... Plus je m'absorbe en vous, plus je sens mon cœur léger. Il me semble qu'il est déjà entièrement dégagé de ses chaînes anciennes. Quelles chaînes anciennes ? J'étais, en vérité, enchaîné à un Rêve, et mon Rêve, c'est vous... Oui, mon cœur est libre, il l'est dès maintenant... Il accourt vers vous, il est tout entier en vous. Oh ! la joie de sentir son cœur libre, ailé ! de le sentir s'envoler vers vous ! Ce matin encore, il était si lourd, si ténébreux que je désespérais... Maintenant, me voici, je réponds à votre appel, j'accours... Ne me voyez-vous pas auprès de vous ? Je me rappelle ce soir ; nous ne nous connaissions presque pas ; à peine avais-je, parfois, entendu prononcer votre nom, et cependant, dès les premiers instants, nous nous sentîmes faits l'un pour l'autre. Vous souvenez-vous de la question que vous m'avez posée quand nous fûmes dans votre chambre ? Je crois que je m'étais con-

tenté, pour calmer vos scrupules et les miens, de vous serrer dans mes bras et de baiser vos lèvres. La réponse vous suffit... Que pouvais-je et que puis-je penser de vous ?... Non, en vérité, je n'en sais rien, et cela est de si peu d'importance au regard des lois éternelles qui mènent nos destinées !

« Ce que je sais bien, c'est que le bleu du ciel est plus céleste, c'est que la lumière du soleil est plus enivrante, c'est que mon cœur rêve avec un enthousiasme inconnu depuis que mes yeux ont rencontré les vôtres. Il me semble que mon âme naît à la vie aujourd'hui, que c'est vous qui l'avez fait naître.

« Vous êtes Celle que j'attendais, que je désespérais de voir apparaître. Tout, le mystère de notre rencontre, la communion parfaite de nos âmes, votre passion, vos souffrances... Tout dit, enfin, que c'est vous que je cherchais !...

« Vous souffrez !... Je viens de relire votre dernière lettre pour mieux me pénétrer encore de votre douleur... Vos cris, vos plaintes sont sublimes. O mon Amie ! Que vous êtes belle !... Et d'où vient que mon cœur, au lieu d'être déchiré, comme il l'était ce matin, par les accents de votre souffrance, en éprouve maintenant une exaltation magnifique ?... Il me semble, parfois, que nos deux cœurs embrassés communient dans cette ardente exaltation.

« En commençant cette lettre, je me demandais ce que je pourrais vous dire qui pût répondre

exactement à l'appel de votre détresse. Je vous envoie mon âme, mon âme définitivement à vous. Elle arrivera, certes, avant ce papier. Elle est déjà avec vous, en vous.

« Vous me cherchez, vous m'appellez... Me voici !

« Je vous aime, enfin ! Je vous aime ! C'est le cri joyeux de toute mon âme à peine réveillée... Je ne croyais pas pouvoir vous l'écrire dès aujourd'hui. Oh ! le doux miracle de cette résurrection au souffle de votre amour !... Je vous aime !... »

Ils étaient fiancés.

Si étrange que cela puisse paraître, Séraphin n'aima jamais que pour offrir sa main et sa vie ; il n'avait pas idée de ce que pouvait être une amourette, un flirt ; les mots amant et maîtresse représentaient pour lui des situations abominables. Une de ses plus cruelles déceptions fut de lire que Victor Hugo, son maître et son dieu, avait eu des maîtresses et sa femme, un amant ; il en douta longtemps. Don Quichotte de l'Amour, il lui arriva de protéger une femme ou une jeune fille contre elle-même.

Le premier dépit de Jacqueline ne tint guère. Séraphin, n'était pas « comme les autres ». Un garçon si extraordinaire était-il possible ? Il était, pour elle, la révélation. Il la dominait vertigineusement. Sûre d'avoir rencontré l'amour, elle s'épouvantait maintenant ; son épouvante croissait chaque jour. Le passé lui faisait une compagnie

horrible. Elle brûla des paquets de lettres... Brûla, brûla... Devant les cendres, elle éprouvait que c'est son cœur, que c'est sa vie qu'il faudrait brûler. Comment pouvait-elle parler encore de son amour à celui qui était la pureté même ? Comment pouvait-elle accepter le sien ? Fuir, disparaître aussitôt de sa vie, de la vie... Oh ! la vie, cependant, sous ce ciel recréé ! La lumière nouvelle qui l'éclairait réchauffait son cœur merveilleusement. On eût dit qu'elle voyait le soleil pour la première fois... Et quand, ivre de tendresse, Séraphin, eut commencé de lui dédier ses chants, quel triomphe de son âme, volant de sphère en sphère, dans le monde des anges, parmi les sommets bleus !

Un soir, en sortant de sa classe, elle s'achemina, presque sans y penser, du côté de l'église ; elle entra avec confiance, s'agenouilla dans le coin le plus obscur. Elle n'avait guère prié depuis le temps de sa première communion. Elle pleura et pria. Elle s'était arrêtée d'instinct devant l'autel de Marie, mère et toujours vierge. Depuis combien d'heures était-elle là ? Elle sortit en entendant le sacristain tirer les verrous. Il était très tard. Tête basse, elle marcha comme dans un rêve, elle ne se sentait ni marcher, ni respirer, ni penser, ni vivre. Elle était légère comme une feuille d'automne arrachée et emportée par le vent d'orage. En arrivant chez elle, elle trouva sur le palier le panier du restaurant qu'on lui montait tous les

soirs ; elle entra dans sa chambre sans y toucher. Sa première pensée nettement perçue fut de s'asseoir devant sa table, devant le portrait de Séraphin ; la seconde, qui l'emporta, de tomber sur ses genoux et de s'humilier encore, la face contre terre. Elle ne se trouvait bien, elle ne se sentait un peu de force que dans cette position de la détresse. Elle y passerait sa vie. Elle demeura longtemps ainsi, le front appuyé sur le bord du lit, le cœur déchiré de sanglots, ses joues lavées de larmes. Exténuée, elle finit par se laisser tomber assise ; puis, elle s'étendit sur le carrelage. Le sommeil s'étant emparé d'elle, Séraphin lui apparut, souriant et vainqueur ; il venait la chercher pour l'emmener, il l'emporta dans ses bras. Puis, comme les portes éternelles resplendissaient à ses yeux, elle se sentit abandonnée à ses seules forces, précipitée dans l'abîme où elle s'écrasa... Elle se réveilla alors. Ses dents claquaient, elle frissonnait, l'aube était proche. Elle se mit au lit ; en se déshabillant, la vue de ses seins lui fit horreur. Et quand, enfin réchauffée, elle eut repris conscience de sa situation, couchée avec son corps, prisonnière de sa chair, sans espoir de s'en délivrer jamais, elle exhala un soupir atroce et s'évanouit.

Quelques jours après, au lieu de la lettre passionnée habituelle, Séraphin en reçut une composée, calculée, impersonnelle. Kâline — c'est de ce nom qu'elle signait désormais — lui révélait qu'elle

avait un autre fiancé. Cette nouvelle le scandalisa d'abord, pour le plonger ensuite, pour de longues heures, dans un désespoir affreux ; il ne voyait pas comment leur bonheur pourrait sortir sauf de cette situation. Bientôt, cependant, son âme s'éclaira. Sans doute, songeait-il, est-il impossible de posséder le premier comme le dernier soupir de sa femme, et l'amour est une aventure singulièrement compliquée et décevante. Le titre de fiancé par lequel Kâline désignait son ancien ami le rassurait ; elle ne l'aimait plus, disait-elle, et ne l'avait jamais réellement aimé ; elle répondait encore de temps en temps à ses lettres quotidiennes et désolées. Était-ce mal ? Devait-elle cesser ? Infidélité, rupture, Séraphin les condamnait d'un mouvement naturel et sa première pensée fut de conseiller à la jeune fille de l'oublier, de rester attachée à son fiancé ancien, le seul qui méritât ce titre ; mais il se rappelait sa promenade avec Kâline, la nuit passée avec elle ; en vain, dès lors, l'ombre de l'autre réclamait-elle. La légèreté de la jeune fille en cette occasion ne manquait pas de le troubler, mais cette gêne s'atténuait puisqu'il était choisi ; elle ajoutait, même, de l'éclat à son triomphe et, à sa passion, des flammes nouvelles et plus ardentes. Séraphin indiqua fermement à Kâline, tout en ménageant sa liberté, qu'elle devrait rompre définitivement avec l'un ou l'autre, et que cette double correspondance avait déjà trop duré.

Si ses fautes lui faisaient horreur, le mensonge,

pour Kâline était une humiliation insupportable. Elle était décidée à confesser son passé à son fiancé, dût-elle le perdre. Cependant, elle n'avait pas osé dire toute la vérité du premier coup ; une angoisse mortelle l'étreignit après le départ de sa lettre : n'en avait-elle pas trop avoué ? ne devinerait-il pas tout, en lisant entre les lignes ? Était-ce donc déjà la fin de son bonheur ? La réponse de Séraphin, forte, sereine et tendre l'apaisa comme l'eût fait un message du ciel.

Elle venait d'être nommée à Bône, à l'école Sainte-Anne. Elle avait loué une chambre meublée à une boulangère, dans le quartier de l'église ; la maison était isolée dans un petit jardin, et Kâline pouvait y recevoir discrètement. Elle eut bientôt décroché les natures mortes et autres mornes tableaux qu'elle y trouva et qu'elle remplaça par des peintures en harmonie avec son âme nouvelle. Aux murs, de même que sur sa table, des images d'enfants ; cartes postales reproduisant des tableaux de maître, gravures des *Annales* et de *l'Illustration*, couvercles de boîtes de bonbons, elle recueillait et adoptait avec ivresse tous ces êtres adorables, mi-angéliques et mi-humains, partout où elle les rencontrait. Et c'était, dans la chambre qui s'ouvrait au soleil du matin, aux papillons et aux fleurs des jardins voisins, une symphonie exquise de sourires joyeux, de regards ingénus, de fraîcheur et de pureté. Kâline ne se plaisait que dans la solitude de sa chambre. Elle lisait

et travaillait. Son livre de chevet, était avec les *Confessions* de saint Augustin, *Sagesse*, de Verlaine ; son âme était tout imprégnée de celui-ci en qui elle aimait le déchu aspirant au ciel. Elle put reprendre son activité patriotique un moment interrompue ; maintenant, Séraphin s'y associait avec enthousiasme comme à tout ce qui, de près ou de loin, intéressait son amie : ne devaient-ils pas avoir une âme pour deux, et vivre l'un dans l'autre ? « Moi aussi, je suis Maltais, lui écrivait-il... Je m'éprends de Malte, de ses temples, de ses grottes, de ses chèvres, de ses mille gloires, car Malte, c'est toi, ô ma Fleur ! car il est doux d'avoir des ancêtres et plus doux encore de retrouver mes ancêtres dans ceux de ma Bien-Aimée. » Elle lui procura l'*Histoire de Malte* de Miège, et la *Storia di Malta* d'Antonio Vassalo ; il apprit rapidement à lire la langue maltaise ; ces lectures étaient une joie charmante car il retrouvait partout, dans les vocables et dans les pensées, l'âme de Kâline. M<sup>lle</sup> Agius désirait conserver l'originalité de ses compatriotes, empêcher leur francisation en Afrique, leur anglicisation ou leur italianisation ailleurs ; elle souffrait d'apprendre qu'à Corfou, par exemple, et en Turquie, si les Maltais demeuraient fidèles à leur religion, ils oubliaient leur langue. Elle souffrait davantage encore par ceux qui, autour d'elle, rougissaient de leur race et elle prétendait éveiller, chez ces déracinés, le sentiment de leur valeur et de leur honneur.

Si la fédération de Malte dans l'Empire britannique, en l'état actuel du monde, était la meilleure solution possible, M<sup>lle</sup> Agius applaudissait vigoureusement aux efforts des patriotes qui réclamaient l'autonomie. Elle rêvait de relier à la mère patrie tous les Maltais dispersés et de les grouper en une union morale universelle.

L'inquiétude, après quelques jours de calme, redevint l'état d'âme presque habituel de Kâline. Ses lettres, parfois, n'étaient qu'un cri de douleur, de mortelle désespérance. On eût dit qu'une catastrophe venait de tout anéantir dans son cœur et dans l'univers et qu'elle cherchait en vain un refuge. « Où sommes-nous ? interrogeait-elle en un langage exaspéré... Où allons-nous ? Quel est le sens de la vie ?... Le Bien... le Mal... Qu'est-ce que cela ? Qui me le dira ? Qui répondra à l'angoisse de mon cœur ? » Puis se rappelant qu'elle s'adressait à son fiancé : « L'amour, continuait-elle, qu'est-ce que l'Amour aussi ? Et d'où vient, ô mon Bien-Aimé, que la pensée du vôtre, si fort, si pur, ne suffit pas, aujourd'hui, à me rassurer, à me calmer ? »

Elle s'était liée avec une collègue, M<sup>me</sup> Brunet, qui la recevait à son foyer et la traitait en sœur cadette. L'atmosphère de cette maison était pour elle un délice ; elle s'y montrait gaie, enjouée, espiègle ; elle avait chaque fois l'impression d'y prendre un bain de bonheur humain. La passion

de Séraphin avait atteint une profondeur nouvelle : Kâline n'était vraiment sienne que depuis qu'il l'avait conquise sur *l'autre*. Pendant des jours et pendant des nuits ils s'enivrèrent de leur joie.

« L'amour, lui écrivait-il, me fait comprendre l'immortalité de l'âme... Comment cette flamme divine en laquelle nos cœurs et nos vies sont fondus pourrait-elle s'éteindre jamais ?... Dis, ô ma Bien-Aimée, elle deviendra dans le ciel une étoile et elle y brillera tant que les cieux seront les cieux. »

Elle lui écrivait : « Je suis allée en promenade avec les Brunet... Mais comme je suis peu avec eux ! Ils sourient de ma distraction et me taquent gentiment... Ta dernière lettre était dans mon sein... Que c'était beau ce soir, ô mon Bien-Aimé !... Nous étions sur la jetée... D'un côté, l'infini de la mer puissante et pure comme ton amour ; de l'autre, l'embrasement flamboyant du couchant sur la montagne, ardent comme mon cœur qui brûle pour toi... Je m'offrais voluptueusement aux souffles de la mer comme à tes caresses et j'ôtai mon chapeau pour les emprisonner tous dans mes cheveux. »

Elle s'abandonnait au rêve de leur installation prochaine, et elle s'émerveillait de se trouver si « pot-au-feu », si « bourgeoise ». Elle songeait à son trousseau avec une douceur qui l'enivrait ; elle demandait les catalogues des grands magasins et elle les consultait, les étudiait avec une ardeur charmante, étonnée d'y découvrir de la poésie.

Déjà, elle avait choisi leur chambre à coucher, « notre chambre », elle projetait de l'acheter dès les grandes vacances. Rien ne touchait aussi délicieusement le jeune homme que ces préparatifs et n'était plus propre à accroître son amour encore... Un jour, Kâline lui annonça la grossesse de M<sup>me</sup> Brunet ; elle disait les égards qu'elle lui témoignait depuis qu'elle était dans cet état, les caresses qu'elle lui donnait... « C'est égal, remarqua-t-elle, une fois, je serais bien laide comme ça... » — « Ange bien-aimé, répondit-il, jamais tu n'auras été plus belle à mes yeux... Je rêve à ce temps-là, où, toi aussi, ma Mignonne, tu seras près d'être maman... Je te vois dans des rayons... Oh ! avec quelle ferveur, chaque soir, j'embrasserai et couvrirai de baisers tes genoux fatigués de porter notre enfant ! »

Les semaines passaient ; la séparation, cependant, exaspérait la jeune fille. « Pourquoi, écrivait-elle à son ami, êtes-vous si loin de moi ? Pourquoi n'êtes-vous pas ici ce soir encore ?... Pourquoi suis-je seule ? » Elle gémissait âprement, puis, de nouveau, le chant d'amour s'élevait dans son cœur. « Je ferme les yeux, je vous vois... Volupté ! J'ai brûlé des parfums dans ma chambre, j'ai mis des fleurs sur la table et sur la cheminée... O mon Fiancé, c'est pour vous, c'est pour toi.. Je m'assieds à vos pieds... Oh ! si vous saviez comme toute mon âme est à vos pieds, comme elle vous

attend, comme elle vous désire... Je guette les bruits, tard dans la nuit... Le vent souffle comme une âme qui passe... J'écoute, haletante... Qui heurte à ma fenêtre ? Est-ce toi, ô mon Bien-Aimé ? »

L'amour de Kâline avait fait à Séraphin une âme olympienne. Tous les esprits du ciel soufflaient sur son cerveau et sur son cœur. Son *Hymne à l'Afrique*, écrit en trois veillées et son *Chant du Minaret*, le classèrent d'emblée au rang des poètes les plus puissants de sa génération ; il commençait les premiers chapitres d'un roman et réunissait en même temps les éléments d'une étude sur les ruines de Madaure. Comme, encore une fois, M<sup>lle</sup> Agius négligeait ses projets patriotiques, il les lui rappelait, la taquinait en lui demandant si c'était au néophyte de ranimer la foi du maître. Il respirait, travaillait dans une atmosphère de gloire. Un enthousiasme perpétuel soulevait et faisait rayonner son âme. La Bien-Aimée était devenue la conscience de sa vie, la lumière de son âme comme la lumière du jour ; il pensait par Elle, avec Elle, pour Elle... Ses lettres la tenaient au courant de ses moindres mouvements comme de ses rêves les plus élevés et de ses pensées les plus graves. Il lui écrivait : « A force de vivre de ton souvenir, il me semble que la distance matérielle qui nous sépare n'existe plus... Tu respirez avec moi ; le soir, quand je m'endors, tu t'endors aussi, et le matin tu t'éveilles de même à l'instant précis

où j'ouvre les yeux... » Il lui arrivait de lui écrire « Je te sens triste ».

Le jeudi et le dimanche, le facteur passé, il partait en promenade, serrant « sa lettre » contre son cœur, après en avoir longuement absorbé tout l'amour... Comme l'aiguille aimantée, toujours la même direction, le nord... L'air qui venait de par là, c'était son souffle à Elle. Ce matin du début de décembre était d'une douceur paradisiaque. Bleu, le ciel, brillant le soleil qui montait lentement au-dessus de la plaine grise semée de cailloux, plantée çà et là de pins et toute parfumée de thym et de lavande... Séraphin allait le pied ailé, le front dans l'azur. Des âniers arabes le croisaient, trotinant gravement sur leur monture agile qu'ils éperonnaient d'un balancement incessant de leur talon ; ils le saluaient et il lui semblait qu'il les connaissait, qu'ils la connaissaient aussi, il était tenté de leur parler d'Elle... Il marchait, l'âme éblouie, parmi les rayons, les oiseaux, les papillons et les amours. Il tombait du ciel une pluie de joie. Son âme chantait, et elle volait au-devant de lui, jusqu'à l'horizon lointain... Il allait à Elle, et Elle l'accompagnait, chantant avec lui... Il cueillait des plantes et des fleurs... Blanche, la route se déroulait, s'allongeait sans fin par les vallons et les coteaux. A un endroit, gravissant une colline, elle débouchait dans l'azur. Séraphin tressaillit. « J'irai jusque-là », dit-il. La route était douce, la route blanche, toute blanche d'amour.

Il volait. Le soleil était déjà haut. Séraphin ne pouvait se résoudre à s'arrêter. Chaque fois qu'il y songeait, l'idée en était aussitôt repoussée comme une trahison ou une lâcheté. Enfin, de l'autre côté de la colline, s'offrit à ses yeux un spectacle inattendu, aussi ravissant que ses rêves les plus suaves... Le paysage se dégagait peu à peu de la brume matinale qui l'enveloppait... « Quel est dans ce désert de pierres, ce lieu enchanteur ? » se demandait le jeune homme, qui s'en rapprochait de plus en plus ému... Des mugissements... Des vaches rumaient dans un pré verdoyant. Un bosquet touffu et parfumé de toutes sortes d'arbres qui chantaient. Des poules, des canards et des oies qui se promenaient dans le brouillard léger et tiède, les rayons de soleil et les marguerites... Séraphin s'arrêta, extasié. L'eau féconde de l'oued coulait, chargée de lumières et de sons. Le voyageur regardait, écoutait, respirait. C'était une ferme et un moulin... Lieu de rêve ! la maison aux tuiles rouges surgit tout à coup du brouillard ; des colombes sur les toits et sur les branches, dans le ciel et dans l'azur, roucoulaient et dansaient. Séraphin s'assit sur le mur du petit pont. Il n'avait pas assez de sens pour jouir de tout ce qui l'entourait dans une atmosphère de féerie. Une jeune fille parut un instant dans la cour...

« Je frémis, relatait-il le soir, je frémis à cette vision. Était-ce toi, cette apparition charmante

dont j'attendis le retour ? Car, c'est bizarre, n'est-ce pas, je me surpris à l'attendre... Mon cœur était si plein de toi, je m'étais si bien imaginé que je marchais à ta rencontre et, de plus, cette oasis offrait un séjour si délicieux, tellement en harmonie avec les désirs de mon âme... que j'ai cru que c'était tout naturel de t'y trouver... Pourquoi n'étais-tu pas là, ô ma Mignonne ?... Pourquoi la porte de ce paradis demeura-t-elle fermée pour moi ? Mais voici que je me lamente, comme toi... Viendra le jour, bientôt, où, après avoir longtemps marché comme aujourd'hui, tu m'accueilleras au terme de mon voyage. Midi approchait. Je déposai au pied d'un arbre une partie de mon bouquet de plantes et de fleurs ; je les dédiai à toi ; j'ai confié le reste à l'eau du ruisseau qui a dû te les apporter... »

## VIII

Jacqueline en oubliait sa tante et sa sœur. Tzia Spéranza n'avait plus qu'un souci depuis son mariage ; retenir son époux volage. Elle allait souvent sur la route, vers midi, à la rencontre d'Es-Sanguilota qui s'en revenait de la ville sur sa petite carriole à bourricot pleine d'ordures ménagères dont elle nourrissait ses cochons et qui, avec sa figure tannée et parcheminée, son nez crochu et ses yeux verts, avait tout ce qu'il faut pour faire une magicienne. Tzia lui demandait des charmes et des philtres pour ramener et enchaîner Barbara.

Étonnée de n'avoir pas revu sa sœur depuis trois semaines, Maria se rendit à Sainte-Anne un jeudi soir. Kâline lui révéla enfin ses tourments. L'aînée s'affaissa dans un fauteuil, demeura muette de stupeur, regardant autour d'elle avec des yeux égarés.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, finit-elle par marmotter en se signant.

Jacqueline se jeta à son cou, les larmes aux yeux, la remerciant d'être venue à son secours et du bien que sa présence lui procurait. Puis elle se prit à gazouiller de la manière la plus délicieuse,

demandant mille nouvelles de tout et de tous, faisant admirer à Maria les anges qui émerveillaient son logis ; elle lui parla de Séraphin, surtout, de leur mariage prochain ; elle lui dit qu'elle le lui présenterait ainsi qu'à Tzia, à la Noël probablement ; puis elle voulut savoir son sentiment sur la chambre qu'elle commanderait bientôt et qu'elle lui montra sur un catalogue... Elle était tout sourire, tout joie, tout lumière, tout pureté, tout confiance. Maria, blessée, la suivait avec peine, préoccupée affreusement, étonnée d'une gaieté si étrange. Tout d'un coup, Kâline se tut, son front s'assombrit. Sa sœur la contempla un moment, puis dans un mouvement d'immense compassion, elle se leva, s'élança vers elle et la prit doucement dans les bras.

— Ma sœur, ma petite sœur jolie ! oh ! ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible.... Dis-moi que ce n'est pas vrai, que tu avais perdu la tête tout à l'heure, que tu ne savais pas ça que tu disais... Non, non, ce n'est pas vrai... Plus je te regarde, et plus je vois que ce ne peut pas être vrai. Est-ce que cela ne se verrait pas ?... Tu es belle et pure comme un ange du bon Dieu ! Dis, dis, ma Jacqueline, ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai...

Elle la pressait dans ses bras contre sa poitrine ; parfois elle se détachait d'elle, tenant toujours ses mains froides dans les siennes pour l'observer, lire dans ses yeux, guetter sa parole. Jacqueline,

les yeux fermés, les joues creusées, soupirait. Alors, Maria tomba à genoux.

— Hélas ! dit Jacqueline qui l'avait imitée et se relevait, je prie et je pleure depuis des semaines... Mais, c'est toujours là... Rien, personne ne pourra jamais me délivrer de l'ennemi que j'ai là...

— Ne parle pas ainsi... Il n'est pas de péché que la miséricorde de Dieu ne puisse laver... Rappelle-toi Marie-Madeleine : Dieu l'a appelée plus sainte que les vierges...

— Dieu m'a pardonné...

— Que te faut-il de plus, ma mignonne ?

Kâline, lentement, d'une voix profonde, dit :

— Mais lui ? lui ?...

Maria comprit qu'il s'agissait de Séraphin et devina qu'il ne savait pas.

— Ne serait-il pas sage de le lui laisser ignorer ? demanda-t-elle.

— Je ne veux pas ! répliqua Kâline la voix brève.

Plus bas, et comme se parlant à elle-même, elle murmura :

— Je ne peux pas...

Maria commençait à soupçonner l'immensité de la souffrance de sa sœur.

— Si tu savais comme notre amour est beau ! soupira celle-ci dans un ravissement... Si beau ! oh ! si beau, vois-tu, que je me demande s'il n'est pas trop beau pour se réaliser sur la terre... Et pourtant il y a des moments, il y a des jours où

j'espère, où je crois... Séraphin a l'âme si grande !... Il me semble que sa tendresse est capable de tout, de tous les miracles impossibles aux autres hommes... Il est l'Amour, l'Amour tout puissant qui purifie, guérit, console.

— Il te pardonnera...

— Le crois-tu ? Maria, le crois-tu ?... Crois-tu, surtout que je puisse un jour être tout à fait, oh ! mais tout à fait digne de lui ?

— Je le crois, avec l'aide de Dieu...

Kâline écoutait à peine les réponses de sa sœur, attentive seulement aux voix de son propre cœur. Elle laissa tomber son front sur l'épaule de Maria.

— Oh ! gémit-elle, crois-tu, surtout, que je puisse jamais oublier, moi ?

Maria, l'âme raffermie, tendre et maternelle, releva le front douloureux qu'elle baisa en disant :

— Je vais tant, tant prier pour toi !

Séraphin et Kâline devaient se revoir aux vacances de Noël ; aux premiers jours de décembre, la jeune fille annonça à son fiancé qu'elle passerait les fêtes prochaines à Sétif, où son père l'attendait, et qu'ils ne se rencontreraient donc pas. Cette décision, naturelle en soi, mais brusquée, surprit le jeune homme. Kâline désirait-elle de lui une preuve audacieuse de son amour ? Plus d'une fois, ses appels angoissés l'avaient fait réfléchir sur les moyens de la rejoindre... Pâques étaient bien loin.

Il arracha un certificat de maladie à son médecin et partit pour huit jours. Kâline n'alla pas à Sétif à Noël et elle fut tout à son fiancé. Elle voulait parler, elle voulait tout dire ; c'était une idée fixe, son remords de toutes les minutes. Il y avait dans sa volonté l'ardeur du martyr qui vole au bûcher pour se purifier. C'est pour cette confession qu'elle appelait son ami, qu'elle le désirait près d'elle, qu'elle passa les vacances de Noël à Bône ; elle avait reculé, comme elle avait déjà reculé pendant le congé de Séraphin. Voici Pâques : elle a oublié encore sa famille, et son fiancé l'a rejointe par le premier train ; ils vivent en tête-à-tête depuis huit jours : elle n'a pas encore osé. Elle ne savait quel ton prendre ni par où commencer, et quand le Bien-Aimé était là, l'épouvante serrait son cœur à l'idée qu'elle pourrait ruiner à jamais leur bonheur.

Elle était assise sur les genoux de son fiancé qui caressait son visage et s'amusait à nicher des baisers dans les fossettes qu'elle avait au menton. Elle souriait vaguement, absorbée ; tout à coup elle eut un rire forcé :

— Savez-vous à quoi je pense ? demanda-t-elle ?

Sans attendre ou écouter la réponse, elle reprit presque aussitôt :

— Oh ! vous allez trouver cela drôle... Vous allez même me le reprocher, Monsieur mon Fiancé, mon seigneur et maître...

Elle ne souriait plus, elle parla presque gravement, regardant droit devant elle.

— Mon fiancé (mon premier fiancé, pas vous, expliqua-t-elle en reprenant un moment le ton enjoué...) mon fiancé avait un ami... Et ma foi... Comment dire cela ? Il me courtisait un peu... Il me disait que ce qu'il aimait en moi, c'était mon menton... Lui aussi se plaisait à caresser la fossette de mon menton. Voilà, monsieur mon Fiancé, à quoi je rêvais...

Le jeune homme vit qu'elle parlait sérieusement bien qu'il n'osât le croire ; son cœur se glaça. Il aurait voulu rire, sa gorge cependant était tellement contractée qu'il ne put proférer un mot pendant plusieurs minutes... Il baissait les yeux pour dissimuler son trouble. Enfin il le surmonta, revint à Kâline, doux, souriant... Mais c'est égal ; comme en un instant il s'était senti loin d'elle ! Et encore, maintenant, au moment où il avançait ses lèvres des yeux de sa fiancée, il avait l'impression que quelque chose était entre eux.

La jeune fille se déroba, se refusait, faisant elle-même effort pour sourire...

— Non, non, prononça-t-elle doucement, se penchant en arrière, regardant l'adolescent dans les yeux qu'elle ne reconnaissait plus.

Puis elle se redressa ; elle se prit à jouer avec un bouton de la veste de son ami.

A peu près revenu de sa première émotion, Séraphin éprouvait maintenant le besoin de dissi-

per le nuage qui venait de fondre sur eux, d'abattre ce mur élevé soudain entre elle et lui. Il sentait confusément que leur bonheur était menacé ; il voulait le sauver... Il voulait savoir... Il était sûr qu'après ce trouble serait fini... Il voulait savoir... savoir...

— Votre fiancé n'ignorait pas que son ami vous courtisait ?

— Non.

— Vous ne craigniez pas de le faire souffrir ?

— Ça m'amusait de le voir jaloux...

— Cruelle ! Méchante !... soupira Séraphin.

Il voulut lui donner un baiser, mais elle se déroba...

— Non, non, dit-elle en riant nerveusement... Je suis méchante !... Méfiez-vous de moi !...

Séraphin reprit son interrogatoire, poussé par une curiosité invincible.

— Vous éprouviez du plaisir en la compagnie de cet ami ?

— Quelle question !... Mon fiancé ne m'en a jamais tant demandé... Oui... la présence de ce jeune homme m'était agréable... Un grand et beau garçon... Un coureur... Mais il posait, cela le gâtait...

— Et où vous rencontraiez-vous, hasarda encore Séraphin, presque timidement, de plus en plus retenu par la crainte de trop questionner.

— Tous les soirs, l'an dernier, aux grandes

vacances que j'ai passées à Philippeville... Nous allions à la plage ensemble...

Elle se prêtait à cet interrogatoire avec simplicité. Non seulement elle n'en était pas importunée ou choquée, mais elle éprouvait un soulagement à répondre et à se livrer.

Il y eut un moment de silence. Elle s'était mise à s'amuser avec les cheveux de Séraphin. Comprenant qu'il hésitait, elle provoqua ses questions :

— Monsieur mon Fiancé est renseigné ?... Il n'a plus rien à me demander ? dit-elle tout à coup, cessant de torturer les mèches brunes.

Sombre, il se taisait... Il se représentait Kâline au milieu des deux jeunes gens... Il se la représentait à eux. Une sueur froide mouillait son visage.

— Non, reprit-il enfin la voix rauque, sortant de sa rêverie et portant la main de Kâline à ses lèvres pour la rassurer.

Elle voyait qu'il souffrait, mais elle paraissait insensible à cette souffrance. Avec le bout de son petit pied elle faisait des dessins sur le carrelage, puis, s'allongeant, elle glissait tout doucement des genoux de Séraphin. Espiègle, elle s'écriait :

— Je tombe, je tombe...

— Petite gamine adorable, soupira le fiancé qui profita de cette circonstance pour essayer de comprimer son émotion... Je t'adore ! Tu me rends fou !

Et la saisissant tendrement, il la rassit sur ses genoux.

— Gamine chérie, tout à moi ! murmura-t-il d'une voix où l'inquiétude se mêlait à la passion.

— Vous me laissez tomber, vilain ! fit-elle en minaudant.

Elle lui abandonna son bras droit dont il se fit un collier. De nouveau, elle se prit à jouer avec les boutons de la veste, machinalement, sa prunelle fixant ses doigts nerveux, mais les regards tournés au-dedans d'elle ; ses yeux étaient sombres par moment.

— A quoi songes-tu, mon ange ? lui demanda Séraphin.

— A rien, fit-elle, regardant devant soi.

Puis, après un bref silence, comme si elle venait d'achever une consultation intérieure, elle reprit, lentement, d'un ton qu'elle s'efforçait d'égayer...

— Je me demandais si j'ai bien agi de vous parler comme je viens de le faire...

Et se répondant à elle-même, après une nouvelle pause :

— Oui, j'ai bien agi...

— Oui, oui, tu as bien agi, mon Ange !... Je t'adore !...

Elle eut un sourire pâle et sceptique qui étonna Séraphin. Elle jouait toujours avec les boutons ; ses yeux, le plus souvent baissés, ou dirigés dans le vague, se tournaient parfois vers son fiancé, voilés et tremblants.

— Je t'adore, soupira-t-elle presque aussitôt,

reprenant les mots qu'elle venait d'entendre... Je vous connais très bien, je crois, continua-t-elle ; mais vous ne me connaissez pas !

Elle se tut. Puis :

— Si vous me connaissiez telle que je suis, non, rectifia-t-elle, telle que j'ai été... vous ne me diriez plus : je t'adore.

— Je t'adore ! répéta Séraphin dans un acte de foi éperdu.

Où voulait-elle en venir ? Il se le demandait avec une angoisse croissante... Peut-être ne le savait-elle pas elle-même. Elle avait commencé, et maintenant elle ne pouvait plus s'arrêter, elle ne le voulait pas...

— Il faut que vous sachiez bien qui je suis... Je ne veux pas que vous ayez de moi une idée fausse et que vous n'aimiez qu'une image...

Elle fit observer que le bouton avec lequel elle jouait depuis un moment ne tenait plus...

— Ce n'est pas moi qui l'ai décousu, hein ? fit-elle d'un air mutin et riant de bon cœur, cette fois, de son énervement.

Elle s'arrêtait, cherchait ses mots, souriait encore avec effort, semblait hésiter, se raidissait ; enfin lentement, lointaine, elle poursuivit :

— Je suis devenue une jeune fille... sage... Vous en êtes sûr, Monsieur, je l'espère... Il me semble que je suis vieille, vieille !... Ne suis-je pas *l'Agiuza*, la Vieille, de par mon nom ? Je suis blasée sur la

plupart des choses dont les jeunes filles raffolent, toilette, bal, flirt... Tout cela me paraît loin ! J'ai dix-neuf ans... J'en ai eu quinze...

Elle s'interrompit, boutonna la veste de son ami. Puis elle reprit vivement, en regardant le jeune homme avec des yeux brillant d'une gaieté factice :

— A quinze ans, Mademoiselle adorait les belles robes, elle aimait à être remarquée, elle était coquette et ne manquait pas un bal...

Séraphin, qui l'écoutait avec une sorte de terreur, sentait son cœur se crispier. Il courbait la tête devant la tempête qu'il voyait s'annoncer confusément. Ses bras qui tenaient Kâline à la taille, relâchèrent leur étreinte. Elle s'était tue encore une fois :

— Pourquoi, lui demanda-t-il, après qu'il se fut efforcé de dominer son trouble et d'adoucir sa voix, pourquoi désiriez-vous être remarquée ?

— Je voulais plaire.

— Et vous avez plu ? questionna-t-il presque malgré lui, la voix éteinte.

— Oui...

— A qui ?

— Mais à mon fiancé, d'abord... A son ami... A d'autres...

— A d'autres... balbutia Séraphin...

De plus en plus hébété, il demanda :

— Ils vous ont aimée ?

— Peut-être... Que sais-je ?... Mais qu'importe !

— Vous les avez aimés ?

— Il y a tant de degrés dans l'amour !... et tant de façons d'aimer !

Kâline, qui se sentait faiblir, fit un effort et reprit :

— J'ai aimé quelques-uns de toute l'ingénuité de mes quinze ans...

Elle ne souriait plus et sa parole tremblait. Il l'écoutait comme dans un cauchemar ; il souhaitait qu'elle arrêtât là ses confidences et, en même temps, fouiller son âme et son passé jusqu'à leurs derniers secrets. Et elle, elle redoutait autant de trop en révéler que de ne pas en révéler assez.

— D'un amour de tout mon être, ajouta-t-elle dans sa volonté de préciser.

Elle était épouvantée de ses propres paroles.

Séraphin défaillait ; le silence les étouffait tous deux. La jeune fille jeta sur son compagnon un regard rapide.

— Oh ! n'allez pas croire, dit-elle, n'allez pas croire... ce qui ne fut pas... Pas *cela* !

C'est à *cela* qu'il pensait justement.

Elle lui avait fait bien peur. Rassuré par ces derniers mots, son cœur commença de se détendre.

— Je n'étais qu'une gamine, expliqua-t-elle encore.

Elle avait l'âme plus légère. Avec une aisance plus marquée :

— Je suis contente de vous avoir parlé de ces choses... Je ne vous ai peut-être pas tout dit, mais ça me reviendra... Vous connaîtrez toutes mes petites... fredaines... J'ai voulu vivre « ma vie... » Si vous entendez parler de ma légèreté, vous voilà prévenu maintenant, vous saurez à quoi vous en tenir...

Elle débita ces phrases sur un ton et d'un air assez dégagé, mi-plaisant et mi-sérieux. Séraphin n'avait rien senti de l'effort qu'elle avait dépensé et qui la laissait brisée. Abasourdi, il avait entendu sans savoir s'il avait bien entendu. Il ne cherchait plus à comprendre. Certains mots, certaines phrases lui martelaient le cerveau, bourdonnaient à ses oreilles.

Le soir de la même journée, Kâline, qui brodait une chemise de son trousseau à la lumière de sa petite lampe et dans une atmosphère rassérénée, demanda à son ami s'il avait encore la photographie qu'elle lui avait donnée ; Séraphin la sortit du boîtier de sa montre où, dit-il tendrement, heureux de l'occasion qui lui était offerte de laisser parler sa passion, elle comptait les secondes de sa vie.

Elle la réclama ; il lui tendit un petit carton découpé dans une photographie de groupe faite à l'École normale ; le portrait datait de plusieurs années. Elle l'examina un instant. Puis sans rien dire, elle se mit à déchiqueter la rondelle avec des ciseaux. A chaque coup, elle regardait Séra-

phin qui se récriait ; elle riait de ses protestations et continuait :

— J'étais trop laide, dit-elle seulement quand elle eut fini le massacre.

Elle avait donné les derniers coups avec une rage frénétique ; Séraphin la vit serrer les dents. Kâline éprouvait la satisfaction d'avoir détruit une ennemie.

Une plaie venait de s'ouvrir dans le cœur de Séraphin ; elle ne fit, depuis ce jour, que s'élargir et s'approfondir. Avait-il bien entendu ? Avait-il rêvé ? Il ne savait rien, sinon que sa joie était morte. Dans le train qui l'avait emporté loin de son amie pour plusieurs mois, il regretta, il se reprocha de ne l'avoir pas interrogée plus nettement encore. Tels mots que Kâline avait prononcés, quand il se les remémorait, lui arrachaient des soupirs mortels... « *Mes fredaines... J'ai voulu vivre ma vie. Ma légèreté...* » Ah ! Dieu !... est-ce bien Kâline qui a parlé ainsi ? A-t-il bien sa raison ? Sa mémoire ne l'abuse-t-elle pas ?... Il se rappelait les réticences de la jeune fille, ses précautions contre la médisance... Tout à coup, il lui revenait qu'elle lui avait exprimé le désir qu'il ne demandât pas un poste vacant à Sétif, d'où elle était et où, pour cela même, il se serait fait un bonheur de résider. Et ce soir de la visite de M<sup>me</sup> Brunet aux vacances de Noël... Elle était venue prendre des nouvelles de son amie qu'elle n'avait pas vue depuis

plus de huit jours. Séraphin se trouvant là, Kâline se troubla, pâlit, puis promptement lui trouva une cachette.. Elle avait donc l'habitude de ces situations ? Les circonstances mêmes dans lesquelles était née sa passion lui devinrent sujet de douleur. Ses suppositions étaient tellement abominables qu'il les repoussait, parfois comme des crimes honteux de sa pensée, et tellement douloureuses que le cœur tordu, il devait faire effort pour ne pas pleurer et rugir.

Rentré à Tébessa, il guetta en vain la seconde bénie qui lui eût permis de chanter son amour comme autrefois ; il écrivit aussitôt, mais de son cœur, coulant comme une lave noire et brûlante, il ne sortit que des mots d'inquisiteur forcené. « Je m'étonne qu'étant fiancée vous ayez pu fréquenter avec plaisir un autre jeune homme que votre fiancé... Je m'étonne de penser que non seulement vous vous êtes permis de vous promener avec lui, seul à seul, mais que vous soyez allée dans sa chambre. » Séraphin tirait les accusations de son cœur comme des poignards que le Doute y avait plongés et qui le tuaient ; et il avait l'impression que ces poignards qu'il s'arrachait de la poitrine il les plongeait dans celle de son amie... « Je pense à notre rencontre... Ce souvenir était l'enchantement de ma vie. Pourquoi faut-il qu'il soit gâté aujourd'hui par cette idée que vous m'avez ainsi reçu sans savoir qui j'étais. »

Kâline ne put achever la lecture de cette première lettre ; elle se laissa tomber sur une chaise, se cacha le visage dans ses bras repliés sur la table. Elle demeura longtemps dans cette posture, prostrée. Enfin, dans un mouvement libérateur, elle se redressa, les narines dilatées par le feu intérieur, la tête haute, ses doigts nerveusement crispés sur le papier froissé qu'elle jeta avec colère et mépris dans un coin de la chambre.

Elle répondit seulement quatre jours plus tard. « Vous m'avez blessée, disait-elle brièvement, au delà de ce que je suis capable de vous exprimer. Vous n'avez pas compris ce qu'il y avait de ferveur et de foi dans mon amour... Ai-je eu tort de vous croire exempt de cet égoïsme violent qui est le fond de l'homme ? »

Il y avait un mois de cela.

Sa classe terminée, Séraphin s'acheminait, à pas rapides, vers le restaurant où il prenait ses repas. Il avait vécu toute la matinée dans l'attente de cette minute-là. Son courrier était déposée chez M<sup>me</sup> Morino, l'hôtelière. Pendant six mois, en arrivant à table, tous les jours sans exception, il avait trouvé sa lettre qui l'attendait sur sa serviette, quelquefois deux... C'est cet accueil qui le faisait bondir de l'école à la pension, le cœur ivre d'une espérance toujours nouvelle.

Aujourd'hui, il va plus vite encore. Il traverse comme une flèche le flot des enfants attardés

sur le trottoir à se chamailler ou à regarder les devantures des boutiques. Il sourit à peine, tristement, de l'air de quelqu'un qui se dérobe, à M<sup>me</sup> Joly, une gentille collègue de l'École des filles qu'il rencontre à la sortie et qu'il abordait souvent familièrement pour bavarder. Les hauts peupliers frais et parfumés, sur les deux côtés de la rue qu'ils emplissent d'ombre, résonnent joyeusement aux chants allègres de milliers de mariages... Avec de grands cris, les enfants se montrent les nids du doigt... Totalement abstrait, aveugle et sourd, fermé au dehors, Séraphin pousse droit devant lui. On dirait une machine, il descend du trottoir, y remonte, évite les passants, salue à tort et à travers, des inconnus ou des ombres. Son âme est toute concentrée autour d'une seule pensée. Son visage paraît calme, mais quelle agitation, dans son cœur, quel combat ! L'espoir et le désespoir le traversent tour à tour. Il assiste à ce duel à mort sans pouvoir l'arrêter. Ce spectacle atroce est devenu toute sa vie ; à peine la nuit, peut-il fermer les yeux ; et le jour, en classe, il ne parvient pas à lui échapper : il s'arrête brusquement dans l'explication d'une leçon, tâche en vain de ressaisir le fil de ses idées, rêve, se promène dans la salle, revient d'un bond au bureau, y écrit avec fièvre quelques mots, fait réciter les élèves sans les entendre, lit leurs devoirs sans remarquer les fautes, note bien quand c'est mal, gronde, s'irrite, s'attendrit...

Tout en avançant, il s'interroge, il interroge « ses voix »... En s'éveillant, ce matin, un doux pressentiment lui annonçait une lettre, tout à l'heure encore en refermant la porte de sa classe, il la voyait, cette missive, avec sa suscription aux caractères ardents, qui l'attendait, là, dans l'assiette. Maintenant, il ne la voit plus. Troublé, il s'arrête à la porte du restaurant, s'efforce de deviner encore... Plus que dix pas à faire pour savoir, mais devant ce court espace à franchir, son angoisse est si douloureuse qu'il hésite... Il traverse lentement la grande salle du café, regarde d'un œil qui, semble-t-il, préférerait ne pas voir. Il s'immobilise dans cette attitude, pétrifié. Après quelques secondes formidables, ne sachant plus pourquoi il était là, égaré, il sort.

Il n'avait pas de lettre. Il n'en avait pas eu depuis deux semaines, dix-huit ou dix-neuf jours, il ne savait plus.

Il sortit, pour aller où ?... Comme une bête blessée, il se réfugia dans sa chambre, ferma la fenêtre, arpenta la pièce ; il soupira de douleur et d'impuissance. Kâline ne lui écrivait plus.

Il avait fini par s'asseoir sur le lit. Ayant vaincu sa torpeur, il rechercha les dernières lettres, si anciennes, dont il savait les termes par cœur et qui ne le réchauffaient plus. Elles l'avaient étrangement impressionné. A peine deux petites pages d'une écriture large... Oh ! les lettres d'au-

trefois, les lettres de dix pages serrées, abondantes, débordantes.

« Je vous écrirai plus longuement un de ces jours, disait la dernière, quand je serai tout à fait revenue de l'effet produit par votre lettre... »

Ce jour n'était pas encore arrivé.

Un peu calmé, il se leva, alla jusqu'à l'armoire, l'ouvrit, en sortit une boîte de carton assez grande, la prit des deux mains. Il la contempla longuement. Il l'avait reçue de Kâline peu avant Pâques. Le cœur ivre, se demandant quel trésor elle pouvait contenir, il avait couru jusqu'à sa chambre comme aujourd'hui. Elle était pleine, pleine de violettes, de violettes aux yeux naïfs, au doux parfum léger de paradis. Et une lettre parmi, une lettre ardente et suave : l'âme de Kâline et l'âme des fleurs mêlées intimement n'en formaient qu'une. Et ç'avait été, dans la chambre de Séraphin, une fête sans pareille, l'ineffable apothéose de l'amour ; et parmi les rayons du soleil, en une ronde céleste, des vierges avaient dansé et chanté hyménée... C'était il y a quelques semaines... Morne, il remua d'une main délicate et fiévreuse les tiges, noires et cassantes, maintenant. Puis, fermant les yeux, lentement, longuement, comme pour rafraîchir son âme dans le dernier parfum des fleurs, il plongea son visage ravagé dans ces cendres.

## IX

Séraphin ayant proposé à Kâline d'aller la voir à la Pentecôte, elle refusa. Elle ne lui écrivait presque plus et dans une de ses dernières lettres elle lui avait demandé qu'il cessât de lui écrire pendant quelque temps : « J'ai besoin de silence », expliquait-elle. C'était lui commander de cesser de vivre. Obéissant, ne lui donnerait-il pas l'impression qu'il l'abandonnait ?

— *Je souffre...* Ces deux mots, chargés de douleur et de mystère terminaient la dernière lettre de Kâline. N'avait-elle pas, plus que jamais, besoin de sa tendresse ?

Elle souffrait, de quoi souffrait-elle ? Du doute de Séraphin ? De ses offenses ? Mais il n'aspirait qu'à les lui faire oublier, qu'à croire en Elle... Il croyait en Elle, il ne pouvait pas ne pas croire en Elle. Elle souffrait dès avant leur amour, elle n'a jamais cessé de souffrir... Souffrait-elle davantage depuis Pâques ?

Il aimait, il souffrait. De quoi souffrait-il ? Des confidences de Kâline ? Mais que lui a-t-elle donc révélé de si terrible ? Après le coup de tonnerre,

l'esprit de Séraphin était resté enveloppé dans un brouillard qu'il ne cherchait pas à percer. Kâline ne lui a pas dit qu'elle avait eu des amants. Il se sauvait comme il pouvait sur cette idée, en y pensant le moins possible, tout en souffrant de ne pouvoir y penser avec sérénité ; et chaque jour, il espérait de son amie les mots qui projetteraient la lumière de la foi invincible dans son cœur. Il souffrait de la souffrance de Kâline, de ce qu'elle ne croyait plus en lui, de son silence et de toutes les incertitudes dans lesquelles se traînait leur amour.

Mais l'aimait-elle encore ?... Dans ses dernières missives, si brèves fussent-elles, elle l'appelait encore parfois « mon amour », « mon bien-aimé » ; malgré son désespoir, il sentait que ce n'était sûrement pas là un effet de l'habitude... Songeait-elle à rompre, cependant ?... Rompre ?... Comment le pourrait-elle ?... Lui, il se sentait si étroitement lié à Elle, pour toujours, par toutes les fibres de son être... C'était son âme, à Elle, qui l'animait...

Un jour, peu avant Pâques, elle lui avait suggéré de partir ensemble, quand ils seraient mariés, dans quelque lointaine colonie, dans une île du Grand Océan, où ils ne seraient connus de personne. Ils y cacheraient leur bonheur. Il avait accueilli cette rêverie avec enthousiasme. Avec Elle, pourvu qu'il fût avec Elle, où n'irait-il pas ? Avec Elle, le Ciel était partout. Il la laisserait choisir l'île

bienheureuse où Elle aimerait bâtir leur nid... Ils avaient rêvé ensemble de la maison qu'ils auraient et trouvé des noms pour leurs enfants.

Ces choses étaient-elles du passé ou de l'avenir ?

« Je vous ai rencontré trop tard, » lui avait-elle écrit aussi. Quel était le sens de ces paroles ?... Trop tard ? Pourquoi, puisqu'il était tout à Elle, aujourd'hui plus que jamais et à jamais ?... Sa tête se perdait en conjectures qui, tantôt le calmaient, tantôt l'affolaient. Il ne voulait plus réfléchir, analyser, approfondir... Il aurait voulu seulement avoir la foi... Et cependant, il ne vivait, ne respirait que pour penser à Elle, à Elle seule, toujours à Elle. Rien ne pouvait le distraire de son amour, il ne voulait en être distrait par rien, par personne. Dans l'oubli de tout, il avait cessé d'écrire à son ami intime Rousse. Aucune âme, aucune parole n'était capable d'adoucir sa peine, de soulever les formidables ténèbres qui pesaient sur son cerveau et sur son cœur. Elle seule. Il se levait tard, dégoûté du jour dès son réveil ; la lumière ne brillait pas pour lui à la fenêtre, et les oiseaux qu'il entendait n'avaient aucun chant qui plût à son cœur. Sa chambre était un tombeau. Ses livres et ses cahiers demeurèrent longtemps ouverts sur la table, à la même page que la poussière avait recouverte d'une couche épaisse ; les derniers vers s'étaient effacés au soleil ; l'histoire de Malte de Vassalo, dont il avait commencé la lecture, en était au même chapitre depuis

plusieurs semaines. Les anges et les muses avaient fui son toit glacé. Un jour, les larmes aux yeux, il annonça à son amie : « Je viens de fermer mes livres et mes cahiers... Comment vous dire ce que ce geste si simple m'a fait éprouver ?... J'ai eu l'impression de fermer le livre de mon cœur, de ma vie... »

Kâline ne lui écrivait plus du tout. L'abandonnait-elle ? Elle souffrait... De quoi souffrait-elle ? Pourquoi donc ne le lui confiait-elle plus ?... Il se posait cette question autant de fois qu'il respirait, en classe, à table, au lit, dans la rue.

— Vous ne connaissez pas les jeunes filles, lui dit un jour M<sup>me</sup> Joly ; votre fiancée vous donne de l'inquiétude pour se faire aimer davantage...

Il n'allait plus loin, loin sur la route blanche, malgré l'invitation du printemps et de l'été ; il n'allait plus sur la route d'espérance et d'amour, pas plus qu'il ne relisait les lettres de sa fiancée, si vieilles, si vieilles : la route était déserte et les anciennes paroles d'amour ne lui parlaient plus, n'étaient plus pour lui. On le rencontrait souvent solitaire, errant au hasard des chemins. Un soir, qu'il passait près du cimetière, il y pénétra, il s'y attarda jusqu'à la nuit à lire les inscriptions funéraires, s'arrêtant avec émotion devant les tombes des jeunes filles ; il comptait leur âge et le comparait à celui de Kâline. Comme une âme sortie du tombeau et qui, voulant y rentrer, ne retrouvait pas la porte, une fauvette voletait de

crucifix en crucifix. Séraphin entendait les mortes se parler, lui parler, elles lui contaient leurs amours, leurs joies et leurs souffrances... Toutes, toutes avaient la même histoire : « Ami, disaient-elles, les souffrances, les joies et les amours de la terre s'évanouissent comme les fantômes qui traversent notre esprit dans le rêve... A peine s'en souvient-on. »

Les jours, les semaines s'engloutissaient dans un passé sans date. Séraphin ne comptait plus. Il avait résisté aux heures, au silence, à l'abandon, au désespoir. Cette lutte avait fini par fortifier son âme. Il pensait : je peux vivre sans Elle. Le cercle d'or du souvenir s'était rétréci, il avait pâli... Kâline se réduisait à un nom.

Ce jour-là, M<sup>me</sup> Morino, l'hôtelière, mariait sa nièce Angèle, une robuste Piémontaise aux yeux bleus, aux joues et au nez trop rouges et quelque peu claudicante. Dès le soir, en attendant le bal, la nouvelle mariée servait les clients. Séraphin s'étonnait de la voir dans sa tenue de tous les jours, à ses occupations habituelles, avec son même tablier bleu et son même visage sans grâce. Ne venait-elle donc pas d'atteindre aux heures sublimes de sa vie ?

— Vous voici mariée, mademoiselle Angèle, lui dit M. Robert, un des quatre ou cinq pensionnaires de la maison... Pardon !... Madame, madame Gasparri !

Tout en posant la soupière sur la table, Angèle sourit, un sourire qui montrait ses dents blanches, régulières, le sourire que Séraphin lui avait toujours vu. Elle s'en retourna, emportant une pile d'assiettes et son sourire ; elle revint bientôt, probablement exprès :

— Je suis mariée, dit-elle... Et puis après ?... Un simple changement de nom.

— Avec ça, répliqua M. Robert, levant vers elle ses lorgnons et sa face grimaçante... Vous avez, tout de même, un mari, maintenant, et l'amour !...

— Bah ! fit tranquillement la jeune femme, avec un haussement d'épaule !... L'amour, si vous y croyez !...

Ces mots, cet accent, ce geste... Le cœur de Séraphin en était serré.

— Pauvre fille... je la plains... dit Robert en se penchant vers lui, lorsqu'elle fut partie...

— Et pourquoi donc ? demanda le fiancé de Kâline, anxieux.

— Vous ne savez pas ?... Il est vrai, vous n'êtes pas ici depuis longtemps, vous ne roulez pas dans les cafés, surtout après une certaine heure... Avant de devenir son mari, Gasparri fut l'amant d'Angèle, avec promesse de mariage, bien entendu... Il voulut la plaquer... Il s'est passé quelques scènes dans cette boîte, entre onze heures et minuit, je ne vous dis que ça... Hier soir, encore, le revolver a failli parler... Gasparri est en même temps l'amant de M<sup>me</sup> Morino, la jolie tante d'Angèle...

M<sup>me</sup> Morino, déjà grand-mère et qui conservait des restes d'une appétissante beauté sicilienne, donnait à Séraphin l'impression d'une respectable matrone. M. Robert devait inventer.

Et cependant, Séraphin regardait Angèle, il se répétait ses paroles en se demandant quel était le plus étonnant de ce qu'il avait appris de M. Robert et de ce qu'il avait entendu des lèvres mêmes de la servante.

Il sentait se rouvrir des blessures récentes. Il se rappelait avec horreur le suppléant Jolivet dont il avait dû subir l'odieuse compagnie pendant trois semaines. Au deuxième jour, Séraphin savait déjà le nombre des maîtresses de ce fougueux et irrésistible conquérant. Jolivet l'en avait entretenu tout en lisant des lettres qu'il disait de sa fiancée, la fille d'un avocat de Constantine. Peu de temps après son arrivée à Tébessa, il l'avait vu s'arrêter à la porte d'une maison d'ouvriers, entrer, le sourire vainqueur, embrasser une jolie fille rougissante devant sa mère qui paraissait la plus heureuse belle-mère du monde. Toujours souriant, Jolivet présenta :

— Ma gentille petite fiancée...

Durant son bref séjour à Tébessa, Jolivet avait eu le temps de se fiancer deux fois.

La voix railleuse que Séraphin entendit autrefois se levait de nouveau ; il l'entendait encore comme il écoutait M. Robert :

— C'est ça, l'amour !

— La femme, s'écria tout d'un coup M. Robert, c'est comme le cheval, et encore !... On est sûr du cheval quand on le tient entre les jambes. De la femme, on peut toujours douter...

Séraphin rougit. Une femme était là. Elle achevait son repas en fumant une cigarette. M. Robert avait lancé son mot pour qu'elle l'entendît. Il feignit de la remarquer pour la première fois et s'excusa.

— Vous n'avez pas à vous excuser, répondit-elle... Vous avez presque raison... Pour être tout à fait juste, il faudrait seulement ajouter que les hommes sont, sur ce point, dignes des femmes...

Elle dit cela froidement, lentement, l'air indifférent.

— La vérité, ajouta-t-elle, enveloppée dans le nuage léger que formait autour de sa tête la fumée du tabac, la vérité, c'est que nous donnons trop d'importance à l'amour ; ou plutôt que nous nous forgeons mille illusions douloureuses à son sujet... Nulle part, il n'y a moins de mystère que dans l'amour...

— Oh ! non ! approuva bruyamment le jeune homme... Des illusions de l'amour, j'en suis revenu depuis longtemps !...

— Vous avez probablement deviné qui je suis... Une courtisane... Une marchande d'amour... J'arrive d'une tournée au Maroc... Il faut être courtisane pour bien juger l'amour...

— Cela est moins paradoxal qu'on pourrait l'imaginer, observa M. Robert...

— On juge les femmes d'après leur conduite amoureuse... Comme si cela pouvait être bien ou mal... L'amour unique, la fidélité... Mais pourquoi donc cela serait-il un bien ? Cela est-il dans la nature, sinon par exception ?... Le désir souffle où il veut, quand il veut... L'amour n'est rien de plus que ce désir... Et il dure, ma foi, ce qu'il peut...

— Vous n'avez donc jamais eu d'amour durable ? hasarda M. Robert... Excusez mon indiscretion...

— J'en ai peut-être encore, mais sans illusion aucune... La plus grande sottise qu'on puisse commettre est de souffrir d'amour...

Grande, blonde, presque majestueuse, elle se levait pour sortir, en faisant sonner ses bracelets et miroiter ses boucles d'oreilles et ses colliers...

— On a donné bien des définitions de l'amour, observa-t-elle, il n'y en a qu'une de vraie...

Elle laissa aux jeunes gens le plaisir de la deviner.

Séraphin avait écouté avec une déférence mêlée d'une certaine horreur. Pour la deuxième fois, il avait eu affaire à cette catégorie de femmes. L'une lui avait révélé la nudité de son corps ; celle-ci la nudité de son cœur ; la première lui ap-

prit que la chair de Vénus était la proie douce de l'amour ; aujourd'hui cette créature, qu'il ne peut s'empêcher de respecter en dépit de ses préventions, et qui, certainement, devait tout savoir de ce dont elle parlait, lui enseigne que l'amour est tout entier dans le désir.

Sur la route noire, M. Robert, avec qui il sortait chaque soir, après dîner, depuis quelque temps, lui contait, d'une voix parfois attendrie qu'il ne lui connaissait pas, comment sa fiancée l'avait abandonné pour se laisser livrer à un riche colon.

— Depuis, conclut-il de sa voix de tous les jours, à nous les femmes !

Séraphin rentra vers minuit, après avoir assisté, autant par ennui que par politesse, aux premières danses en l'honneur de M<sup>me</sup> Gasparri. Il songeait à Kâline... Qui sait ce qu'elle était devenue depuis deux mois et davantage ! Sans doute l'avait-elle tout à fait oublié... Ce qu'elle a dû rire, ce qu'elle doit rire encore, de toutes ses rêveries !... L'être ancien se cachait, honteux, en lui ; il le raillait et eût voulu le détruire à jamais.

— Sottises ! Sottises que tout cela ! se répétait-il... Oui, à nous les femmes !...

Mais il eut beau fermer les bras, il ne serrait qu'une ombre. Ah !... vains regrets, c'est fini, fini maintenant. En même temps qu'à Kâline, Séraphin pensait à la courtisane qui occupait une chambre tout près de la sienne : les deux images

tantôt se substituaient l'une à l'autre, tantôt s'accouplaient. Il ne pouvait se décider à se coucher. Le désir qui le tenait éveillé était aussi doux que les plus chastes exaltations qu'avait connues son cœur. La chambre de la prêtresse sacrée qui sait tout de l'amour était éclairée. A pas feutrés, il sortit, longea à tâtons le long corridor noir, s'arrêta à la porte encadrée de lumière. Il écoutait, respirant à peine, humant l'odeur, épiait les moindres bruits et les plus légers mouvements de la chambre. Son cœur battait à éclater. Frapper ?... Ouvrir ?... Seule une mince planche le séparait de la joie inconnue dont le désir occupait tout son cerveau, enflammait tout son être. Soudain, le cadre de lumière s'éteignit ; Séraphin, dégrisé, se retira.

Après quelques semaines de prostration, M<sup>lle</sup> Agius avait repris le dessus. Les œuvres patriotiques desquelles pendant les jours de découragement elle s'était jugée indigne de s'occuper désormais — je déshonore ma race, pensait-elle — l'accaparèrent plus que jamais, donnant un but solide à sa vie. Elle avait réussi à constituer le bureau de la section de la *Giovane Malta* ; sa correspondance avec les nationalistes, notamment avec Enrico Mizzi, était devenue abondante, d'autant plus que leurs tendances s'opposaient souvent. Elle venait de décider le président de l'Association franco-maltese à organiser pour

l'hiver une conférence sur la question des langues à Malte.

Ses visites à Hippone se faisaient plus fréquentes. Maria y était le plus souvent seule, car Tzia suivait son mari dans ses déplacements pour affaires. Kâline ne parlait presque jamais de Séraphin ; elle se montrait insouciante et gaie ; les dimanches, elle accompagnait sa sœur à la messe et quand l'occasion se présentait, en semaine, elle montait à Saint-Augustin avec elle pour prier. Ce soir-là, Maria fut frappée par les longs silences de sa cadette ; on était à la veille des vacances d'été, Séraphin avait annoncé sa visite. Kâline, ne savait pas ce qu'elle devait faire ; elle eût préféré ne pas rencontrer encore son ami ; le temps n'avait pas réalisé le miracle qu'elle espérait, elle ne se sentait pas prête.

— Quoi que je décide, je ne m'attends qu'à de la douleur pour lui comme pour moi, dit-elle à Maria consternée.

Les deux sœurs veillèrent très tard, assises sur le grand balcon. La lune répandait sur les jardins et sur les maisons sa clarté de paix et d'amour ; les feuilles des agrumes brillaient et embaumaient ; on entendait seulement le tintement des norias et le chant béni d'un rossignol perché sur un figuier. Jacqueline se laissait pénétrer par le charme divin de la nuit... La nuit devrait durer sans fin, c'était la paix de son enfance, la paix d'hier... Elle y goûtait avec délice et se laissait aller à de sereines

réminiscences. « *Des grappes d'étoiles* » murmura-t-elle soudain, les yeux levés vers le Zénith... C'est tout à fait cela, expliqua-t-elle à Maria ; je préfère cette expression maltaise au latin constellation... Il n'y a pas de peuple qui ait été plus familier avec le ciel que nos aïeux... Et *Kewkbit-is-sajar*, l'étoile du voyageur, est plus beau aussi qu'étoile polaire... Elle récita des vers de Dun Karm sur cet astre :

Toi seule ne bouges pas...

Et pendant que tes sœurs, avec un art innocent,  
Dansent autour de toi comme des jeunes filles heureuses  
Toi, assise, pareille à une mère sage,  
Tu diriges le bal avec ton regard de sultane.

Elle riait, elle plaisantait pour divertir sa sœur ; mais bientôt elle se taisait de nouveau ; elle tournait le dos à la fenêtre, fermait les yeux, se raidissait ; le clic-clac des norias accentuait le battement de son cœur à ces questions qui se présentaient pour la centième fois devant elle : « Que feras-tu ? Il sera ici demain, il viendra à toi, te dira : je t'ai promis, je t'ai donné toute mon âme, toute ma vie, je n'ai plus rien à moi, je ne vis que par ta vie, que par ton âme... » Qu'oseras-tu dire ?... Toi aussi, tu lui as promis ton âme et ta vie... Que feras-tu ?

Que feras-tu ?

Quand, à l'aurore, l'heure fut venue de quitter

Maria qui l'accompagna jusqu'au marabout de Sidi-Brahim, Kâline était encore dans le même désarroi.

Deux jours après, Séraphin débarquait à Bône ; il ignorait si Kâline viendrait le recevoir et même si elle l'attendrait ; peut-être avait-elle pris le premier train pour Sétif ou ailleurs. Il la rechercha sur les quais, puis dehors, dans la cour de la gare ; il rougit de sa naïveté. Il se dirigea vers la ville, désespéré. Kâline venait de sortir. Elle le fuyait, c'était certain. Il erra, perplexe, sans courage. L'attendre dans le quartier, dans la rue ?... Mais rentrera-t-elle ? Ne pourrait-elle pas rentrer très tard, accompagnée ?... Sur le cours, peu de monde encore ; à cette heure, les oisifs faisaient la promenade de la mer. Séraphin prit vers le vieux port, dépassa les quais encombrés de fûts de vin, de sacs de blé et de balles de liège, il atteignit la file des promeneurs ; claire, élégante, lente, gaie, elle grossissait de plus en plus et finissait, là-bas, mince, sur la grande jetée, au phare dont la blancheur éclatait au soleil déclinant. Les jeunes couples gazouillaient, enlacés, les garçons bronzés, le canotier à la main, et les filles s'éventant en faisant des grâces. Le regard aigu, Séraphin observait devant lui et passait. Il s'attendait à rencontrer sa fiancée avec un homme ; il en jouissait déjà comme d'une vengeance. Le voici au milieu de la jetée, le bout est proche. Anxieux, le cœur

gros, Séraphin se disait qu'il ne la rencontrerait pas. Soudain, il tressaillit. Elle n'était pas avec un homme, elle accompagnait M<sup>lle</sup> Raymond. Il la croisa sans la saluer, l'effleura à peine du regard et gagna le pied du phare où il s'arrêta pour se remettre de son émotion. L'a-t-elle vu ? Elle aussi semblait ne l'avoir pas regardé... Son cœur comprimé horriblement depuis tant de jours, tant d'heures, tant de secondes se détendait doucement, doucement. Ses infinies souffrances payaient faiblement tant de joie et tant d'espérance. Un nouvel amour naissait dans sa vie, plus pur, plus beau. La mer brillante et fraîche, rayonnait dans sa robe bleue qui traînait, ondoyante, jusqu'à l'horizon... Enveloppé dans la brise sonore, dans le murmure des vagues qui s'ébattaient parmi les rochers et dans le vol harmonieux des mouettes, Séraphin assistait au réveil de son âme.

Il n'osa pas, d'abord, porter les yeux sur sa fiancée ; il se sentait indigne et son trouble était si grand qu'il craignait qu'on ne le remarquât. Elle était déjà loin, quand, enfin, il risqua un regard sur elle. Il demeurait ébloui par le charme de sa brève apparition. Elle portait le costume de flanelle et le chapeau de paille aux bords larges et souples qu'ils avaient choisis ensemble pour cet été... Jamais elle ne lui avait paru si belle... Hier, cependant, et les jours d'avant, sans doute, alors qu'il se trouvait loin d'elle et dans le désespoir,

elle se montrait telle qu'il la voyait aujourd'hui... Pourquoi a-t-elle baissé la tête ? Pourquoi a-t-elle détourné les yeux de lui ?...

Elle était déjà loin ; un moment il la perdit de vue, dans la foule. Il se leva, partit sans savoir encore ce qu'il ferait. Les deux jeunes filles rentraient. Séraphin s'angoissait à l'idée qu'elles pourraient ne pas se séparer. Heureusement, sur le cours, chacune alla de son côté... Osera-t-il arrêter, aborder sa fiancée dans la rue ?... Le soir tombait. Elle se hâtait visiblement. Séraphin se rapprocha d'elle ; se voyant trop près, il ralentit. Elle se hâtait de plus en plus. Que déciderait-il ? Elle était déjà dans sa rue... Le jeune homme, qui s'était laissé distancer, précipita son allure, elle pouvait entendre, elle entendait ses pas maintenant... Comme elle était près de lui !.. Kâline ouvrit la porte du corridor, s'y engouffra. Elle sentait Séraphin derrière elle... La porte resta entrebâillée.

— Je ne vous dérange pas ? demanda Séraphin au pied de l'escalier, la voix étranglée...

— Vous pouvez monter, répondit-elle, presque bas, sans se retourner, mais continuant à gravir les marches d'un pas égal.

Elle posa son sac à main sur la table, ôta son chapeau qu'elle rangea dans l'armoire. Demeuré sur le seuil, Séraphin la regardait faire. Son angoisse était extrême. Il se sentait l'âme d'un cou-

pable et d'un suppliant. Il attendait, n'osant avancer...

— Entrez, lui dit-elle, de la même voix terne, sans jeter les yeux sur lui et tout en continuant de ranger ses affaires.

Pétrifié, il avança de quelques pas, laissant la porte ouverte derrière lui, n'osant pas la fermer ; il s'arrêta au milieu de la pièce, le chapeau à la main. Il demeura ainsi plusieurs minutes dans une torpeur dont il ne savait comment sortir.

— Vous n'avez rien à me dire ? demanda-t-il enfin de sa voix la plus douce et la plus humble, mais si étouffée qu'elle l'entendit à peine.

— Non, répondit-elle d'un signe de tête.

Il en fut tellement bouleversé qu'il poussa un cri en serrant ses mains jointes...

— Oh ! Kâline !... Rien... Rien ; après tant de jours !

Et il la regardait d'un regard d'imploration, souriant d'un sourire navré.

Elle s'était arrêtée, feuilletant un livre posé sur la table. Elle était pâle, affreusement...

— Kâline ! Kâline... Je t'aime...

— Ne me dites pas tu...

— Kâline ! gémit Séraphin, baissant la tête et laissant retomber ses bras tendus vers sa fiancée.

Il ferma les yeux, la douleur l'étouffait, l'affolait, il recula jusqu'au mur pour se soutenir.

Elle se taisait. Il se taisait aussi, abîmé dans un

cauchemar ; ses soupirs répondaient au bruit léger des feuilletts que la jeune fille tournait nerveusement... Si près d'elle, et si loin !... Oh ! comment abattre cette muraille de ténèbres dressée entre eux, plus impénétrable que le temps, que l'espace et que la mort ?... A cette pensée, Séraphin sursauta, s'avança, se pencha vers Kâline d'un élan de toute son âme :

— Kâline !... Oh ! dites-moi ! Parlez... Qu'avez-vous ? Qu'avez-vous ?

Après un nouveau silence, il reprit dans un murmure suave :

— Je n'ai vécu, depuis trois mois, que pour ce jour, que pour cette minute...

— Qui vous a dit de venir ?

Atterré, il se recueillit avant de répondre :

— Mon amour s'attache à vous, vous poursuit comme un chien fidèle qu'aucune rebuffade ne décourage... Serait-ce une faute ?

— Peut-être...

Il se tut, baissa la tête encore une fois...

— Que dois-je faire alors, demanda-t-il dans un râle...

— Vous en aller... Me laisser...

Elle parlait d'une voix faible, sans accent, détachée ; mais dans ces paroles si frêles, il croyait entendre un arrêt de mort. Il suffoquait. Il s'appuya une seconde fois au mur, il s'y heurta le front de désespoir, soupirant et se tordant les poings.

— Partir... Vous laisser... Est-ce possible ?... Est-ce cela que vous m'avez commandé ?... Je ne puis le croire tant cette pensée me déchire... Oh ! dis, aie pitié de notre amour !... Oh ! dis ! aie pitié de notre Rêve !... Oh ! dis, dis... aie pitié de toi, aie pitié de nous !...

Il parlait lentement, égaré, le cœur saignant. Sa voix était presque basse, mais on la sentait venir du plus profond de son âme. Comme la jeune fille ne répondait plus, il reprit :

— Je ne sais plus ce que je dois vous dire... Mes idées se brouillent. Il me semble que vous finirez par me haïr de trop vous aimer...

Puis :

— Je souffre... Je souffre à mourir...

Kaline eut un mouvement d'épaule à peine perceptible pour Séraphin. La voix raffermie et le ton légèrement persifleur, elle observa :

— C'est bien cela... Vous ne savez parler que de votre souffrance...

Il frémit à ces mots :

— Pardonnez-moi... Pardonnez-moi...

Et après une pause anxieuse, débordant de tendresse :

— Oh ! souffrez-vous ?... Souffrez-vous toujours... Oh ! dites, dites... Pardon !... Pardon !...

Elle s'avança vers lui, la démarche brisée, le visage d'une blancheur de sépulcre ; elle s'arrêta, posa une main sur son épaule...

— Laissez-moi, maintenant, lui dit-elle sans

le regarder... Je suis fatiguée. Partez, voulez-vous ?

— Oui, je pars, je pars... Et pourtant... J'ai tant de choses à vous dire...

— Partez... répéta-t-elle d'une voix dolente, mais où il perçut une volonté inflexible...

— Je pars, je pars... Sans aucune consolation ?...

— Partez ! dit encore Kâline, tandis que Séraphin reculait vers la porte.

— Un mot, un seul mot... Quand vous reverrai-je ?

Il erra tard dans le quartier. Il avait fini par obtenir un rendez-vous pour le lendemain matin. Debout, dès la pointe du jour, il se porta aussitôt vers le lieu de sa pensée. Pendant plusieurs heures, il battit le pavé, s'éloignant de temps en temps de la rue Randon pour y revenir bientôt, se demandant quand il serait convenable de se présenter chez Kâline ; autrefois, il ne se serait pas posé la question, mais il aurait frappé à sa porte à l'aube. Voudra-t-elle seulement le recevoir ? Ne lui a-t-elle pas dit : « Venez si vous voulez », pour se débarrasser de lui ? Peut-être vaudrait-il mieux attendre à demain... Il s'éloigna encore, le cerveau en ébullition, arriva au port qu'il parcourut dix fois en tous sens. Entendant sept heures sonner, il fut pris de panique à la pensée que sa fiancée pourrait sortir pour jouir de la fraîcheur ; il se précipita, parvint encore dans la rue de son cœur où, de nouveau, il hésita. Une jeune femme qui chantait

en peignant ses cheveux à un balcon, le clouait sur place. Quand, enfin, elle se fut décidée à rentrer, il fonça dans le corridor. Il fut aussitôt ébloui et charmé.

Kâline avait pleuré une partie de la nuit. Elle l'avait chassé et elle rêva qu'il ne reviendrait plus ; c'est l'âme encore bouleversée par d'affreux cauchemars qu'elle ouvrit sa fenêtre sur le matin. Elle fut tendre comme aux jours les plus heureux, lui dit qu'elle l'avait espéré plus tôt, lui reprocha gaîment de l'avoir délaissée pendant plus de deux mois, lui montra sa dernière lettre dont elle rit, le plaisantant aimablement de ce qu'il semblait toujours craindre que le sol ne lui manquât sous les pieds. Ils déjeunèrent ensemble, pour la première fois, dans sa chambre, se partageant le repas que Kâline fit monter du restaurant. Elle lui montra les nouveaux livres maltais dont sa bibliothèque s'était enrichie ; le roman de *Muscat-Azopardi : Ignazio Ellul*, qui relate l'histoire d'un complot tramé par les Maltais de La Valette pour ouvrir les portes de leur ville aux paysans soulevés contre les Français en 1798 ; les contes de *E. Magri*, les *Antiquités maltaises* de *Nino Crémona*. Puis, elle présenta sa collection de médailles qui s'augmentait grâce à l'amitié du grand archéologue Témistocle Zamit, l'homme qui connaît le mieux l'histoire et la préhistoire de Malte ; elle attira l'attention de son fiancé sur trois pièces nouvelles qui la plongeaient dans des rêveries et des médita-

tions sans fin ; l'une était à l'effigie du Cheval Sacré de Baâl, une autre figurait un des plus anciens rois des Iles ; la troisième, plus précieuse encore, représentait Osiris, le dieu Soleil, battant de son fouet sa femme Isis, pour la réveiller. Avant de se quitter elle suggéra elle-même de se rencontrer le lendemain matin, sur la grande jetée. Ce fut, en face du soleil qui, à peine sorti du lit tiède de la mer, s'égouttait sur la route bleue du ciel, au son apaisé des flots frémissants, le plus suave des rendez-vous d'amour. Il leur semblait que leur cœur battît pour la première fois. Elle baissait la tête à l'approche des baisers ; sur un navire ancré au large on distinguait vaguement des matelots : « Ils nous regardent », disait-elle en cherchant un refuge dans les rochers. Séraphin lui offrait des nèfles dont elle raffolait ; elle lui demandait de les lui peler et les prenait de ses mains avec les dents ; elle en pela une à son tour et la porta aux lèvres de son ami en riant. Puis elle descendait plus bas, s'aventurant dans les rochers humides, parmi les monstres marins qui, calmes, s'amusaient à l'éclabousser d'écume ; elle descendait encore. Elle pourrait glisser, être emportée par les vagues comme un songe... Ivre et grave Séraphin la laissait errer.

Le jour suivant, il fut présenté à tzia Spéranza et à Maria ; il ressentit cet événement comme la consécration définitive de ses fiançailles. Maria garda la meilleure impression du jeune homme,

mais l'humeur de sa sœur, qui regrettait tour à tour ses abandons et ses rigueurs, l'inquiétait. Une semaine plus tard, Kâline devait rejoindre sa famille à Sétif ; elle orienta ses derniers entretiens avec son fiancé sur leur mariage, elle tenait à ce qu'il eût lieu le plus tôt possible, dans le courant de l'année prochaine.

— Il faudra m'acheter une bague, lui dit-elle... J'en veux une belle, très belle...

La nouvelle séparation, en somme, fut beaucoup moins pénible qu'il ne l'avait redoutée. Et cependant, si près du but, maintenant, il sentait sa joie défaillante presque. Quelque chose, dans leurs amours, était changé. Il lui semblait que Kâline était déçue... Pourquoi ? Ce dont il était sûr, c'est qu'il avait perdu l'ascendant qu'il exerça sur elle les premiers temps, qui la rendait heureuse jusqu'au délire et de leur vie faisait un enchantement. Les dernières rencontres l'avaient laissé un peu humilié, oh ! très humilié, même ! Cela surtout le préoccupait. Il voulait que Kâline fût fière de lui, et enthousiaste, comme autrefois ; mais en vain cherchait-il le moyen d'opérer ce redressement. On était aux jours annonciateurs de la grande guerre ; bien que rien ne l'intéressât qui n'eût quelque rapport avec son amour, Séraphin finit par s'en apercevoir. Il se mit à lire les journaux avec passion. « Ce sera la guerre », se dit-il, et, en secret, il fit des vœux pour qu'elle éclatât. En rentrant

au village où il s'était rendu pour lire le décret de mobilisation, son cœur et son amour flottaient dans le soir héroïque et grave comme un drapeau vainqueur. Craignant par-dessus tout de n'être pas appelé à combattre à cause de son âge, il s'engagea dès le lendemain, sans prendre le temps de consulter son amie.

## X

9 Août, Constantine. — Je suis zouave depuis hier... Affreux métier. Vie de brutes. Je me sens encore tout perdu là-dedans... Il m'a fallu venir ici pour expérimenter que les hommes étaient des loups. Hier, à l'heure des repas, ce spectacle : la soupe prise d'assaut littéralement par les soldats ; on eût dit des affamés prêts à se dévorer les uns les autres au besoin : coups de poings, bousculades, grognements, injures, et mâchoires animales au travail. Moi, poliment, je me suis tenu à l'écart, ne voulant gêner personne ; ma gamelle est restée vide... Où suis-je ?... Kâline, sauvez-moi !

13 Août. — Ça va déjà mieux. Tous les hommes ne sont pas des loups ; j'ai rencontré des bons camarades. J'ai retrouvé ici Brunet et Luc ; cela m'a rafraîchi le cœur. Brunet est prostré : laisser une femme qui sera mère dans quelques semaines !... Des lettres de Kâline... En cercle dans la vaste cour accablée de soleil et d'ennui... On m'appelle, je reconnais l'écriture adorée. Cette caserne en est transfigurée... Kâline m'a écrit que si elle avait été homme, elle se serait

engagée, comme j'ai fait. Elle m'a appelé : « Soldat de Malte ! » Oui, ton soldat, Kâline ! Mais, ô ma Bien-Aimée, sauras-tu jamais que c'est pour ton amour seul que je me suis fait soldat ? Si je rêve de souffrances, de victoires, de gloire, c'est uniquement pour que je puisse penser à toi avec confiance...

16 Août. — Brunet, Luc, sont partis hier. Partis vers la bataille... Je les plains, et pourtant je les suivrai avec joie quand viendra mon tour... O Kâline, la joie de penser que, peut-être vous me verrez partir avec quelque crainte...

Ce soir, je l'ai rencontrée dans la rue Caraman ; elle est ici pour quelques jours... Comment m'a-t-elle trouvé dans mon affreux équipement de zouave ? Elle m'a demandé de ne pas l'aborder. Elle ne m'a pas dit si elle croit que nous pourrions nous parler ; elle n'a pas l'air d'y tenir, ni même d'y penser.

. . . . .

Je suis resté dans la rue Caraman tant qu'elle y est restée elle-même ; cela m'a rappelé mon temps d'École normale ; mais vrai, ma naïveté d'alors me confond ! Comment ai-je pu, pendant des jours et des jours, poursuivre un fantôme ?

Elle a pris le chemin du retour à la tombée de la nuit. Je l'ai suivie à distance. Elle s'est dirigée du côté du quartier des Forgerons. Parfois, je me rapprochais un peu, l'âme folle, avec je ne sais quel espoir. Savait-elle que j'étais derrière elle ?

Saura-t-elle jamais la joie qui eût été la mienne si j'avais obtenu un mot, un seul regard ?... Mais elle n'était pas seule ; sa compagne n'est vraisemblablement pas dans ses secrets... Une maison de maréchal-ferrant avec, à côté, des fourrières peuplées d'ânes et de mulets... Je ne quitte pas ma Bien-Aimée des yeux... A-t-elle jeté un regard derrière Elle avant que se refermât la porte ? Je ne pus m'en rendre compte... Elle est là, dans cette maison noire de suie et de charbon... Logis sacré ! Au-dessus de toi, le firmament est comme un jardin de paix et d'amour, et les étoiles qui sortent, une à une, te regardent...

. . . . .  
 18 Août, matin. — « Dans votre compagnie, il y a Albert Froger... C'est mon ancien fiancé... » Telle fut la grande nouvelle qu'elle m'annonçait hier... Froger ?... Non, je ne le connaissais pas encore. J'eus tôt fait de le repérer... Je me le représentais grand, beau, altier, idéal... C'est un zouave comme nous tous. Sa pâleur, son air triste, me frappent ; il est souvent seul, ses grands yeux chargés de rêves. A qui rêve-t-il ? Je me dis qu'il doit rêver à Elle aussi... Dois-je voir en lui un rival ? un ennemi ?

Soir. — Pendant l'épluchage des pommes de terre, cet après-midi, je me suis assis près de Froger... Je lui ai adressé la parole timidement. La conscience avec laquelle il a accompli sa corvée — alors que tant d'autres la sabotent — m'a touché plus que je ne saurais le dire ; c'est lui qui

éplucha la dernière patate et il ne se leva que lorsqu'il l'eut parfaitement achevée... Très simple, très doux, mais taciturne... Je cherche les occasions de le rencontrer... Non, à son égard, je n'éprouve aucun mauvais sentiment ; même en le voyant, tout à l'heure, étendu sur le lit, les deux mains sous sa tête, les regards au plafond, m'imaginant qu'il devait souffrir, je me suis demandé si je n'étais pas cause de sa souffrance, si je n'avais pas de comptes à lui rendre... C'est moi qui ai détaché Kâline de lui... « Il m'écrit toujours, il souffre... » m'informait-elle alors... Il doit souffrir encore.

19 Août. — Je me demande si Froger sait que Kâline est à Constantine, s'il s'intéresse à Elle... S'ils ne se rencontrent pas...

21 Août. — Elle est partie ce matin, rentrant à Sétif... Je ne lui ai jamais serré la main, pendant ces trois jours, jamais parlé... Sans doute ne le fallait-il pas... Elle est partie... Elle est partie comme si elle ignorait que, dans peu de temps, je serai sur le champ de bataille... Je ne me plains pas. Mais la ville, maintenant, quel désert ! Que vais-je devenir ? Je n'ai plus rien à faire ici... Froger est invariablement le même garçon, rêveur, indifférent à tout... Je ne le vois jamais écrire.

22 Août. — Je ne suis pas assez loin. J'ai hâte de partir. Plus je serai loin, plus tôt je serai au danger, plus je la toucherai.

25 Août. — Ce matin, embarquement d'un détachement pour le camp de Telergma. Albert Froger en était... Ce garçon me manque étrangement ; il était le seul être à qui je pusse parler d'Elle, dont la seule présence me parlait d'Elle... Il est probablement le seul être au monde qui puisse offrir à mon âme cette partie de l'âme de Kâline qui m'échappe, m'échappera toujours. Que de fois, m'approchant de lui... Mais non, je lui tenais des propos quelconques, et cependant j'étais heureux de lui parler, et j'avais l'impression d'être plus près d'Elle à chacune de ses paroles.

29 Août. — Demain, à la pointe du jour, embarquement pour Telergma !... J'étais fier de l'annoncer à Kâline ! chaque étape nouvelle me donne le sentiment d'une ascension vers Elle. Ma grande, ma douce occupation, ces jours derniers, fut l'achat de la bague : je ne voulais pas quitter Constantine ni gagner le front avant d'avoir réalisé ce vœu de ma Bien-Aimée. « Que je revienne ou non, lui ai-je écrit en lui annonçant mon envoi, je suis heureux à la pensée que, bientôt, vous porterez à votre doigt cet anneau fait de ma tendresse et de ma foi. » Demain elle l'aura... Oh ! si elle pouvait être aussi émue en la glissant au doigt que je l'ai été moi-même à la choisir, à y consacrer toutes mes dernières économies et un peu plus, puisque j'ai dû emprunter, et que je le suis encore en la suivant dans son voyage vers Elle !

4 *Septembre, camp de Telergma.* — Pays presque sans verdure. A peine, de loin en loin, un gourbi, une mesure, quelques moutons... Le désert, un soleil d'enfer... Le sable, poussé par le vent, envahit nos tentes... Je suis ici dans le pays de Kâline. Une heure de chemin de fer et je serais à Sétif. Voilà qu'au lieu de m'éloigner, je me rapproche d'Elle. Albert Froger est encore ici, lui aussi est Sétifien. J'ai été heureux de le revoir, et un peu inquiet peut-être.

A respirer cet air qui a nourri la chair et le cœur de ma Bien-Aimée, j'éprouve une joie inouïe, il me semble que je la respire Elle-même, éparse entre le ciel bleu et profond et cette terre ardente et brûlée... Oh ! les marches de vingt à vingt-cinq kilomètres, courbés sous le terrible sac qui fait « caler » tant de zouaves !... Moi, dans le matin frais, je m'apprête dans un délire ineffable... Je m'enfonce dans la plaine, vers l'horizon attirant, avec une âme de conquérant ou de pèlerin ivre de foi.... Je m'abandonne toujours à l'illusion que je marche vers Elle et, loin de me plaindre comme les autres, de la longueur de l'étape, je regrette qu'on ne nous pousse pas plus loin, plus loin... Mon cœur bat d'espoir à la vue de quelque maison cachée parmi les peupliers et les eucalyptus : ne la rencontrerai-je pas là ? Pendant toute la durée de la halte, je m'attends à la voir paraître surgissant de derrière un arbre ou un buisson et, rêvant devant la source bénie, je m'exalte à la

pensée que peut-être elle s'est penchée sur le cristal de son eau. Parfois, pendant la marche, l'esprit surchauffé, levant les yeux devant moi, je vois son image dans la lumière aveuglante... En vérité, je ne vis que par Elle, toute mon âme est à Elle, totalement, délicieusement... Pendant que mes camarades mangent, boivent ou s'amuse je sors mon cahier et j'écris, je lui parle, je lui chante ma joie d'être si bien à Elle. Tout m'est occasion d'épanchement, le moindre événement, la rencontre la plus banale, un arbre perdu dans la solitude, un coin de verdure inattendu, un chant d'oiseau annonciateur de paradis, et le désert, et le sac qui me scie les épaules, et la guerre que nous vivons, tout, car je ne perçois rien, ne juge rien, ne sens rien qu'à travers mon amour...

*11 Septembre.* — Pas de lettres depuis neuf jours ; je ne sais même pas encore si Kâline a reçu ma bague... Ah ! Ah !... Je ne le lui reproche pas. Je lui ai même demandé, dernièrement, de ne m'écrire que lorsqu'elle aurait plaisir à le faire.

*12 Septembre.* — Je souffre cet après-midi, jusqu'au désespoir. Sous la tente, à l'heure de la sieste, le réserviste Debono nous a conté ses bonnes fortunes amoureuses du temps où il était le beau jeune homme qu'il fut certainement... Des jeunes filles, des femmes mariées (de celles qu'on appelle, qu'il appelle le grand monde), il

avait à peu près tout ce qu'il désirait, et jusqu'à repousser, dédaigner les avances qui lui étaient faites... Une plaie à peu près fermée, je l'ai sentie soudain se rouvrir et saigner de nouveau... En quittant Constantine, une de mes satisfactions avait été de me dérober à certains spectacles, à certains désordres odieux qui me torturaient... Pourquoi souffrir de cela ?

...L'Homme. La Femme. Pourquoi le sexe ?... Adam n'aurait-il pu se procréer lui-même, par seul amour de la vie ?... Pourquoi Ève ? — Pour que l'homme ait constamment aux yeux l'image de la vie à perpétuer... Ève, c'est la Vie... Pour que le cœur d'Adam soit plein, à chaque nouvelle aurore, de l'amour de la vie et du désir de la posséder éternellement. L'union d'Adam et d'Ève : union d'Adam et de la Vie.

*13 Septembre.* — Kâline m'a renvoyé ma bague... Que dois-je comprendre ?... Je suis déconcerté désespéré, anéanti. L'a-t-elle trouvée indigne d'elle ? Rompt-elle ? Mais comment pourrait-elle songer à rompre alors qu'il y a si peu de jours encore, m'entretenant spontanément de notre prochain mariage, elle formait elle-même de si doux projets ? Elle-même m'a demandé cette bague, d'autant plus chère à mon cœur, pour cela même, d'autant plus significative, terme de mes alarmes, ma foi et ma force... Pourquoi, pourquoi, me l'a-t-elle renvoyée ? Pas un mot d'explication.

Elle aurait été très malade plusieurs jours. Pourquoi ne m'a-t-elle pas appelée auprès d'elle ? Pourquoi tant de mystère ?... Je ne lui demanderai rien. Saigne, mon cœur, saigne...

...J'ai erré comme une ombre dans le camp, tout ce soir. J'ai traversé le secteur des marchands grouillant de soldats occupés à manger, à boire, à rire, à chanter... Moi, solitaire, je n'ai vécu que d'Elle.

*15 Septembre.* — Ce matin, départ pour le front. Froger en était. Je finissais par être jaloux de lui. Il se rendait à Sétif chaque dimanche. Je l'ai vu à l'embarquement, pâle, mélancolique comme d'habitude. L'a-t-il vue, la veille ? Je me suis senti suffisamment rassuré par le fait qu'elle n'était pas là pour le voir partir...

*21 Septembre.* — Les douloureuses impressions de ces derniers jours se calment peu à peu. Je me dis : Kâline ne m'a pas défendu d'espérer. J'espère donc de nouveau.

Mais je ne suis pas assez loin ici. Je ne l'ai pas encore méritée.

*22 Septembre.* — O vierge, ton corps est sacré, il portera la vie divine !...

*23 Septembre.* — Dans le wagon aux bestiaux qui va nous emmener... Le grand jour, le jour héroïque tant désiré... Mon âme est haute, haute et bleue comme le ciel... O Kâline, c'est toi qui

m'élèves ainsi... Quand mon âme est haute ainsi, je te sens tout près de moi... Il fait à peine jour, sans doute es-tu encore endormie ; je veille pour vivre en toi... Tout à l'heure, je passerai par ta ville ; j'y verrai, à la gare, bien des épouses et des fiancées ; tu n'y seras pas, je m'y attends, je m'y résigne, cela fait partie de mon sacrifice... Ce n'est pas que ton silence m'ait laissé indifférent... Sais-tu, dis-moi, sais-tu que de Toi j'ignore tout depuis dix jours ?... Que deviens-tu ? Il me semble, parfois, que tu n'aies jamais existé que dans un songe... Oh ! un mot, un seul mot, un petit mot d'adieu...

Adieu, donc, Telergma... Je te quitte avec déchirement car tu as connu mon amour, tu as été son accueillant asile... Tes paysages désolés et ardents, par endroit rafraîchis par la verdure de l'oued bleu, qui, si chétif soit-il, ne cesse de chanter, roulant de pierre en pierre, parlaient fraternellement à mon cœur : ils ont une âme pareille... Hier, j'ai gravé mon nom dans l'écorce d'un de tes peupliers frissonnants ; si, quelque jour, Elle passait par ici, arrête-la devant cet arbre et dis-lui combien je l'ai aimée.

*Un peu après la gare de Sétif.* — Pourquoi, malgré tout, malgré moi, mon cœur a-t-il espéré la revoir ?

*8 Octobre. Du front, dans les tranchées.* — Depuis six jours déjà, j'ai le droit d'écrire ces mots su-

blimes en tête de mes lettres. Je suis au front ! dans les tranchées ! j'aspirais à ce but comme l'alpiniste aspire au sommet le plus élevé pour gonfler sa poitrine de l'air le plus vigoureux...

Le front m'a déçu... Je m'attendais à arriver sur un champ de bataille où j'aurais vu deux armées face à face, drapeaux au vent, marchant l'une vers l'autre au son des musiques martiales et des hommes, rangs serrés, portés par des chants de victoire, sans peur...

Des balles, des obus, des pioches et des pelles. Innombrable, tragique armée de fossoyeurs. On creuse, on remue la terre, occupation primordiale de chacun. Partout, par millions, sur des centaines de kilomètres, nuit et jour, guettant, guettés, par la pluie et la neige, vautrés dans toutes les boues de l'enfer, l'œil enchanté parfois par une charmante vision de paradis perdu, les hommes, dans leur uniforme de damnés, creusent, piochent sans arrêt.

Les balles crépitent. Assis au fond de la tranchée, je me rappelle les coups de fouet qui nous accueillirent à notre arrivée dans les lignes... Coups de fouet de la Mort... La Mort, montée sur son char ailé, poussant son troupeau frémissant devant elle...

Le premier soir, corvée d'outils dans un dépôt de deuxième ligne. Retour sous un tir de barrage dont je fis l'épouvantable connaissance. Je me

trouvai bientôt seul perdu dans le dédale des boyaux, affolé par le bombardement. La pluie se mit de la partie, un déluge, des trombes d'eau, écrasantes, aveuglantes. Puis la fusillade continue se fit plus nourrie. Je me courbais sous la pluie et les balles et les obus. A certains endroits, j'eus bientôt de l'eau jusqu'aux genoux. Aux tournants, que je ne pouvais voir, mes outils heurtant le talus brusquement, je tombais. Comment ai-je réussi à me recharger tant de fois, à reprendre un chemin qui me conduisait je ne savais plus où ?... Je ne pus me décider à abandonner ma charge ; les manches mouillés glissaient les uns sur les autres, jouaient dans mes bras qui, défaillants, lâchaient prise ; plus je multipliais mes efforts, plus s'accusait mon impuissance ; pelles et pioches m'échappaient et tombaient en riant de ma faiblesse. C'était cela, ma terreur, maintenant ces instruments abominables que je traînais désespérément et qui, dansant sur le sol fangeux, me disaient : « Nous allons creuser ta tombe ici. » Je m'accotai au talus et sanglotai... Votre pensée me sauva, Kâline... Quand il me semblait que je n'existais plus, votre souvenir, traversant mon cœur, le rappelait à la vie et à l'espérance. Au bout de deux à trois heures de ce calvaire, je me retrouvai enfin dans mon régiment et bientôt dans mon escouade où l'on m'attendait pour relever une sentinelle. Cette dure et nouvelle nécessité ne me parut pas excessive d'abord, mais peu de temps après, har-

rassé et glacé, immobile devant le créneau, dans mes vêtements détrempés, les pieds enfoncés dans la boue gluante, dans la nuit parcourue en tous sens de sifflements dont chacun était porteur de mort, sous ce ciel qui n'était pas notre ciel et dont les étoiles étaient comme des millions de balles, une détresse immense fit chanceler mon cœur en songeant que je n'en étais encore qu'à la première journée.

Depuis huit jours, j'ai déjà connu bien des angoisses pareilles. Chaque fois, dans la nuit atroce et glacée de mon âme, je sens poindre peu à peu une lumière consolante ; elle grandit, elle illumine mon âme, ma vie tout entière ; c'est votre amour, c'est votre souvenir. Alors je ne suis plus dans la boue, dans l'eau, dans des vêtements mouillés et lourds de terre et sous les balles, mais toutes ces misères inouïes me font une échelle d'or, ô Kâline ! qui me monte au ciel.

9 Octobre. — Une lettre de Maria, sœur de Kâline. Elle se retire du monde pour se consacrer à la prière. *Je prierai spécialement pour vous et pour ma petite sœur Jacqueline... Que notre grand saint Augustin et sa sainte mère intercèdent auprès du Bon Dieu pour qu'il vous donne la paix du cœur... Amen.*

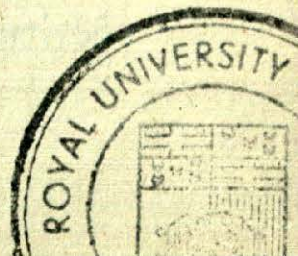
Pas un mot pour m'expliquer la conduite et le silence de Kâline...

10 Octobre. — Mort d'un volontaire de dix-huit ans engagé pour venger son grand-père tué par

les Allemands en 1870. Le brave, le gentil garçon ! Je l'avais connu à Telergma. Il est tombé dans la tranchée, à côté de moi, dans un rayon de soleil qui, en ce moment, nous faisait rêver d'Afrique, une fleur aux lèvres, une marguerite qu'il venait de cueillir au bord du talus... Accompagnant d'un regard accablé et épouvanté ce visage exsangue qu'on emportait, je pensais à la mère, aux sœurs, à la fiancée... Je songeais à vous, Kâline.

La guerre ! la guerre !... Tuer des hommes ! Tuer des cœurs ! Je demeure anéanti à la pensée que cette chose est possible, et que je suis ici pour tuer des hommes et me faire tuer... Est-ce pour cette œuvre que j'ai désiré venir en ces lieux ? Non, vraiment, non... Non... Cela est tellement monstrueux qu'en plein carnage, j'ai peine encore à y croire... Et pourtant, voici des milliers, des millions d'hommes qui vivent le cœur enivré de leurs amours et le regard affolé par la Mort ; la Mort omniprésente, qui marche, travaille, mange, se couche, se lève avec eux, commande à toutes leurs pensées, arrête tous les élans de leur cœur, assombrit toutes leurs joies... De pauvres bêtes traquées et ahuries, dont le souci de tous les instants est de se garer, sachant bien, cependant, que toutes les précautions sont inutiles et que, quand leur tour sera venu, elle les trouvera dans l'abri le plus profond et le mieux défendu... Ah ! le tour de chacun vient si vite ! Que j'en ai vu, déjà, tomber autour de moi !... Enfermés dans ce

monde infernal de fosses et de boue, condamnés à y subir un éternel ouragan de balles et d'obus... Enchaînés là !... Je suis saisi d'épouvante, par moment ; je me sens dans la situation d'un condamné à mort arrivé au pied de la potence... M'évader, fuir, m'en aller, rentrer dans le monde de la vie, dans ce monde bien-aimé où le ciel n'est traversé que par le vent et le chant des oiseaux, où les rayons du soleil ont la douceur des regards de Dieu et où la terre, parée de verdure, de fleurs et de fruits, chante l'enivrante chanson de la paix, de l'amour et de la vie... Mouvement de cœur vite réprimé... J'accomplirai ma destinée comme tous mes compagnons... Même, ces misères, dont je suis parfois accablé, me donnent le plus souvent un bonheur que je ne puis connaître qu'ici... Malgré mes désillusions et mes épouvantes, j'ai trouvé ici, en somme, ce que je suis venu y chercher, la force, la confiance en moi. Je ne me méprise plus... Je puis aimer... Je puis espérer... Finis ces jours de ténèbres où mon amour blessé se traînait lamentablement, rampant, plaintif, humilié... Mon cœur est de nouveau debout, fier... Oh ! avec quelle ardeur, avec quelle ivresse il vole incessamment vers Vous, vers Sa Perpétuelle Pensée ! avec quelle émotion toute neuve ! Je n'avais plus rien à vous donner, et voici que mon âme surabonde de trésors d'une richesse inépuisable... Cette boue horrible sur laquelle je m'assieds pour écrire, c'est



un sommet, et chaque fois je m'y sens tout près, plus près de vous que jamais...

*12 Octobre.* — Pas de lettre encore.

*14 Octobre.* — J'attendais le jour pour faire chanter ma joie sur ce papier... Couché dans ma tanière, cette nuit, je fus réveillé par mon caporal... « Le courrier », entendis-je, dans une vague conscience, parmi le sifflement des balles et l'éclatement des obus qui semblaient fatigués. Une enveloppe tombe sur moi. Une lettre !... Est-ce de toi, Kâline ?... Je me dresse, violemment ému, je caresse le papier d'une main tremblante ; écartant la toile de tente qui ferme ma cagnat, je me penche dehors pour essayer de reconnaître l'écriture à la lueur des étoiles... L'un des instants les plus enivrés de ma vie... Votre présence même, je crois, ne m'aurait pas fait une impression plus vive... Je me reblottis dans ma bauge, la lettre pressée sur mon cœur ; je demeurai ainsi longtemps dans un émerveillement délicieux de mon âme... Je vous sentis là, présente, visible, en moi, autour de moi, dans les hurlements mêmes de la Mort devenus soudain moins farouches... Vous étiez là, bonne, douce, pure... Joie inconnue, mon abri boueux rayonnait... Bientôt, n'y tenant plus, je me lève, j'ouvre la lettre, la nuit est encore trop obscure, mais la seule contemplation de cette écriture qui est la vôtre et qui couvre quatre pages

est un délice... Près de deux heures encore à attendre l'aube : mais comment aurais-je pu penser à me recoucher ?... Je décide d'achever la nuit en votre compagnie... Je m'élançai dans la tranchée noire et fangeuse, les sentinelles, battant la semelle pour se réchauffer, la tête perdue dans le passe-montagne, veillent aux créneaux... Je marche devant moi, sur tout le front de notre section, exalté, allant et venant... La boue gelée résonne sous mes pas comme de la pierre. Le froid dont je frissonne et la menace des balles qui, de temps en temps, sifflent à mes oreilles, ne font qu'augmenter mon délire... Mon visage devait rayonner et l'état de mon âme devait se refléter dans ma voix quand je saluais les hommes de garde... A un moment, je ralentis mes pas ; je prête l'oreille ; puis remué jusqu'aux profondeurs les plus intimes, je m'arrête ; une voix descend des cieux, une voix d'oiseau, lointaine, incroyable, que je suis peut-être seul à entendre et à écouter. Les damnés de l'Enfer qui entendraient des paroles d'espérance n'en seraient pas plus reconnaissants. Je demeure longtemps immobile, haletant... Je lève mes regards vers l'horizon ; pour la première fois depuis que je suis ici, les étoiles me parlent en amies... Vous étiez là ma Bien-Aimée... Et quand, blanche et souriante, la lune se leva soudain au-dessus de la tranchée, il me sembla que vous veniez à moi, pour m'emmener avec vous dans une céleste promenade...

15 Octobre. — Je viens de recevoir le huitième colis envoyé par le Comité Franco-Maltais ; j'ignore qui je dois remercier ; Kâline ne répond jamais à mes demandes à ce sujet ; je sais seulement, non par elle, qu'elle est l'âme du Comité, qu'elle organise des fêtes, des quêtes, vend des insignes aux couleurs de Malte pour recueillir des fonds... Mais qui, sinon elle, aurait pensé à mettre, dans le dernier paquet, ce livre sur le siège de Malte ?... Je l'ai lu avec une émotion patriotique qu'elle eût aimé. Je suis Maltais par chaque goutte de mon sang... Ah ! la grande, la magnifique victoire !... Le Sultan, terreur de l'Europe, alors, comme aujourd'hui Guillaume II, et davantage peut-être, prétendait, pour s'ouvrir la route de l'Occident, balayer de nos îles l'ordre militaire et religieux qui venait de s'y installer à peine, fugitif et désarmé. 159 bâtiments assiégèrent Malte, y débarquèrent 30.000 soldats que ravitaillaient plusieurs centaines de vaisseaux. Le Grand Maître ne pouvait compter que sur 9.000 hommes ayant vainement demandé assistance aux Princes et au Pape ; il voyait déjà les pauvres chevaliers de Saint-Jean fuyant à sa suite pour il ne savait plus quel sort, chassés de Malte comme ils l'avaient été de Jérusalem, de Crète et de Rhodes. Il ne connaissait pas encore les lions maltais ; capable de les commander, il les trouva dignes de lui. Saint-Elme ne tombe qu'avec son dernier défenseur ; au fort Saint-Michel,

Kandlissa, le vainqueur de tant de batailles et de tant de sièges, s'étonne de la vaillance et de la merveilleuse habileté des gens de ces rochers. Les envahisseurs atteignent Il Birgu, le cernent, les assauts succèdent aux assauts ; le jour on se bat, la nuit on bouche les brèches, on soigne les blessés, on ensevelit les morts. Tous son debout : les enfants lancent des pierres, les femmes, dignes de leurs aïeules de Carthage, excitent le courage des hommes, les ravitaillent, humectent leurs lèvres brûlantes avec des linges mouillés... Au cinquième mois, ayant déjà perdu les deux tiers de ses troupes, Mustapha veut en finir, dût-il y laisser le reste de son armée. La Castille va céder, la muraille est ouverte, les Turcs se ruent. Éxténués et chancelants, les Maltais et les Chevaliers se ressaisissent soudain, se raidissent, se multiplient, se surpassent. La Valette apparaît à la Brèche, l'épée au poing, environné d'éclairs, formidable. A l'horizon, une flotte chrétienne de Sicile est enfin annoncée. La panique étreint alors l'âme des Infidèles, ils lâchent pied, fuient, gagnent leurs vaisseaux qui les remportent précipitamment. Et dans leur mémoire épouvantée, ils gardent la vision de la Madone, de saint Jean et de saint Laurent qui, au-dessus d'Il Birgu, étaient accourus au secours de la Ville, commandant à autant de guerriers étincelants et invincibles qu'il y a d'étoiles dans le plus belle des nuits.

L'élan de Soliman le Victorieux était brisé ;

l'avenir de l'Europe chrétienne devenait clair. 9.000 héros s'étaient sacrifiés ; parmi eux 8.000 Maltais, le tiers de la population. Par eux, la victoire du 8 septembre 1565, plus belle que Marathon et que Salamine, victoire de la Marne du xvi<sup>e</sup> siècle, est une victoire de mes aïeux. Mon cœur exalté chante avec Dun Karm et chante avec ma Bien-Aimée :

Et toi, Soleil, dans la course annuelle  
Par laquelle tu mesures l'histoire des hommes,  
Fais savoir aux nations des deux moitiés du monde  
Que tu n'as jamais vu de plus belle victoire que celle-ci!

## XI

3 Novembre. — Je souffre à mourir... Ce lieu de repos où j'étais arrivé avec tant de joie ; j'en ai assez... Presque chaque jour, des spectacles aussi odieux que la mort... Une fois, c'était une jeune fille, une domestique de ferme ; elle passait dans la rue, conduisant une charrette ; quatre ou cinq zouaves étaient avec elle, la pinçaient, l'embrassaient, la dévoraient des mains et des yeux... Elle se laissait faire, rose et rieuse, et trois cents zouaves, flânant dans la rue et les cabarets, applaudissaient avec de gros rires... Le lendemain, Luc m'emmenait dans une maison où une femme sert du café et du chocolat aux soldats ; jeune et mère de trois enfants ; son mari mobilisé... Elle se prête aux zouaves, m'a dit Luc. Et pourtant elle a l'air d'une bonne mère de famille...

Qui donc est cette jeune fille ? Qui donc est cette femme ?... Sont-elles la Femme ? Pourquoi faut-il que dans ma mémoire, à leur image se superpose, s'associe fatalement, une autre image, une image sacrée ?

Mon cœur est à l'agonie... Les tortures anciennes me mordent de nouveau les entrailles... Ce séjour me pèse. Vite aux tranchées, là est le vrai repos.

5 *Novembre*. — Hier matin, une lettre. Grande halte. J'étais étendu sur le sol blanc de gelée en attendant le café... L'aube souriait. Ta lettre vint, plus réchauffante que le soleil levant.

Mais pourquoi éprouvai-je toujours cette impression désespérante que tes lettres ne me donnent pas le fond de ton âme ? Tu souffres... De quoi souffres-tu ? De quoi ?... Je voudrais vous appeler « ma sœur » ou « mon enfant ». Je voudrais être pour vous le consolateur de toute douleur... De quoi souffrez-vous ?

Je souffre autant de ne pas connaître la cause de cette douleur éternelle que de mon impuissance à la guérir.

25 *Novembre*. — Cette nuit, j'ai monté la garde avec mon camarade le Sétifien... M'approcher de lui, lui parler, me donne la charmante illusion de me rapprocher de vous... Il neigeait. Nous avons conversé en arabe. Il m'a entretenu de sa femme à laquelle il pense avec un attendrissement admirable et réconfortant, de ses enfants, les *moutchatchous*, comme il les appelle en soupirant... J'aime cet homme.

27 *Novembre*. — De quoi souffre-t-elle ?...

J'ai peur de la mort, ce soir, comme je ne l'ai jamais éprouvé encore... Oh ! mourir, mourir misérablement, broyé par un obus... Mourir, Kâline bien-aimée, et vous laisser seule...

24 *Décembre*. — Non, Noël, ne nous apportera pas la paix. Dois-je désirer la paix ?... Autour

de moi on est navré. Le cafard rongé Brunet ; Luc rage, annonce la révolution ; mon caporal, un brave paysan de vingt-deux ans, est persuadé qu'on ne pourra pas tenir plus longtemps, sûrement pas jusqu'à Pâques. Quand j'affirme que nous devons tenir jusqu'à la libération du territoire national, y compris l'Alsace et la Lorraine, il rit et se demande si je ne suis pas fou ; Brunet me regarde d'un air furieux, et Luc, de mépris, est tenté de me gifler...

8 *Janvier.* — Il ne faut plus espérer ce miracle... Elle ne me revient pas... Elle ne me reviendra pas...

9 *Janvier.* — Kâline doit regretter son ancien fiancé... Elle désire retourner à lui... Cette démarche serait naturelle puisqu'elle semble définitivement détachée de moi... Là serait sans doute l'explication de son inquiétude et de son incurable souffrance.

Cette idée s'est emparée de moi... Je n'en souffre pas... Je verrais de bon cœur Kâline unie à son premier fiancé. Son bonheur à Elle, n'est-il pas le but de ma vie ?

La jalousie : j'en ai connu, j'en connais peut-être encore, parfois, les affreuses tortures... Comment se fait-il donc que je puisse renoncer à celle que je considérais, que je considère encore comme mon amie prédestinée ?...

Je suis jaloux, me semble-t-il, de la pureté, plus que d'une femme en particulier.

Ceux pour qui la femme n'est qu'un objet de plaisir, leur jalousie est très semblable à la rage de deux chiens se disputant un os.

La jalousie mord les âmes les plus basses comme les plus hautes. Je veux me survivre, je veux en être sûr... Je veux être sûr d'avoir une génération... Plus ma femme a été ma femme, rien que ma femme de chair et d'esprit, plus mon fils est mon fils. Le sein auquel je confie mon fils, l'âme à qui je confie mon âme, ils doivent être vierges. La souffrance du spiritualiste devant l'impureté n'a presque rien de commun avec ce qu'on nomme jalousie, mais la jalousie dans son essence est sacrée.

10 Janvier. — Ma décision est prise : tout faire pour savoir si Kâline regrette Froger, et s'il en est ainsi, tout faire pour rapprocher les deux anciens fiancés. Je m'arrangerai, quoi qu'il m'en coûte de quitter Luc et Brunet et d'autres camarades, pour entrer dans la compagnie d'Albert Froger. Je ne l'ai pas oublié, Albert Froger... J'ai eu l'occasion de le rencontrer deux fois en tout, ici, et rapidement ; et chaque fois j'ai été ému comme à la rencontre d'un frère bien aimé...

J'aurais voulu l'interroger, lui demander s'il avait de ses nouvelles, si elle lui écrivait... Je me rappelle maintenant que ma première idée, en arrivant au front, fut de le rejoindre dans sa compagnie ; la rencontre de Luc et de Brunet m'a détourné de

cette intention ; ne pouvaient-ils me parler d'Elle aussi ?... Maintenant, je sais que lui seul, Albert Froger, peut contenter tous les besoins de mon cœur...

18 Janvier. — Je ne viens au repos que pour mon supplice : toujours le même spectacle des mêmes désordres. Ce matin, Cavoli nous a parlé de « *la Jument de France* ». *La Jument de France*, est une jeune fille de Souk-Ahras, d'excellente famille, et que je connais, mais non pas telle qu'elle nous fut dépeinte sous ce nom de bête qui semble lui avoir été donné autant pour son furieux appétit sexuel que pour son impressionnante corpulence. Cavoli allait la trouver dans sa chambre et quand il y manquait, elle se rendait chez lui... Doubter des propos de Cavoli ?... Je suis seul à être scandalisé... Tout, d'ailleurs, semble conspirer à ma confusion. Hier soir, j'ai rôdé assez tard avec Luc et Brunet. Dans un estaminet bondé de soldats, une jeune fille au comptoir. Comme elle ne servait pas, je me suis demandé ce qu'elle faisait dans ce bouge puant le tabac, l'alcool et les grossièretés soldatesques. J'en étais gêné pour elle... Je finis par comprendre qu'elle était l'attraction du lieu... Elle accueillait avec un plaisir visible les galantries des uns et des autres... Après le couvre-feu, elle demeura en compagnie d'un groupe de sous-officiers...

Je me disais : une fille quelconque, une de ces filles impures dont je suis obligé de reconnaître

l'existence misérable. Une fille quelconque... Non : cette fille de cabaretier est l'institutrice du village.

Je lui fus présenté par Luc qui la fréquente. Elle me regarda une seconde de ses yeux larges et vagues. Je la considérai avec un étonnement infini... Elle riait follement... Je ne pouvais me faire à l'idée que cette jeune personne pût être institutrice. Cela d'ailleurs, ne semble avoir d'importance que pour moi. Parmi les sous-officiers galants qui entouraient l'institutrice, un abbé extrêmement entreprenant. Je ne sais que m'étonner... Je m'endormis accablé, poursuivi par le rire fou de l'institutrice du cabaret. Pourquoi le contact de ce qui semble être la réalité courante me blesse-t-il toujours aussi cruellement ?... Dans mon cœur ténébreux et ravagé, la douleur hurle et la haine voudrait gronder avec fureur contre je ne sais qui... Qui croire ? Que penser ? Que devenir ?... Kâline ! Kâline ! Oh ! dites-moi, dites-moi, est-ce ça l'amour ?... Me donnez-vous tort aussi de condamner cet amour ?... Oh ! dis, dis, toi, ma seule espérance, parle ! parle !... Oh ! dissiper ce doute qui m'anéantit !... Savoir ! savoir !... Pourquoi ne venez-vous pas à mon secours ? Pourquoi ne me consolez-vous pas ?... A midi, j'ai rencontré, dans une étable, une domestique de ferme innocente comme une génisse... On dit que tous les zouaves usent d'elle sans façon... Ah ! l'âpre tentation de faire

comme eux !... Pourquoi ne suis-je pas comme les autres ?

20 *Janvier*. — Des colis du Comité Franco-Maltais, encore et toujours ; j'ai de quoi secourir toute la section...

23 *Janvier*. — Dans une lettre brève, Kâline m'annonce que de nombreux Maltais se sont enrôlés dans l'Armée et la Marine anglaises quoique exempts de service militaire. Un de ses amis d'enfance, don Joseph, citoyen français de naissance, mais retourné à Malte fort jeune, a été arrêté lors d'un passage à Bône et envoyé au front ; il vient d'être blessé gravement à une épaule et cité à l'ordre du jour. Kâline me rapporte ces faits avec enthousiasme... Ah ! l'enthousiasmer aussi, moi...

25 *Janvier*. — Je maintiens que nous devons tenir, puisqu'enfin l'étranger est sur notre sol ; cependant, je n'arrive pas à trouver enviable le sort du soldat qui tombe tué comme un lapin... Mais je trouve ces combats insensés et impies, et je me demande comment il peut se faire que les chefs des peuples soient assez monstrueux pour ne pas mettre un terme à ces massacres qui, chaque jour, à chaque minute qui s'écoule, sur presque toute la surface de l'Europe, détruisent des milliers de vies, des vies jeunes qui n'aspirent qu'à durer et qui ne courent à la mort qu'avec l'espoir suprême d'y échapper !... Ah ! la vie est le premier

des biens !... Par quelle terrible aberration les conducteurs des nations qui voient cela ne conçoivent-ils pas que leur unique devoir, aujourd'hui, est d'arrêter ces hécatombes ?

Ou faut-il croire qu'ils ne sont, que nous ne sommes, tous, que de quelconques jouets aux mains du Destin, incapables de savoir ce qui est notre bien comme ce qui est notre mal, ou impuissant à rien faire de notre propre mouvement ?

La tragédie de la création m'épouvante et me donne le vertige... Unité contre nombre, vie contre mort ; Esprit contre Chair... Partout opposition et combat... O Esprit, les victoires des armes sont-elles de tes victoires, et le sang que nous répandons est-il ta nourriture ?... Où donc est la Paix ?...

26 Janvier. — Une lettre.

Quel malheur vous m'avez annoncé là ! Rousse tué, Rousse mort !... Nous nous sommes perdus de vue depuis la mobilisation, et depuis que je me suis donné à vous, j'ai oublié le reste du monde... Peut-il se faire que Rousse ne soit plus ? On y perd la tête... Il y a quelque temps, j'apprenais la mort de Bac, puis ce fut celle de Renard de qui je venais de recevoir une carte que j'ai là, dans mon sac, toute vivante. Avant-hier, nouveau deuil, mon ami le Sétifien qui me parlait de sa femme et de ses *moutchachous* avec un si bel attendrissement : un éclat d'obus à la tête et un autre à la poitrine alors que nous traversions un village... Ah ! dites bien à la fiancée de Rousse que

je perds autant qu'elle-même et que je pleure avec elle... Que vaut la vie après de telles morts ? Et si elle vaut quelque chose, sommes-nous dignes d'en jouir alors que tant d'êtres d'élite en sont retranchés ?

28 Janvier. — Supplice éternel. Nous venons de passer une heure dans la cagnat de Brunet. Brunet, Luc, moi. Accroupis autour d'un maigre feu de bois mouillé qui nous en enfume et sur lequel Brunet fait cuire du chocolat. Genoux contre genoux, cœurs contre cœurs. Brunet nous a montré la photographie de sa fille née il y a trois mois et qu'il ne connaît pas encore. Tous deux m'ont affirmé que M<sup>lle</sup> Agius était renommée pour sa légèreté et ils m'ont plaint de m'être attaché à elle. Je leur ai répondu que je n'ignorais pas cette mauvaise réputation, en quoi je mentais, ne connaissant du passé de M<sup>lle</sup> Agius que ce qu'elle m'en avait confessé elle-même. Ils m'ont assuré qu'Albert Froger, plutôt que le fiancé, avait été l'amant de Kâline, un amant parmi ses amants !

Je ne défendis pas Kâline ; au contraire, poussé par le désir cruel et mauvais de les faire parler, je racontai à mes confidents tout ce que je savais sur sa vie et, en particulier, dans quelles circonstances je m'étais lié avec elle, ce que Luc savait déjà, au moins en partie. Je ne cachai presque rien, je prétendais leur montrer que je n'étais pas dupe et que j'étais disposé à tout entendre. Il me semble

qu'en ce moment, je ne souhaitais qu'une chose : la mépriser. Voilà pourquoi, j'imagine, je m'excitais moi-même à ce mépris et encourageais mes amis à m'y aider. J'étais heureux de les entendre affirmer qu'il y avait des jeunes filles sérieuses, et tout en les écoutant, je songeais que mon amour se porterait aisément sur la belle-sœur de Brunet que j'avais rencontrée chez lui plusieurs fois ; Kâline, elle-même (je me le rappelais) m'avait vanté ses qualités et elle était allée jusqu'à m'assurer que, pour mon bonheur, il me faudrait une femme comme elle.

En quittant Luc et Brunet j'avais pris l'engagement intime d'abandonner Kâline. La solitude me rendit aussitôt à moi-même. Mes amis ne m'avaient rien appris que je ne susse déjà ; ils avaient seulement aiguisé mes soupçons. Je rougis des confidences que j'avais faites et, pour ainsi dire, jetées dans la boue de la tranchée.

O Kâline, pardonnez-moi ! pardonnez-moi !... Comment me désintéresserais-je de toi, âme de mon âme ? Je vous ai repoussée, haïe... Mais une tendresse frémissante et inquiète, telle que la mère et le père en ressentent pour leur enfant bien-aimé, toujours finalement, triomphe dans mon cœur.

Vous voir unie à Albert Froger qui demeure votre fiancé... Oh ! surtout, vous savoir heureuse, Chérie ! Chérie, ma petite enfant...

## XII

Séraphin avait continué d'écrire régulièrement à Kâline, mais, depuis longtemps, ses lettres n'étaient plus des lettres d'amour ; il ne s'intitulait plus son fiancé, il désirait seulement qu'elle sût qu'il ne l'abandonnait pas. Il avait eu soin, surtout, de ne pas laisser paraître les tourments auxquels il donnait libre cours dans son journal, ayant senti qu'ils étaient une injure pour son amie.

Le 5 février, il apprit la mort d'Albert Froger.

Depuis le renvoi de la bague, aucun événement n'avait eu cette importance. Kâline, pensa aussitôt Séraphin au milieu de l'agitation trouble de son âme, Kâline ne pouvait être qu'à celui qui n'est plus ou qu'à lui-même. Cependant, rien ne changea dans l'attitude de la jeune fille, ni le nombre de ses lettres, ni leur longueur, ni leur ton.

Un peu avant la fin du même mois, Séraphin était blessé ; quelques semaines plus tard, convalescent, il débarquait à Bône, invité par la mère de M<sup>lle</sup> Raymond dont M<sup>lle</sup> Agius était devenue pensionnaire. Personne ne l'attendait sur les quais. La fille de l'hôtesse s'en excusa en regardant Kâ-

line avec des yeux pleins de reproches ; celle-ci n'avait pas voulu se rendre à la rencontre du permissionnaire. On laissa les fiancés seuls quelques minutes ; ils demeurèrent assis chacun à un bout du même sofa, le milieu demeuré vide par le départ de M<sup>lle</sup> Raymond. Séraphin sentait chez Kâline un embarras qui le glaçait. A l'heure du déjeuner, un jeune tirailleur algérien entra, l'allure désinvolte, le sourire satisfait. Le convalescent reconnut assez vite Jolivet dont il avait gardé une si désagréable impression. Jolivet était cousin germain de M<sup>me</sup> Raymond chez qui il avait pris pension quelque temps avant d'être incorporé. Pendant plusieurs mois, on le vit, sur le cours, faisant le beau, encadré de deux ou trois jeunes filles ; il ne manqua pas d'entreprendre sa cousine et M<sup>lle</sup> Agius. Une fois que, seul avec Jacqueline dans la salle à manger, il avait saisi la main de la jeune fille pour y poser un baiser, la Maltaise s'était dressés avec colère et l'avait giflé de la même main. Depuis, il cessa de flirter ; il eut des mines rêveuses et timides en présence de Jacqueline. Celle-ci, qui avait remarqué avec plaisir la transformation de sa conduite, accepta de danser plusieurs fois avec lui au bal organisé à son instigation par le Comité Franco-Maltais au bénéfice des soldats. M<sup>me</sup> Raymond en fut indisposée à l'égard de M<sup>lle</sup> Agius, sa fille ne dansant pas depuis la mort de Rousse. Le tirailleur avait été invité, d'un commun accord, en l'honneur de Séraphin.

— Voici l'embusqué, présenta M<sup>lle</sup> Raymond.

— Il faut bien que les poules soient gardées, plaisanta Jolivet, mais ça va être fini, je laisse ce soin à d'autres...

Ayant abondamment parlé de lui, de son entraînement, de ses ambitions militaires, et décrit les derniers combats comme s'il y avait été, il cria son enthousiasme pour la dernière pièce de Bernstein...

— *L'Élévation* ? demanda Séraphin... A l'hôpital, j'en ai lu une analyse dans les *Annales* et dans le *Temps* ; cela ne m'a pas donné envie de la connaître davantage.

— Lis, lis ça ! Un chef-d'œuvre, quelque chose de tout à fait nouveau...

— Je crois en connaître à peu près le sujet, dit le zouave qui sentait un feu s'allumer dans son cœur... C'est uniquement quant au fond que je juge cette pièce. J'avouerai que je suis dégoûté depuis longtemps de cette littérature... Je suis de ceux qui considèrent encore le mariage et la famille comme des institutions sacrées...

— Bravo ! applaudirent ensemble M<sup>me</sup> Raymond et les jeunes filles...

— Respecter la sainteté du mariage et de la famille, veiller à la dignité et à la pureté de la famille, devoir élémentaire pour tout homme d'honneur et de cœur, déclara le fiancé de Kâline...

Il ajouta, le ton rude :

— L'homme, la femme qui y manquent devraient ne trouver la paix que dans la mort.

— Tu es terrible, dit Jolivet, riant franchement. Je ne te connaissais pas comme ça... C'est au front qu'on pratique cette morale ?

— Tu devrais en prendre pour toi, polisson, répliqua M<sup>me</sup> Raymond à la place de Séraphin,

Celui-ci reprit :

— Qu'est-ce que M<sup>me</sup> Cordelier ? Une petite écervelée éduquée sans doute par le théâtre de Bernstein, qui se laisse marier à un vieux savant par vanité et qui, par principe, se laisse séduire par un noceur. On ne se marie que pour avoir un amant aussitôt ; il n'y a que l'amant qui compte dans la vie d'une femme... — Et qu'est-ce que Louis de Génois ? Un homme dont le mérite consiste à détourner les femmes de leur devoir...

— Il s'est racheté, interrompit Jolivet.

— Parce qu'il est allé combattre dans la tranchée ? C'est assez banal depuis bientôt un an... Il a demandé M<sup>me</sup> Cordelier à son lit de mort pour lui faire de la morale ?... Qu'il eût été mieux inspiré en se laissant oublier tout simplement ! Que peuvent valoir ses exhortations au bien, lui qui n'a pas connu le bien ? Il parle de la Patrie ? Que peut donc être la Patrie pour quelqu'un qui ne s'élève même pas au respect de la famille ? Enfin, Louis de Génois est mort d'une blessure de guerre ; mort trop belle assurément, pour une

telle victime, indigne, à la fois, de tout pardon et de toute pitié...

— Mais, mon cher, ce que tu condamnes comme crime, c'est la morale courante...

— Je l'espère encore : ce n'est pas la morale universelle, Dieu merci, répliqua Séraphin.

Il s'était levé et parlait appuyé au dossier de sa chaise, tête haute, les yeux embrasés. Il ne causait pas, il prêchait, et dans l'âpreté de sa voix on percevait l'écho d'une douleur profonde. M<sup>me</sup> Raymond continuait de l'approuver, heureuse de trouver, dans ses paroles, l'éloge de sa vie. Sa fille regardait et écoutait l'ami de Rousseau avec une admiration émue. M<sup>lle</sup> Agius songeait, le front baissé, jouant avec une boulette de mie de pain ; ses paroles la flagellaient. Lui-même se rendait-il compte à quel point il parlait en pensant à elle et surtout, pour elle, à quel point aussi sa pensée était alimentée par sa passion douloureuse ?

Il s'aperçut qu'il était debout, se rassit, joignit les mains nerveusement, les posa sur la table, se pencha comme pour rassembler ses idées. Il conclut :

— Qu'on nous donne des héros vraiment dignes d'être applaudis... C'est l'union de l'art et de la morale qui fait le prestige durable des grandes œuvres et qui fait qu'on relit toujours avec fruit les œuvres moyennes. Vous voulez représenter la vie ? Mais quelle valeur peut avoir votre peinture si vous ne commencez par acquérir une conception

élevée de la vie elle-même ? Vous voulez que votre œuvre ait un prix ; montrez que vous donnez un prix à la vie... *Esprit d'abord...* Voilà le credo sans lequel on tenterait vainement de parler de l'homme avec intérêt. L'existence est l'effort ravissant et douloureux pour prendre une possession de plus en plus parfaite de l'Esprit qui est en nous. Telle doit être la substance même de tout drame, de toute œuvre. Et si l'on donne à choisir entre ces deux termes : ou de l'homme faire une Bête, ou de l'homme faire un Ange, eh bien ! n'hésitons pas, qu'il soit un Ange !

— Tu parles comme un prédicateur, dit Jolivet, légèrement persifleur... Tu as manqué ta vocation... Au fond, mon vieux, je t'approuve, ajouta-t-il en coulant des yeux doux vers M<sup>lle</sup> Agius.

Il se leva pour prendre congé et regagner la caserne.

— Avant trois mois, lança-t-il fièrement de la porte, en s'adressant au zouave, je t'aurai rejoint au front...

Pendant que les jeunes filles desservaient, M<sup>me</sup> Raymond tint compagnie à son hôte ; il réussit à la faire parler de Kâline sans effort.

— Sa conduite est un peu étrange, lui confia-t-elle, pour ne pas dire plus... Vous devez le savoir, d'ailleurs... Ma fille ne sympathise guère plus avec elle... Je regrette même de l'avoir acceptée comme pensionnaire.

Malgré un désir puissant qui le poussait à le faire,

il n'osa pas interroger. Il eut encore l'occasion de se retrouver seul quelques instants avec Jacqueline. Comme elle se taisait, il lui demanda, la voix tremblante et rauque d'émotion :

— A quoi pensez-vous ?

— A rien, fit-elle, les yeux baissés.

— C'est facile à deviner, intervint M<sup>lle</sup> Raymond qui revenait.

— Je ne devine pas...

— A qui voulez-vous que pense une jeune fille si ce n'est à son amoureux ?

Il rougit.

— Si c'était cela, ce serait aimable... balbutia-t-il, ému... Mais est-ce bien vrai ? demanda-t-il à Jacqueline qui continuait de regarder le parquet.

— En effet, c'est justement à mon amoureux que je pensais, répondit-elle avec un feint enjouement.

Après avoir regardé Séraphin elle ajouta :

— Un blond...

— Mince et plutôt grand... acheva M<sup>lle</sup> Raymond.

Il parut décontenancé et ne pas comprendre. Puis, il se persuada qu'elles s'amusaient. Entrant dans le jeu, il demanda :

— Et qui est votre amoureux, s'il vous plaît ?

— Mon amoureux ?... Un soldat, parbleu...

— Un embusqué... précisa M<sup>lle</sup> Raymond.

— Ah ! fit de nouveau le permissionnaire rendu pensif par ce choc...

— Je le connais ?...

— Il me semble... dit Kâline, la voix terne.

Il comprenait de moins en moins.

— Vous l'aimez bien, votre fiancé ? demandait-il encore quoiqu'il sentît la vanité de cette question.

Elle ne montra aucun enthousiasme à répondre ; elle finit par déclarer, balançant la tête de gauche à droite :

— Oui... non... comme ci, comme ça...

— Elle n'est pas emballée, voyez-vous, observa M<sup>me</sup> Raymond.

L'après-midi, les jeunes gens montèrent à Saint-Augustin. Séraphin cheminait entre ses deux compagnes qu'il sentait à ses côtés comme deux ailes impuissantes à le soulever jusqu'à la joie. Des filles mauresques dévoilées brûlaient des bougies sur le tombeau du saint. Sur l'esplanade, Séraphin s'arrêta ; le soleil venait de se coucher derrière le Bou-Zizi ; la brise soufflait, immatérielle ; l'Esprit chantait ; debout sur sa montagne, Augustin, ainsi qu'il y a quatorze siècles, offrait toujours au monde d'un geste ardent, son cœur enflammé. Les jeunes filles se taisaient. Brusquement, sorti de son rêve, leur ami revint à elles, leur prit affectueusement les mains en souriant. Ils redescendirent. La colline et la vallée étaient peuplées des souvenirs des fiancés. Kâline revit le banc sur lequel elle s'était assise avec Joseph alors qu'elle aspirait encore à l'amour ; elle marchait, absorbée,

se remémorant les moindres événements de cette journée dont elle avait espéré elle ne savait quels miracles. En traversant le pont romain, Séraphin s'arrêta malgré lui à l'endroit où il y a quelques mois il s'était arrêté avec elle : l'eau coulait toujours, pareille à elle-même, sous les arches. En approchant de la ville, Kâline lui demanda :

— A quoi pensez-vous ?

Sa voix était faible et plaintive, presque triste. Remué, il la regarda longuement ; il remarqua, pour la première fois, la transformation touchante de sa physionomie ; ses traits affinés s'étaient spiritualisés ; ses yeux, autrefois larges, avaient maintenant l'immensité et la profondeur du ciel...

— Je pense, répondit-il, que la journée est finie...

Dans le silence qui se prolongeait de nouveau, leurs cœurs se tendaient l'un vers l'autre.

— A quoi songez-vous ? demanda Séraphin à son tour, la gorge serrée.

— Je ne sais, dit-elle lentement.

Elle reprit :

— Je songeais, tout à l'heure, à cette femme qu'aimait Augustin et qu'il abandonna...

Puis, penchée vers Séraphin, et si bas qu'il fut seul à l'entendre, elle soupira, la voix ferme :

— L'amour est un sacrifice...

### XIII

Le lendemain, de grand matin, Séraphin prenait le train de Souk-Ahras ; les fiancés ne se revirent plus. De Tunis où son ami se rembarquait pour la France, Kâline reçut une carte avec ces mots : « J'ai vécu, il y a quinze jours, à Bône, les plus belles heures de ma vie. » Aux premiers jours d'avril, le zouave se retrouvait au front, dans un secteur où l'on acheminait des troupes fraîches pour une grande opération. Il eut une lettre de M<sup>lle</sup> Raymond, devenue sa marraine de guerre, avant la fin de la semaine ; de Kâline, rien...

Elle ne pensait plus à lui ; elle ne l'aimait plus. Cette idée s'imposait à lui ; parfois, il se disait que Kâline souffrait par lui, par sa constance importune ; il devrait lui faire savoir nettement qu'il la déliait de sa promesse. Elle serait donc libre d'aller à un autre, à un troisième fiancé ?... Il s'y résignait et, mélancoliquement, il souhaitait seulement pouvoir lui-même offrir à Kâline ce fiancé qu'il choisirait parmi des millions de jeunes hommes et auquel il donnerait son cœur pour être sûr qu'il lui donnerait son amour.

Puis, c'était un renouveau de confiance. Cette

scène singulière de l'amoureux, chez M<sup>me</sup> Raymond, que Séraphin ne s'arrêtait guère d'analyser et d'interpréter, était, sans doute, en définitive, le plus charmant des badinages... Kâline a voulu l'éprouver encore une fois... Cet amoureux, ce soldat auquel elle songeait, c'était lui-même ; ç'avait été sa première impression, et il était vraiment fou d'avoir pu penser à autre chose par la suite... Cœur trop sensible et trop inquiet, quand donc seras-tu sage ?... Quel aimable enfantillage, et que les jeunes filles s'entendaient bien ! C'est à croire que leur jeu était préparé d'avance... Elles parlaient d'un soldat blond parce que je suis brun, se disait Séraphin ; d'un plutôt grand, parce que je suis plutôt petit ; d'un embusqué parce que je suis un volontaire du front de la première heure... Et il revoyait Kâline balançant la tête adorablement, à gauche et à droite, « comme ci, comme ça » pour signifier... Ici, au lieu de la pensée que son esprit ne formula pas, son cœur éprouva une griserie qui le transporta.

Séraphin rêvait ainsi, étendu dans un fossé, à l'abri d'une haie. On était en première ligne, en pleine bataille. Il n'entendait pas les canons tonnants. Il se leva, léger, joyeux, comme celui qui vient de découvrir la certitude. Il marcha à grandes enjambées dans les champs qui s'inclinent vers le canal. Les zouaves somnolaient ou plaisantaient, dans l'attente formidable. Il marchait, ivre de soleil et d'espoir. Il allait se rasseoir pour

écrire à Kâline, quand il aperçut, à l'autre extrémité de la compagnie, le sergent-fourrier qui distribuait le courrier ; une commotion l'arrêta net. Il crut entendre son nom... La lettre était encore de M<sup>lle</sup> Raymond : sans l'ouvrir, il la froissa dans sa main crispée de dépit. Puis il se remit à marcher pour se dégager encore une fois de l'étreinte de sa douleur. Dans les lettres qu'il recevait de sa marraine, c'est Kâline qu'il cherchait, il en voulait à sa correspondante de ne pas lui parler d'Elle ou de ne pas lui en parler assez. Les réserves exprimées par M<sup>me</sup> Raymond lui revenaient parfois à l'esprit ; ç'avait été un nouveau coup de poignard... N'importe ! C'est d'Elle qu'il voulait être entretenu, rien que d'Elle, dût-il en recevoir, chaque fois, mille morts !

Revenu à peu près à lui, il décacheta la lettre. Sa marraine lui parlait des relations de Kâline et de Jolivet ; elle lui en parlait comme d'une chose dont il était déjà au courant ; ils allaient se fiancer et probablement se marier bientôt. L'adolescent chancela, une sueur froide le glaça ; il serra les dents pour ne pas crier ; il eût voulu appeler au secours, prendre le monde à témoin, lui faire dire que cela n'était pas possible. Il baissait la tête ; le papier restait ouvert dans sa main inerte. Il ne savait plus ce qui lui arrivait. Puis les mots des ténèbres, les mots des abîmes se mirent à danser devant ses yeux, irréels, incroyables. Il ne pouvait se soumettre à leur évidence. Ils étaient là, pour-

tant, ils étaient là. Il avait peur de les relire. Il en demeurait sans souffle, sans pensée, stupide. Enfin, son âme se détendit ; il soupira longuement, atrocement ; puis il ricana, se remettant à marcher à grands pas.

Il aurait dû s'y attendre... Ne s'y attendait-il pas, en somme ? Jolivet ! Jolivet !... Un embusqué ! Un débauché ! L'humiliation et l'indignation le saisirent tour à tour à la gorge. Il imagina comment les choses avaient dû se passer, se rappelant comment elle l'avait raccroché lui-même... Ha ! Ha ! Elle se vengeait !... Sans doute l'a-t-elle reçu dans sa chambre... Sans doute... Ah ! cette pensée le foudroyait. Là était la blessure qui le mettait à l'agonie. Il y revenait, la creusait, l'élargissait, l'envenimait. Il se représentait sa fiancée avec l'autre, avec les autres, dans leurs bras...

— Ah ! Coquine ! rugissait-il intérieurement, vous avez retrouvé le mâle que je n'ai pas su, que je n'ai pas voulu être. Vos fiancés ne sont que des amants... Froger fut votre amant ; en moi vous n'avez recherché qu'un amant ; je vous ai déçu, vous vous rattrapez ! Après celui-ci, un autre... Raccrocheuse ! Raccrocheuse !...

Il reprenait :

— Oui, c'est ça l'amour ! Jusqu'à ce jour, malgré tous les avertissements, malgré toutes les apparences contraires, j'ai cru... Oui, j'ai cru... La leçon est définitive... La belle sottise que voilà ! Est-il possible d'avoir si peu de sens et de se passionner

à ce point pour une chienne !... Sale Maltaise !... Maltaise perfide et cruelle ! Ah ! il est bien vrai que vous descendez, comme vous vous en vantez, de ces Puniqes odieux, dont la seule trace dans l'histoire est la mauvaise foi... Et moi, qui me suis laissé gagner à sa cause ! Moi qui, pour elle, par elle, m'étais fait patriote maltais !... Non, je ne veux pas être de ta race, chienne ! et si j'ai une seule goutte de ton sang dans mes veines, je la renie !... Comment peut-on se tromper si grossièrement ?... Mais c'est fini ! Ah ! je ris de cette aventure inouïe !... Je ris de moi !... Vous avez raison, la Belle, riez ! riez ! J'étais grotesque, n'est-ce pas ?... A-t-on idée d'un pareil amant ? Après tout, je ne devrais pas vous en vouloir, j'ai tort de m'en prendre à vous et de vous insulter... Est-ce votre faute si je vous ai prise pour ce que vous n'êtes pas ?... J'étais dans la lune ; me voici tombé sur la terre : il fallait bien en arriver là... C'est ça l'amour !... Je le sais maintenant... Riez, riez, coquine, riez !...

Le cœur de Séraphin était une mer bouleversée par la tempête. Une vase épaisse et noire qui rampait au fond, se répandait dans tout son sang.

— Chienne ! chienne ! crachait-il.

Non, ça ne pouvait pas finir autrement. Il flairait la trahison depuis longtemps. Ce dégoût d'Elle, ce mépris souverain qu'elle lui inspire, ah ! il se reproche de ne le lui avoir pas fait connaître plus tôt ; il se reproche d'avoir paru être dupe... Elle

est fiancée, elle se marie !... Je sais ce que cela veut dire avec elle... Je me disais qu'elle aurait bien pu attendre la fin de la guerre, qu'elle aurait dû me confier ses intentions... Elle l'aurait fait, si elle se mariait ; mais pouvait-elle m'annoncer qu'elle prenait un nouvel amant ?... Ah ! traîtresse ! C'est fini ! Tant mieux ! Je vais pouvoir vivre, enfin ! penser à autre chose...

De l'autre côté du canal, sections et compagnies entrent en ligne. Le soleil brille sur les herbes et sur les fleurs, père de la vie et, dans la haie, un petit oiseau répond à la voix de la mort. Séraphin, songe, adossé à un talus. La Vie, la Mort... La Vie, pour lui, l'espérance, la force, le courage toujours renaissants, c'était Kâline...

Sa lettre est partie depuis plusieurs heures, insultante, vengeresse ; tout à l'heure encore, il se reprochait de ne l'avoir pas faite assez violente ; maintenant il est calme.

La compagnie s'est approchée du canal, à l'abri d'un léger mouvement du sol.

— Vivement la blessure heureuse ! hurle un zouave.

Brunet gémit, une jambe cassée.

— Tu ne te plaindras pas longtemps, va !... Te voilà sauvé de la guerre, lui dit Luc qui le transporte.

— Veinard ! crient ensemble plusieurs camarades... Va-t'en vite, ne demande pas ton reste.

Séraphin suit, indifférent à ce qui se passe autour de lui ; ses pensées errent dans ce décor de fin de monde. Un sombre accablement s'appesantit bientôt sur lui, lourd du poids de son rêve écroulé... La tristesse, enfin, une tristesse d'enterrement. Il voudrait crier, chanter, pleurer. Il sort l'ocarina de son sac, le même ocarina qui, à Constantine, sur les rochers et dans les sapins a traduit ses rêves et sa mélancolie ; son confident aussi des inquiétudes de Télergma, des jours désolés du front... Il souffle dedans. Il y souffle son mal.

Est-ce son ange, l'ange de l'invincible Amour qui reprend possession de son âme ? Peu à peu, une douceur miraculeuse, pareille à celle qui brille aux cieux après l'orage destructeur, rayonne dans son cœur et dans son esprit.

Des brancardiers passent, chargés de blessés.

Séraphin se lève, mal à l'aise tout d'un coup ; un point noir vient de se former au dedans de lui ; il grossit rapidement, terriblement.

Les éclats d'obus et les balles ronflent et sifflent jusqu'ici.

— Ça barde ! Qu'est-ce que nous allons prendre ! disent les combattants.

Ne tenant pas en place, Séraphin arpente le terrain, s'arrête soudain, le front accablé vers le sol. Les souvenirs essentiels l'assaillent, purs et fiers. Il se rappelle la dernière promenade à Saint-Augustin... Il tressaille, une sueur froide le glace de nouveau.

— Qu'ai-je fait ! soupire-t-il âprement... Qu'ai-je fait ? Ah ! Ah !...

A peine sorti d'un cauchemar, il retombe dans un autre plus affreux... Sa lettre... L'autre, celle de M<sup>lle</sup> Raymond, n'existe plus que comme un souvenir qui s'efface ; mais la sienne qu'il venait de lancer comme une flèche empoisonnée, plus elle s'éloigne et plus elle est présente... Elle est là et il ne peut plus en détacher sa pensée... Il tourne, cherche autour de lui, s'agite, demande à chacun s'il a vu le fourrier partir, bondit vers l'arrière dans un mouvement de désespoir... Arrêter cette lettre... Où est-elle ? Comment l'arrêter ? Qui l'arrêtera ?... A moitié fou, il revient sur ses pas, se laisse choir près de son sac... Les phrases odieuses dansent devant lui, dans ses oreilles, sur son cœur. Misérable ! Ah ! Ah ! Lui, si orgueilleux de son amour et qui, jusqu'aujourd'hui, avait eu le droit de l'être, c'est lui et lui seul qui l'a avili... Ah ! Ah ! c'est fini, maintenant, fini... Autrefois, il avait pu la blesser mais sans mériter son mépris... Qu'est devenu ton amour sublime, Séraphin ? Tu ne l'aimais que pour Elle, tu n'aspirais qu'à son bonheur... Tu ne rêvais en secret que de sa rédemption. Malheureux, qui donc te rachètera, toi ?

De l'abîme de honte où il se trouve, il n'ose plus lever les yeux vers Elle ; il se juge indigne, même de prononcer son nom... Il la voit, Elle ouvre la lettre, Elle lit... Son front, ses regards s'assom-

brissent, sa bouche se crispe... Puis, hautaine, elle se détourne de lui, s'éloigne.

On demande un agent de liaison pour le commandant, personne ne se présente : l'adjudant s'adresse alors directement à Séraphin, le plus jeune de la section. Celui-ci se secoue, se recueille une seconde...

— Je marche, fait-il simplement, en mettant sac au dos.

Tout le bataillon est engagé. Assaillie par un tir de mitrailleuse d'une terrifiante efficacité, la deuxième compagnie s'est immobilisée, elle arrête la progression des unités voisines. Il faut qu'elle avance à tout prix.

Séraphin part, porteur de l'ordre. Il rampe. Embarrassé par son fusil et par la pelle-bêche pendue à son ceinturon, la poitrine écrasée par le sac surchargé, il chemine du mieux qu'il peut. Bientôt, jugeant son avance trop lente, sans doute, et qu'il n'arriverait jamais de ce train, il se lève. Des milliers de balles, par charges denses, continues, par flots<sup>o</sup> bourdonnants, un fleuve invisible de mitraille coule, et il y est plongé jusque par dessus la tête. De l'horizon, royaume farouche d'on ne sait quels Titans froidement haineux et dont on entend le rire formidable, arrivent, avec des aboiements de chiens ailés et enivrés du désir de déchirer des muscles, de broyer des os, de pulvériser des crânes, d'anéantir toute vie, — des

volées d'obus de tout calibre qui s'abattent avec l'audace traîtresse de la foudre et lancent à la ronde des éclats de fer qui s'enfoncent dans les chairs. Les lignes de tirailleurs, vagues figées, tous les hommes aplatis contre le sol, s'étirent devant Séraphin, à gauche, à droite, dans la plaine immense étonnée de ce spectacle d'avril. Lui est prodigieusement frappé par la vision de tant d'hommes courbés, couchés, se faisant un abri de la moindre motte. Il a l'impression de se trouver brusquement dans un monde fantastique, impossible, auquel il ne peut croire. Le nombre est tel des obus qui hurlent, ronflent et tonnent qu'il s'arrête... Il sourit. Il cherche des yeux ses camarades étendus : Est-ce pour les prendre à témoin qu'il ne peut plus guère avancer ?... Puis, il regarde au loin, au delà du rideau de fumée, comme s'il désirait demander à l'ennemi inconnu, invisible, pourquoi il lui voulait tant de mal... Pour un peu, il crierait « Faites attention ! je suis ici ! » Soudain, il est projeté à plusieurs mètres par un souffle d'ouragan ; à peine relevé, perdu dans un brouillard opaque, tous les sens chavirés, il est renversé par une autre avalanche d'obus... La Mort est là. Séraphin vivait dans sa hantise depuis des mois. Maintenant, la voici devant lui ; et il est seul, debout devant elle.

— Est-ce toi ? lui demande-t-il en se relevant, ahuri de plus en plus.

Il fait quelques pas, puis hésite, s'arrête, se

voûte se dispose à se recoucher, à se traîner. Un vent léger a éclairci le champ de bataille ; les canons semblent reprendre haleine dans leurs repaires horribles. Séraphin tremble de tous ses membres. La peur le paralyse quelques minutes... Allait-il donc paraître lâche ?

— Soldat de Kâline ! Soldat de Malte !

On le voit se redresser aussitôt de toute sa hauteur. Les mitrailleuses fauchent, fauchent la plaine : d'une fureur toujours égale, elles crépitent, jappent, bourdonnent. Il semble à Séraphin que toutes les balles qui sifflent leur sifflement macabre se dirigent sur lui, ne visent que lui, n'en veulent qu'à lui... Et il y en a tant, tant !

Il leur fait face.

Kâline le regarde. Il voit ses yeux, son front, sa bouche. Il la voit, douce, calme, dans une aurore.

Alors, la tête haute, le pied léger, à grands pas, il s'avance.

Il marche à Elle dans un égarement sublime. Il marche à l'Amour.

— Kâline ! soupire son âme dans un chant nouveau.

Il va, soulevé, porté par ce chant qui le transfigure, horriblement pâle, les nerfs tendus à se rompre.

— Couche-toi ! couche-toi ! lui crie-t-on de toutes parts.

Il ne veut pas mourir. Il se courbe légèrement ; aussitôt il se redresse encore. Parfois quand les

balles ou les éclats l'effleurent de trop près, il incline la tête à gauche ou à droite, comme pour éviter une abeille.

— Tu es fou ! lui dit un zouave couché à ses pieds.

Il ne se livre pas à la Mort...

Avec des hurlements féroces, les machines de carnage fauchent la campagne, la battent, la pulvérisent, mécaniquement, sans répit. Par moments, Séraphin s'immobilise, il lutte contre une meute invisible de chiens qui ralentit son allure, il esquisse des crochets...

Il marche à l'Amour...

Elle lui sourit.

— Kâline ! Kâline, chante-t-il suavement...

Un ange protecteur détourne les balles de lui. Son front, ses lèvres brillent d'extase ; une vision céleste emplit son âme et l'enflamme, joyeuse, jusqu'au délire.

— Ma petite Sainte... Petite enfant de ma douleur !

Soudain, il pousse un gémissement : son bras gauche est cassé par un éclat d'obus<sup>9</sup> ; il s'assied, essaye de se panser sans y parvenir. Au moment de repartir, ayant abandonné son sac, il s'aperçoit qu'il est également blessé à la jambe. Il boite. Il va... Où va-t-il ? La lumière qui éclaire ce paysage de cataclysme semble venir des feux de l'Enfer tant elle est irréaliste et hostile. On dirait que la planète est à son dernier quart d'heure, elle

tremble, halète, elle étouffe dans des nuages de vapeurs délétères ; les tonnerres implacables la dominant comme la voix du Néant. Séraphin avance, tel un automate, hors du temps, hors de tout, hors de lui. Il marche comme à l'aventure dans la vie en tempête, parmi les grondements et les éclairs, pris dans le formidable réseau de la Mort. Il avance dans les vagues couchées, droit, haletant, fantôme apparaissant par intervalles parmi les nuages ; il va, héros éblouissant, les yeux immenses et doux, et le front touchant les cieux.

— Ma Fiancée ! souffle-t-il encore une fois...  
Ma Chérie ! ma toute Chérie...

Tant d'émotions diverses, si rapides et si violentes ont désagrégé son âme. Maintenant, il ne sent plus rien, n'entend plus rien. Les glapissements métalliques le mitraillent, le cernent. Il tombe de nouveau. Cette fois, il paraît incapable de se remettre sur pied. Son sang s'échappe par plusieurs blessures, son visage en est baigné, ses yeux aveuglés. On le voit quelques secondes sur les genoux ; il s'appuie sur son fusil, lève le front comme s'il allait repartir ou comme s'il priait. Enfin, il se redresse. Il est immobile, roidi ; puis il chancelle. Alors, comme si, par ce suprême effort, il avait voulu seulement montrer que son âme était invincible et immortelle, il s'écroule.

## XIV

A la fin de la guerre qu'à Malte on baptisa guerre de rédemption humaine, on vécut, là-bas, des journées dont le souvenir fut gravé sur le marbre. Délivrée des Français en 1800, Malte avait cru sauvegarder sa liberté rachetée par le sang de vingt mille de ses enfants, en la mettant sous la protection de l'Angleterre ; elle se vit, aussitôt et en même temps, promue au rang de sentinelle d'honneur de l'empire et traitée en esclave. Les patriotes sommèrent la nation protectrice de remplir ses engagements, obtinrent à plusieurs reprises l'amendement de la constitution, et, à la veille de la guerre de 1914, les élus maltais décidèrent de ne plus siéger au Conseil du gouvernement tant que leur nombre ne leur permettrait pas de représenter réellement le pays. Pendant la guerre, Enrico Mizzi, surnommé le Chevalier sans peur et sans reproche, digne héritier de Fortunato, subit, comme Mannarino jadis, quatre mois de cachot et un an de prison, pour avoir osé proclamer, une fois de plus, le droit de ses compatriotes à se gouverner eux-mêmes. Le 25 février 1919, le Dr Filippo Sceberras qui, dans son enfance, vécut

dans la familiarité des héros du Risorgimento exilés à Malte, fit voter, par une Assemblée nationale de deux cents députés, une requête réclamant à Londres un gouvernement digne de la race maltaise et de sa civilisation millénaire.

L'Assemblée se réunit de nouveau le 7 juin 1919 pour prendre connaissance de la réponse du Cabinet britannique. A cette occasion, Enrico Mizzi, convoqua le peuple entier à La Valette afin qu'il manifeste sa solidarité avec ses représentants. Depuis quelque temps, les journaux nationalistes exaltaient les âmes déjà exaspérées par l'état de siège, la cherté de la vie, les impôts lourds. Les ouvriers de l'Arsenal s'agitaient ; les étudiants venaient de se mettre en grève pour protester contre le projet d'enlever à l'Université de Malte le privilège de décerner le titre de docteur. De leur côté, les anglophiles se faisaient de plus en plus provocants et, dans une de leurs feuilles, on a pu lire cette insulte aux sentiments les plus profondément enracinés de la nation : « Abbasso Cristo Ré ! » Plusieurs milliers de manifestants venus de partout gagnèrent la capitale. Cette foule, où il y avait des paysans, des ouvriers, des étudiants, des fonctionnaires, des moines, et à laquelle on avait demandé seulement une manifestation pacifique, n'attendait qu'un geste pour marcher à la révolution. A la vue d'un drapeau anglais qui flottait sur le Lycée, un étudiant s'écria : « Malte aux Maltais ! Dehors les étrangers ! » On se rua sur

l'édifice, le drapeau fut amené, brûlé, et à sa place on hissa les couleurs nationales. C'était le signal d'une émeute qui dura deux jours. La police ayant dû appeler la troupe à son secours, officiers et soldats maltais refusèrent de tirer.

Ces événements surprirent M<sup>lle</sup> Agius. Il lui sembla qu'elle se réveillait alors d'une longue léthargie. Depuis trois ans et plus, vivait-elle ? Son souffle, les battements de son cœur, elle se demandait parfois s'ils étaient bien à elle, et quand elle se voyait dans une glace, il lui arrivait d'être saisie par sa propre image comme l'eût fait une apparition. Elle ne se nourrissait plus guère que de pain, de fruit et d'eau ; la grippe espagnole de 1916 avait failli l'emporter ; un miracle de sa volonté la sauva ; elle ne voulait pas mourir désespérée ; elle attendait son fiancé. Elle l'attendait toujours, avec une âme d'épouse. Un fakir lui dit : *Celui que tu aimes n'est pas mort. Il te sera rendu quand fleurira la Fleur du Monde.* Cette parole fut son viatique de chaque jour. Après un pèlerinage aux champs de bataille de France, Kâline s'était retirée dans sa villa d'Hippone que sa tante, veuve de nouveau par la guerre et morte à son tour, lui légua avec toute sa fortune encore considérable. Dans la lettre qu'elle avait envoyée à Séraphin peu de jours avant la fin de celui-ci, qui ne la reçut pas, elle lui disait : « J'ai brisé en moi depuis longtemps toute espérance ; je viens

briser en vous aussi, enfin, cette même espérance si belle, sans cesse renaissante quoi que j'aie pu faire jusqu'ici pour la décourager.... Je voudrais qu'après la guerre (Dieu veuille que ce soit bientôt !) vous puissiez reprendre votre place dans la vie comme si je n'eusse jamais existé... Je sais trop, allez, quel sentiment vous porta à vous enrôler dès les premières heures de la guerre... Votre geste m'emplit d'orgueil, mais plus vous vous montriez grand, plus vivement je ressentais que ma destinée devait s'écarter de la vôtre... Je vous l'ai déjà dit, il y a longtemps, je vous ai rencontré trop tard. Au nom de Dieu, comprenez, ami, comprenez, et ne m'en demandez pas, ne cherchez plus jamais à en savoir davantage. Ah ! la douloureuse, la déchirante comédie de ce jour que j'aurais tant aimé consacrer tout entier à vous chérir ! Vous n'y avez rien compris, votre âme est si naïve, et si droite !... Les parents de M. Jolivet m'ont demandée en mariage pour lui. J'ai fait répondre que je voulais réfléchir, mais c'est tout réfléchi : j'épouserai ce jeune homme que je n'aime pas. Ce sera ma pénitence... J'espère parvenir à rendre mon mari heureux en souvenir de vous... Je vous en supplie, ne me jugez pas trop tôt et quand, uni à une femme digne de vous, vous jouirez de ce bonheur surhumain que je vous serai éternellement reconnaissante de m'avoir fait soupçonner, qu'il me semble, même, que vous m'avez fait goûter pendant quelques jours immortels, gardez, si vous

le pouvez, dans le coin le plus secret et le plus religieux de votre cœur, une petite place pour notre tragique amour et mon douloureux souvenir.

« Adieu, mon Fiancé unique ».

Devant le deuil de M<sup>lle</sup> Agius, Jolivet comprit qu'il devait s'éloigner définitivement ; à l'armistice il épousa M<sup>lle</sup> Raymond et gagna le Maroc avec elle comme lieutenant de zouaves.

Depuis les journées du 7 au 9 juin 1919, Kâline attendait les journaux de Malte avec une fièvre consumante ; son imagination vivait les événements, les agrandissait et les dépassait ; une ère nouvelle, lui semblait-il, allait s'ouvrir pour le monde. Au cours de l'émeute de La Valette, les soldats anglais tuèrent cinq Maltais et en blessèrent une cinquantaine. L'un de ces derniers, sa plaie recouverte d'un mouchoir blanc, fut transporté dans la salle de l'Assemblée nationale.

— Voilà ce qu'ont fait les Anglais ! cria un porteur.

Puis il saisit le mouchoir ensanglanté, le déploya au-dessus de sa tête et, la voix frémissante, il lança :

— Notre drapeau, frères, le voici !

A ces récits, M<sup>lle</sup> Agius eut une illumination ; transportée par une foi mystique, elle s'écria :

— Voici le temps annoncé !... La Fleur du Monde va fleurir !

Sa présence, là-bas, était indispensable ; elle

rêvait de revivre l'épopée des Campagnoli et de hâter la marche de l'histoire ; elle partit. Le journal qu'elle fonda aussitôt, *Malta Biss, Malte seulement*, appelait une fois par semaine ses frères à l'émancipation et la rendit rapidement populaire. La sagesse des chefs, soucieux d'éviter les gestes inutiles ou dangereux, l'impatientait. Assidue à l'Assemblée nationale, élégante et gracieuse en la faldetta dont elle aimait à encadrer sa tête royale, entourée d'une cour d'hommes de tout âge qui l'adoraient, on la voyait entrer dans une lumière. Elle découvrit avec consternation une barricade entre Phéniciens et Latins, et, la prenant à partie, un Mizzianiste lui fit savoir que si elle était Phénicienne, elle n'avait rien à faire à Malte.

— Phénicienne, Latine, Orientale, Africaine, Européenne ? répliqua-t-elle... Je suis ce que je suis, nous sommes ce que nous sommes... Sem, Cham et Japhet ! Je ne renierai ni une goutte de mon sang, ni une parcelle des trésors d'âme que je tiens en héritage de mes pères, d'où qu'ils viennent.

Elle n'hésitait pas à prendre la parole à l'Assemblée pour soutenir le droit de ses compatriotes à l'indépendance sans condition ; elle proclamait :

— Alliés des Anglais et alliés de toutes les nations, de grand cœur ; sujets de quiconque, jamais !

Les séances de l'Assemblée nationale se succédaient sans rapprocher les points de vue des partis

et les prétentions du Cabinet de Londres. Pendant plusieurs semaines, M<sup>lle</sup> Agius explora les îles, motte par motte, affamée de sa patrie ; les grottes la passionnaient ; une nuit elle campa dans les ruines de Hadjar Kim, sœurs de celles d'Égypte, de Syrie et de Crète. Il lui arrivait, cependant, de se sentir étrangère à Malte ; elle pleurait l'Algérie, alors, et faisait des projets de retour prochain. Un soir, elle rentra brûlante de fièvre, grelottante ; elle avait pris froid dans la grotte Ghar Hassan où elle s'était trop attardée.

Elle gardait le lit depuis bientôt huit mois. Elle ne voulait pas qu'on lui parlât de sa maladie ; par contre, son secrétaire, don Joseph, son ami d'enfance, la tenait au courant des événements ; elle continua longtemps de lui dicter deux articles par semaine. Quelles que fussent les nouvelles qu'on lui rapportait, favorables ou décourageantes, elle les accueillait par le même refrain :

— La Fleur du Monde fleurira...

La vieille gouvernante qui la soignait lui répétait sans se lasser qu'il n'y avait rien de tel que le mariage pour rendre la santé aux belles demoiselles. Ce matin-là, tout en faisant la chambre, elle lui conta, pour l'amuser, un proverbe des villages. Il y avait une fois, une jeune fille qui perdit sa riante humeur. La voyant dépérir, son père essaya de savoir quel mal la minait ainsi.

— As-tu mal au ventre ? lui demanda-t-il.

D'un hochement\* de tête triste elle fit entendre que non.

— A l'estomac ?

— Non.

— Au foie ?

— Non.

— A la tête ?

— Non.

— Souffres-tu enfin, mon seul trésor, en quelque partie de ton corps bien-aimé ?

— Non.

— Je vais vite faire venir le médecin...

— Non, non...

— Mais alors, ma fille, parle, parle, dis-moi ce que je dois faire pour te rendre ta joie et tes chansons d'autrefois...

Comme la belle se taisait, sa mère arriva, pensant qu'elle avait enfin découvert le secret :

— Mon enfant, lui dit-elle, penchée tendrement vers son oreille, mon enfant, veux-tu un mari ?

A ces mots, le cœur de la demoiselle se mit à battre comme les cloches de l'église aux jours de grandes fêtes, elle rougit, ses yeux brillèrent et, cachant son front sur le sein maternel, elle murmura d'une voix qui avouait :

— O ma mère, ne me fais pas rire !

— Que ton conte est joli, Nana, s'exclama Jacqueline ravie... Oui, tu as raison, comme ton beau proverbe... Moi aussi je veux me marier... Quand la Fleur du Monde fleurira, je me marie-

rai... Tu seras de la noce, Nana!<sup>•</sup>... Écoute, écoute à ton tour, cette histoire... Une belle histoire d'amour que j'ai lue hier dans le journal de Don Karm et qui m'a fait rêver délicieusement toute cette nuit... Tu ne sais pas lire, et c'est bien dommage ; car tu lirais dans les livres de nos poètes, dans la langue si belle de notre pays... Écoute donc, Nana... Un dimanche, en sortant de la messe, Mario, enfant de treize ans, rencontra Maria, une fillette de dix ans. Ils n'échangèrent qu'un regard, mais un moment après, le garçon ne put s'empêcher de se retourner pour revoir la charmante gamine. Obsédé par son image, le soir, avant de s'endormir, il se dit : « Si je me marie, c'est Elle que j'épouserai. » Mario émigra un an après, car il était orphelin et pauvre ; il alla en Égypte puis au Canada ; des années passèrent. Dans ce dernier pays, le jeune homme avait un ami qui, ayant gagné assez d'argent, s'en retournait à Malte pour s'y marier. — « Et toi, Mario, lui demanda-t-il, ne te maries-tu pas ?... Cette Irlandaise qui n'a d'yeux que pour toi ne te dit donc rien ? Belle, riche, sage... A ta place, et si je n'étais fiancé, je ne la laisserais pas devenir folle d'amour comme tu fais... » Mario prit un moment avant de répondre, puis : — « On dit que lorsqu'on a eu une fois la variole, on n'attrape plus cette maladie... Il m'est arrivé en amour ce qu'on raconte de la variole... » Et il parla de Maria. — « Je n'ai fait que la voir une fois, mais elle m'a ensorcelé pour

toujours, âme et corps... — Pour l'avoir vue une fois ! s'étonna l'ami... — Une seule fois, oui, mais Dieu seul sait combien de fois je l'ai revue en rêve depuis quinze ans... Je la revois toujours... Je la vois, elle arrive du côté de l'église de notre village, elle marche lentement, ne regarde personne ; les pans de sa robe rouge s'ouvrent et se referment sur ses genoux, son visage n'est ni trop rond, ni trop allongé, et son teint est celui de la rose de mai. Elle me regarde comme elle me regarda une fois, baisse les yeux et poursuit son chemin. — Pourquoi ne l'épouses-tu pas ? — Elle doit être mariée depuis longtemps... — Pourquoi ne l'as-tu pas épousée ?... — Ah ! frère... quand on est malheureux comme moi... Je la voulais, je la veux heureuse, heureuse, oui, même... » Il allait dire : « même avec un autre... » L'année d'après, pris de nostalgie, Mario regagna le pays ; il avait maintenant près de trente ans et un petit pécule. Il faillit devenir fou de joie, quelques jours après son arrivée, en apprenant que Maria n'était pas mariée. Ce n'était pas faute de prétendants ! Elle se fâcha même, disait-on, avec son frère aîné qui l'avait promise à son meilleur ami. Le Canadien hésita d'abord, puis il demanda la main de celle qu'il aimait depuis tant d'années...

Kaline suspendit un moment son récit, puis elle poursuivit :

— Maria attendait Mario...

Un sourire ineffablement doux brilla sur ses

lèvres. Elle s'arrêta encore... Est-ce pour mieux jouir de sa vision ? Est-ce pour respirer ?

— Mario et Maria s'épousèrent donc, continua-t-elle.

— On l'a toujours dit, conclut la gouvernante qui s'était plantée devant le lit pour mieux entendre la fin : ce qui est dans les desseins de Dieu ne peut manquer d'arriver...

— Mario et Maria s'aimèrent beaucoup, acheva Kâline, hors d'haleine, comme s'aiment les jeunes gens de notre pays... Et ils eurent beaucoup d'enfants...

— Quand c'est dans les desseins de Dieu ! répéta la vieille femme en sortant.

— En effet, murmura la malade, tout bas... Quand c'est dans les desseins de Dieu...

Dans l'après-midi, M<sup>lle</sup> Agius eut la visite de Dun Karm, le poète national, chantre du Grand Siège et de Saint-Paul. Il lui avait fait parvenir le premier numéro de la revue qu'elle l'avait encouragé à fonder : *Il Malti*. Elle l'enchantait par ses éloges. Pour le combler, elle récita une de ses poésies : *Wahda biss*, sur Madeleine. A la fin, tous deux pleuraient de noble orgueil.

— Puisque la Poésie maltaise est née, Dun Karm, dit Kâline, — la Poésie dans la langue bénie de nos pères, nous n'avons plus à espérer la liberté, nous l'avons !

Le soir venu, à l'heure où toutes les cloches sortent des églises pour chanter l'angélus au-dessus des Iles, Nana, comme font chaque samedi toutes les femmes dans toutes les maisons depuis toujours, procédait à la purification de la demeure, une chambre après l'autre. Arrivée chez Kâline, elle la trouva profondément endormie. Elle portait une coupelle en cuivre dans laquelle brûlaient cinq feuilles d'olivier ; elle la posa au milieu de la pièce, s'agenouilla devant le feu, se signa ; puis se relevant, elle fit trois fois le tour de la chambre en disant :

Je vais t'exorciser au nom du Père  
 Qui te guérira sans médicament  
 Et même sans souffrance !  
 Le Père compatit, le Fils délivre, l'Esprit Saint chasse.  
 Isaac, Abel, Abraham, Moïse, Sainte Anne la Mère  
 Arrachent ce mal  
 Et le jettent dans la mer !  
 Ainsi soit-il !  
 Ainsi soit-il !

Nana se signa de nouveau ; puis s'étant penchée sur la jeune fille, elle s'éloigna avec anxiété car, pour la troisième fois, les feuilles d'olivier avaient noirci au feu.

A son réveil, Kâline se sentit l'âme lourde d'un accablement infini. Don Joseph, qui venait d'assister à la dernière séance de l'Assemblée nationale, arrivait bientôt. Malte avait enfin son Parlement

et son gouvernement autonome. M<sup>lle</sup> Agius fit à peine attention à l'événement.

On était en avril, au temps où tout se multiplie, se renouvelle et veut s'envoler de jeunesse et de beauté, et où les femmes de Malte, après avoir pleuré avec Astarté la mort d'Adonis, chantaient sa résurrection avec les oiseaux et les fleurs, toute la terre et toute la mer.

— La Fleur fleurira, murmura Kâline, la Fleur du Monde...

— La voici fleurie, amie, répondit Joseph de sa voix la plus douce, penché vers Kâline.

Elle soupira, puis demanda :

— Pourquoi donc suis-je si accablée, ce soir ?

— Tu es lasse ; demain, s'il plaît à Dieu, tu jouiras mieux de notre victoire.

Elle fermait les yeux. Après quelques minutes de silence, elle dit, la voix sereine :

— Je vais mourir, je le sens...

Elle reprit :

— Je suis depuis longtemps entre la vie et la mort...

Elle respira profondément, puis, regardant Joseph :

— Je suis prête... Te rappelles-tu... ce soir de ton voyage à Hippone ?... Je te dis : « J'ai peur » sans m'expliquer à moi-même le trouble qui me fit prononcer ces mots... Eh bien ! je n'ai plus peur, Joseph... Je n'ai plus peur ni de l'amour, ni de la

mort, ni de rien... Dans ce voyage terrestre qu'est la vie, j'ai vu tout ce que je devais voir, tout ce que l'on peut voir. J'ai couru après mon âme... Je l'ai rencontrée... Je l'ai conquise... L'éternité, j'en suis sûre, ne m'en dépossédera pas... Heureux... heureux qui possède son âme... l'Éternité lui appartient...

Elle s'interrompit longuement. Ensuite, elle demanda :

— Suis-je d'accord avec la religion de nos pères, Joseph ?...

— Jacqueline, ma sœur, répondit le prêtre, d'une âme profonde, tu es une sainte... mais calme-toi, au nom de Dieu !

— Je suis calme, Joseph, très calme...

Il n'osait pas lui parler ; le silence se prolongea. Elle demanda encore :

— Penses-tu quelquefois à l'Afrique, ami ?... Hippone... Ah ! ses beaux vergers... sa basilique si blanche...

— Tu es, Jacqueline, l'image vivante et bénie du pays de mon enfance...

— Moi... je ne sais plus... ce soir... quelle est ma patrie...

Elle articula cette phrase avec une lassitude extrême.

— Je devais te demander, reprit-elle, de faire transporter mon corps en Algérie... pour le faire reposer... à côté de celui de ma mère...

Elle s'arrêta encore, puis la voix défaillante, elle dit :

— Non... non... Pourquoi faire ?... L'Amour est partout...

La nuit était venue depuis longtemps, Kâline parut s'endormir. Bientôt, elle rappela Joseph qui veillait dans une chambre voisine ; elle le pria d'allumer, puis elle fit éteindre et rallumer encore. De plus en plus anxieux, le prêtre réveilla son oncle, le Chanoine. M<sup>lle</sup> Agius communia. Une heure après, le garde-malade fut alerté par un appel plaintif suivi de soupirs et de sanglots :

— Mon Chéri !... Mon Chéri !...

La sueur perlait sur le visage osseux et blanc dont les traits se détendaient.

Le Chanoine, Joseph, Nana, priaient. Ils entendaient Jacqueline parler à quelqu'un d'inconnu.

— Séraphin... Séraphin... C'est toi... C'est toi... Reste... Reste... Oh !... oh !...

Kâline, maintenant, vibrait de joie. Telle était la légèreté de son souffle qu'on l'eût crue arrivée à l'éternelle immobilité de ceux qui ne changent plus. Comme si elle manquait d'air, elle murmura faiblement :

— Ouvre... Ouvre...

La berceuse maternelle de la Mer, toutes les fleurs de la terre, toutes les étoiles du ciel et l'âme ineffable du monde entrèrent solennellement par les trois fenêtres. Joseph revint près de la jeune fille ; il prit et garda dans la sienne la main qu'elle lui tendait, il la regardait avec angoisse

et terreur. On entendait autour de la maison, aux abords des fenêtres, dans le parc profond, un innombrable bruissement d'ailes, une rumeur aérienne de voix légères, aussi nombreuses que les âmes des parfums de l'Ile. Séraphin était là, escorté d'une légion d'anges. Kâline exhala un dernier soupir qui se mêla aux murmures joyeux des esprits venus pour l'accueillir. Les envoyés célestes sonnèrent dans leurs trompettes d'argent et, dans un éclair, emmenèrent les Époux.

Joseph tomba sur ses genoux, pleurant, le cœur brisé, car il aimait Jacqueline d'amour tendre. Il se leva, alla vers l'une des fenêtres. La ville s'endormait à peine, ayant préludé par des chants et des illuminations aux fêtes de la liberté reconquise.

Des sons de guitare, de mandolines et d'accordéons, des voix, des cris d'adieu montaient du port : un paquebot britannique levait l'ancre, emportant cinq cents jeunes gens de Malte et de Gozo, loin des mers et loin des terres que connurent Hannon et Hannin, vers l'Australie — vers des patries nouvelles.

Isis venait de sortir de son palais en deuil et, pâle, en sa chaste faldetta de soie et d'or, reprenait, sur la route du Ciel, sa poursuite éternelle de l'Époux Bien-Aimé.

# TABLE

---

CHAP.	Pages
I .....	5
II .....	21
III .....	33
IV .....	44
V .....	64
VI .....	81
VII .....	96
VIII. ....	116
IX .....	135
X .....	159
XI .....	179
XII .....	189
XIII .....	198
XIV .....	211

---

IMPRIMERIE R. BUSSIÈRE  
SAINT-AMAND (CHER), FRANCE, 13-1-1936.

---

